

T R A I T É
D E S
S E N S A T I O N S,
T O M E I.

k.

Bonnet-de Condillac

É T I A T

D E S

2 E M S A 2 M S

T O M E I

232 d 23

T R A I T É
D E S
S E N S A T I O N S,
A MADAME LA COMTESSE
D E V A S S É,

Par M. l'Abbé D E C O N D I L L A C ;
de l'Académie Royale de Berlin.

Ut potero , explicabo : nec tamen , ut Pythius
Apollo , certa ut sint & fixa , quæ dixero : sed , ut
homunculus , probabilia conjecturâ sequens. *Cic.*
Tusc. quæst. l. 1. c. 9.

T O M E I.



A LONDRES ; & se vend A PARIS,
Chez D E B U R E l'aîné , Quay des Au-
gustins , à Saint Paul.

M. DCC. LIV.

TRAITÉ

DES

SENSATIONS

A MADAME LA COMTESSE

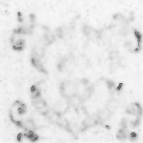
DE VASSÉ.

Par M. LAMOTTE, Docteur en Médecine.



Ut pueris, explorando a nec tamen, ut Pythias
Apollon, tanta in furiâ, que ceciderat, sed, ut
homines, ut, propositis, ut, legibus, ut,
XVII. 1794. 1. 1. 2.

TOME I.



A LONDRES: Chez M. LAMOTTE, Libraire, Palais National, ci-devant de la Nation.

Paris de Paris, 1794, 1. 1. 2.

M. LAMOTTE.



A V I S
IMPORTANT
A U L E C T E U R .

J'Ai oublié de prévenir
sur une chose que j'au-
rois dû dire, & peut-être
répéter dans plusieurs en-
droits de cet Ouvrage; mais
je compte que l'aveu de cet
oubli vaudra des répétitions,
sans en avoir l'inconvénient.
J'avertis donc qu'il est très-

important de se mettre exactement à la place de la Statue que nous allons observer. Il faut commencer d'exister avec elle, n'avoir qu'un seul sens, quand elle n'en a qu'un ; n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, ne contracter que les habitudes qu'elle contracte : en un mot, il faut n'être que ce qu'elle est. Elle ne jugera des choses comme nous, que quand elle aura tous nos sens & toute notre expérience ; &

A U L E C T E U R. v

nous ne jugerons comme elle, que quand nous nous supposerons privés de tout ce qui lui manque. Je crois que les Lecteurs, qui se mettront exactement à sa place, n'auront pas de peine à entendre cet Ouvrage; les autres m'opposeront des difficultés sans nombre.

On ne comprend point encore ce que c'est que la Statue que je me propose d'observer; & cet Avertissement paroîtra sans doute dé-

vj *AVIS AU LECTEUR.*

placé : mais ce sera une raison de plus pour le remarquer, & pour s'en souvenir.

Si je n'ai rien dit de la division de ce Traité, c'est parce que cette précaution m'a paru superflue. Un coup d'œil sur la Table, qui est à la fin du Tome II, fera connoître le plan que j'ai suivi.



TRAITE



TRAITÉ DES SENSATIONS.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.



OUS ne saurions nous rappeler l'ignorance, dans laquelle nous sommes nés : c'est un état qui ne laisse point de traces après lui. Nous ne nous souvenons d'avoir ignoré, que ce que nous nous souvenons d'avoir appris ; & pour remarquer

Tome I.

A

ce que nous apprenons, il faut déjà savoir quelque chose : il faut s'être senti avec quelques idées, pour observer qu'on se sent avec des idées qu'on n'avoit pas. Cette mémoire réfléchie, qui nous rend aujourd'hui si sensible le passage d'une connoissance à une autre, ne sauroit donc remonter jusqu'aux premières : elle les suppose au contraire, & c'est là l'origine de ce penchant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à sentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il semble que la nature nous a donné l'en-

DES SENSATIONS. 3

tier usage de nos sens , à l'infant même qu'elle les a formés ; & que nous nous en sommes toujours servi sans étude , parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

J'étois dans ces préjugés , lorsque je publiai mon Essai sur l'origine des connoissances humaines. Je n'avois pu en être retiré par les raisonnemens de Locke sur un aveugle-né , à qui on donneroit le sens de la vue ; & je soutins contre ce Philosophe , que l'œil juge naturellement des figures , des grandeurs , des situations & des distances.

Vous savez , Madame , à qui

4 T R A I T É

je dois les lumieres , qui ont enfin dissipé mes préjugés : vous savez la part qu'a eu à cet ouvrage une personne qui vous étoit si chere , & qui étoit si digne de votre estime & de votre amitié (a). C'est à sa mémoire que je le consacre , & je m'adresse à vous , pour jouir tout à la fois & du plaisir de parler d'elle , & du chagrin de la regretter. Puisse ce monument perpétuer le souvenir de votre amitié mutuelle , & de l'honneur que j'aurai eu d'avoir part à l'estime de l'une & de l'autre.

Mais pourrois-je ne pas m'at-

(a) C'est elle qui m'a conseillé l'Epigraphe.
Ut potero , explicabo , &c.

DES SENSATIONS. 5

tendre à ce succès , quand je songe combien ce Traité est à elle ? Les vues les plus exactes & les plus fines qu'il renferme , sont dûes à la justesse de son esprit & à la vivacité de son imagination ; qualités qu'elle réunissoit dans un point, où elles paroissent presque incompatibles. Elle sentit la nécessité de considérer séparément nos sens , de distinguer avec précision les idées que nous devons à chacun d'eux , & d'observer avec quels progrès ils s'instruisent , & comment ils se prêtent des secours mutuels.

Pour remplir cet objet , nous imaginâmes une Statue orga-

nifiée intérieurement comme nous, & animée d'un esprit privé de toute espèce d'idées. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'usage d'aucun de ses sens, & nous nous réservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impressions dont ils sont susceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'est de tous les sens celui qui paroît contribuer le moins aux connoissances de l'esprit humain. Les autres furent ensuite l'objet de nos recherches, & après les avoir considérés sé-

DES SENSATIONS. 7

parément & ensemble, nous vîmes la Statue devenir un animal capable de veiller à sa conservation.

Le principe qui détermine le développement de ses facultés, est simple ; les sensations mêmes le renferment : car toutes étant nécessairement agréables ou désagréables, la Statue est intéressée à jouir des unes & à se dérober aux autres. Or on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement & de la volonté. Le jugement, la réflexion, les désirs, les passions, &c. ne sont que la sensation même qui se transforme

différemment (a). C'est pour-
quoi il nous a paru inutile de
supposer que l'ame tient immé-
diatement de la nature toutes
les facultés dont elle est douée.

(a) Mais , dira-t'on , les bêtes ont des sen-
sations , & cependant leur ame n'est pas ca-
pable des mêmes facultés que celle de l'hom-
me. Cela est vrai , & la lecture de cet ouvra-
ge en rendra la raison sensible. L'organe du
tact est en elles moins parfait ; & par consé-
quent , il ne sauroit être pour elles la cause
occasionnelle de toutes les opérations qui se
remarquent en nous. Je dis *la cause occasion-
nelle* , parce que les sensations sont les modi-
fications propres de l'ame , & que les orga-
nes n'en peuvent être que l'occasion. De là
le Philosophe doit conclure , conformément
à ce que la foi enseigne , que l'ame des bête-
s est d'un ordre essentiellement différent de
celle de l'homme. Car seroit-il de la sagesse
de Dieu qu'un esprit capable de s'élever à
des connoissances de toute espèce , de décou-
vrir ses devoirs , de mériter & de démériter ,
fût assujetti à un corps , qui n'occasionneroit
en lui que les facultés nécessaires à la conser-
vation de l'animal ?

La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, & par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là ; & elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, & d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Cet objet est neuf, & il montre toute la simplicité des voyes de l'Auteur de la nature. Peut-on ne pas admirer, qu'il n'ait fallu que rendre l'homme sensible au plaisir & à la douleur, pour faire naître en lui des idées, des désirs, des habitudes & des talens de toute espece ?

Il y a sans doute bien des difficultés à surmonter , pour développer tout ce système ; & j'ai souvent éprouvé combien une pareille entreprise étoit au dessus de mes forces. Mademoiselle FERRAND m'a éclairé sur les principes , sur le plan & sur les moindres détails ; & j'en dois être d'autant plus reconnoissant , que son projet n'étoit ni de m'instruire , ni de faire un Livre. Elle ne s'appercevoit pas qu'elle devenoit Auteur , & elle n'avoit d'autre dessein que de s'entretenir avec moi des choses auxquelles je prenois quelque intérêt. Aussi ne se prévenoit-elle jamais pour ses sentimens ;

DES SENSATIONS. II

& si je les ai presque toujours
 préférés à ceux que j'avois d'a-
 bord, j'ai eu le plaisir de ne me
 rendre qu'à la lumière. Je l'es-
 timois trop, pour les adopter
 par tout autre motif; & elle-
 même, elle en eut été offen-
 sée. Cependant il m'arrivoit si
 souvent de reconnoître la supé-
 riorité de ses vûes, que mon
 aveu ne pouvoit éviter d'être
 soupçonné de trop de complai-
 sance. Elle m'en faisoit quel-
 quefois des reproches; elle crai-
 gnoit, disoit-elle, de gâter mon
 ouvrage; & examinant avec
 scrupule les opinions que j'a-
 bandonnois, elle eût voulu se
 convaincre, que ses critiques

n'étoient pas fondées.

Si elle avoit pris elle-même la plume, cet ouvrage prouveroit mieux quels étoient ses talens. Mais elle avoit une délicatesse, qui ne lui permettoit seulement pas d'y penser. Contraint d'y applaudir, quand je considérois les motifs qui étoient le principe ; je l'en blâmois aussi, parce que je voyois dans ses conseils ce qu'elle auroit pu faire elle-même. Ce *Traité* n'est donc malheureusement que le résultat des conversations que j'ai eues avec elle, & je crains bien de n'avoir pas toujours su présenter ses pensées dans leur vrai jour. Il

est fâcheux qu'elle n'ait pas pu m'éclairer jusqu'au moment de l'impression; je regrette surtout qu'il y ait deux ou trois questions, sur lesquelles nous n'avons pas été entièrement d'accord.

La justice que je rends à Mademoiselle FERRAND, je n'oserois la lui rendre, si elle vivoit encore. Uniquement jalouse de la gloire de ses amis, & regardant comme à eux tout ce qui pouvoit en elle y contribuer; elle n'auroit point reconnu la part qu'elle a à cet ouvrage, elle m'auroit défendu d'en faire l'aveu, & je lui aurois obéi. Mais aujourd'hui dois-je me re-

fuser au plaisir de lui rendre cette justice ? C'est tout ce qui me reste dans la perte que j'ai faite d'un conseil sage , d'un critique éclairé , d'un ami sûr.

Vous le partagerez avec moi, ce plaisir , Madame , vous qui la regretterez toute votre vie ; & c'est aussi avec vous que j'aime à parler d'elle. Toutes deux également estimables , vous aviez ce discernement qui démêle tout le prix d'un objet aimable , & sans lequel on ne fait point aimer. Vous connoissiez la raison , la vérité & le courage qui vous formoient l'une pour l'autre. Ces qualités serroient les nœuds de votre amitié , &

vous trouviez toujours dans votre commerce cet enjoûment, qui est le caractère des âmes vertueuses & sensibles.

Ce bonheur devoit donc finir ; & dans ces momens qui devoient en être le terme , il falloit qu'il ne restât d'autre consolation à votre amie , que de n'avoir point à vous survivre. Je l'ai vûe se croire en cela fort heureuse. C'étoit assez pour elle de vivre dans votre mémoire. Elle aimoit à s'occuper de cette idée ; mais elle eût voulu en écarter l'image de votre douleur. Entretenez - vous quelquefois de moi avec Madame de Vassé , me disoit-elle , & que

ce soit avec une sorte de plaisir. Elle savoit qu'en effet la douleur n'est pas la seule marque des regrets ; & qu'en pareil cas plus on trouve de plaisir à penser à un ami , plus on sent vivement la perte qu'on a faite.

Que je suis flaté , Madame , qu'elle m'ait jugé digne de partager avec vous cette douleur & ce plaisir ! Que je le suis de l'honneur que vous me faites de porter le même jugement ! Pouviez - vous l'une & l'autre me donner une plus grande preuve de votre estime & de votre amitié ?

TRAITE'



TRAITÉ DES SENSATIONS.

PREMIERE PARTIE.

DES SENS

*Qui, par eux-mêmes ne jugent pas
des objets extérieurs.*

CHAPITRE I.

*Des premières connoissances d'un homme
borné au sens de l'odorat.*

§. I.



Les connoissances
de notre Statue,
bornée au sens de
l'odorat, ne peu-
vent s'étendre qu'à des odeurs.

La Statue
bornée à l'o-
dorat, ne peut
connoître que
des odeurs.

Tome I.

B

Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de rien qui soit hors d'elle, ou hors de ses Sensations, que celles de couleur, de son, de saveur.

Elle n'est
par rapport à
elle que les
odeurs qu'elle
sent.

§. 2. Si nous lui présentons une rose, elle fera par rapport à nous une Statue qui sent une rose ; mais par rapport à elle, elle ne fera que l'odeur même de cette fleur.

Elle fera donc odeur de rose, d'œillet, de jasmin, de violette, suivant les objets qui agiront sur son organe. En un mot, les odeurs ne sont à son égard que ses propres modifications ou manières d'être ; & elle ne sauroit se croire autre chose.

DES SENSATIONS. 19

puisqu'elle sont les seules Sensations dont elle est susceptible.

§. 3. Que les Philosophes à qui il paroît si évident que tout est matériel , se mettent pour un moment à sa place ; & qu'ils imaginent comment ils pourroient soupçonner qu'il existe quelque chose , qui ressemble à ce que nous appellons *matiere*. Elle n'a aucune idée de la matiere.

§. 4. On peut donc déjà se convaincre qu'il suffiroit d'augmenter ou de diminuer le nombre des sens , pour nous faire porter des jugemens tout différens de ceux , qui nous sont aujourd'hui si naturels ; & notre Statue bornée à l'odorat , peut On ne peut pas être plus borné dans ses connoissances.

nous donner une idée de la classe des êtres, dont les connoissances sont le moins étendues..

CHAPITRE II.

Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de l'odorat, & comment les différens degrés de plaisir & de peine sont le principe de ces opérations..

La Statue est capable d'attention.

§. I. **A** La première odeur, la capacité de sentir de notre Statue est toute entière à l'impression qui se fait sur son organe. Voilà ce que j'appelle attention..

DES SENSATIONS. 21

§. 2. Dès cet instant elle com-
mence à jouir ou à souffrir : car De jouis-
sance & de
souffrance.
si la capacité de sentir est toute
entière à une odeur agréable ,
c'est jouissance ; & si elle est tou-
te entière à une odeur désa-
gréable , c'est souffrance.

§. 3. Mais notre Statue n'a
encore aucune idée des diffé-
rens changemens , qu'elle pour-
ra essuyer. Elle est donc bien ,
sans souhaiter d'être mieux ; ou
mal , sans souhaiter d'être bien.
La souffrance ne peut pas plus
lui faire désirer un bien qu'elle
ne connoît pas , que la jouis-
sance lui faire craindre un mal
qu'elle ne connoît pas davan-
tage. Par conséquent, quelque Mais sans
pouvoir for-
mer des dé-
sirs.

desagréable que soit la première Sensation , le fut - elle au point de blesser l'organe & d'être une douleur violente , elle ne sauroit donner lieu au désir.

Si la souffrance est en nous toujours accompagnée du désir de ne pas souffrir , il ne peut pas en être de même de cette Statue. La douleur est avant le désir d'un état différent , & elle n'occasionne en nous ce désir , que parce que cet état nous est déjà connu. L'habitude que nous avons contractée de la regarder comme une chose , sans laquelle nous avons été , & sans laquelle nous pouvons être en,

DES SENSATIONS. 23

core ; fait que nous ne pouvons plus souffrir , qu'aussitôt nous ne désirions de ne pas souffrir , & ce desir est inféparable d'un état douloureux.

Mais la Statue qui au premier instant ne se sent que par la douleur même qu'elle éprouve , ignore si elle peut cesser d'être , pour devenir autre chose , ou pour n'être point du tout. Elle n'a encore aucune idée de changement , de succession , ni de durée. Elle existe donc sans pouvoir former des desirs.

§. 4. Lorsqu'elle aura remarqué qu'elle peut cesser d'être ce qu'elle est , pour redevenir

Plaisir & douleur, principes de ses opérations.

ce qu'elle a été ; nous verrons
 ses désirs naître d'un état de
 douleur , qu'elle comparera à
 un état de plaisir , que la mé-
 moire lui rappellera. C'est par
 cet artifice que le plaisir & la
 douleur sont l'unique princi-
 pe , qui déterminant toutes les
 opérations de son ame , doit
 l'élever par degrés à toutes les
 connoissances, dont elle est ca-
 pable ; & pour démêler les pro-
 grès qu'elle pourra faire , il suf-
 fira d'observer les plaisirs qu'elle
 aura à désirer , les peines
 qu'elle aura à craindre , & l'in-
 fluence des uns & des autres
 suivant les circonstances.

Combien :

§. 5. S'il ne lui restoit aucun
 souvenir

DES SENSATIONS. 25

souvenir de ses modifications , elle seroit
à chaque fois elle croiroit sen- bornée , si el-
le étoit sans
mémoire.
tir pour la première : des an-
nées entières viendroient se
perdre dans chaque moment
présent. Bornant donc toujours
son attention à une seule ma-
nière d'être , jamais elle n'en
comparerait deux ensemble ,
jamais elle ne jugeroit de leurs
rapports : elle jouiroit ou souf-
friroit , sans avoir encore ni dé-
sir ni crainte.

§. 6. Mais l'odeur qu'elle Naissance
de la mémoi-
re.
sent , ne lui échappe pas entié-
rement , aussitôt que le corps
odoriférant cesse d'agir sur son
organe. L'attention qu'elle lui
a donnée, la retient encore ; & il

en reste une impression plus ou moins forte , suivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

Partage de la capacité de sentir entre l'odorat & la mémoire.

§. 7. Lorsque notre Statue est une nouvelle odeur , elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de sentir se partage entre la mémoire & l'odorat ; & la première de ces facultés est attentive à la Sensation passée , tandis que la seconde est attentive à la Sensation présente.

La mémoire n'est donc qu'une manière de sentir.

§. 8. Il y a donc en elle deux manières de sentir , qui ne diffèrent , que parce que l'une se

DES SENSATIONS. 27

rapporte à une Sensation actuelle, & l'autre à une Sensation qui n'est plus, mais dont l'impression dure encore. Ignorant qu'il y a des objets qui agissent sur elle, ignorant même qu'elle a un organe ; elle ne distingue ordinairement le souvenir d'une Sensation d'avec une Sensation actuelle, que comme sentir foiblement ce qu'elle a été, & sentir vivement ce qu'elle est.

§. 9. Je dis *ordinairement*, parce que le souvenir ne sera pas toujours un sentiment foible, ni la Sensation un sentiment vif. Car toutes les fois que la mémoire lui retracera ses ma-

Le sentiment peut en être plus vif que celui de la Sensation,

nieres d'être avec beaucoup de force , & que l'organe au contraire ne recevra que de legeres impressions ; alors le sentiment d'une Sensation actuelle sera bien moins vif , que le souvenir d'une Sensation qui n'est plus.

La Statue
distingue en
elle une suc-
cession.

§. 10. Ainsi donc qu'une odeur est présente à l'odorat par l'impression d'un corps odoriférant sur l'organe même , une autre odeur est présente à la mémoire , parce que l'impression d'un autre corps odoriférant subsiste dans le cerveau , où l'organe l'a transmise. En passant de la sorte par deux manieres d'être , la Statue sent

DES SENSATIONS. 29

qu'elle n'est plus ce qu'elle a été : la connoissance de ce changement lui fait rapporter la première à un moment différent de celui où elle éprouve la seconde : & c'est là ce qui lui fait mettre de la différence entre exister d'une manière & se souvenir d'avoir existé d'une autre.

§. 11. Elle est active par rapport à l'une de ses manieres de sentir , & passive par rapport à l'autre. Elle est active , lorsqu'elle se souvient d'une Sensation , parce qu'elle a en elle la cause qui la lui rappelle , c'est-à-dire , la mémoire. Elle est passive au moment qu'elle éprouve une Sensation , parce

Comment
elle est active
& passive.

que la cause qui la produit est hors d'elle, c'est-à-dire, dans les corps odoriférans qui agissent sur son organe (a).

Elle ne peut pas faire la différence de ces deux états.

§. 12. Mais ne pouvant se douter de l'action des objets extérieurs sur elle, elle ne sauroit faire la différence d'une cause qui est en elle, d'avec

(a) Il y a en nous un principe de nos actions, que nous sentons, mais que nous ne pouvons définir : on l'appelle *force*. Nous sommes également actifs par rapport à tout ce que cette force produit en nous, ou au dehors. Nous le sommes, par exemple, lorsque nous réfléchissons, ou lorsque nous faisons mouvoir un corps. Par analogie nous supposons dans tous les objets qui produisent quelque changement, une force que nous connoissons encore moins, & nous sommes passifs par rapport aux impressions qu'ils font sur nous. Ainsi un être est *actif* ou *passif*, suivant que la cause de l'effet produit est en lui ou hors de lui.

DES SENSATIONS. 31

une cause qui est au dehors. Toutes ses modifications sont à son égard, comme si elle ne les devoit qu'à elle-même ; & soit qu'elle éprouve une Sensation, ou qu'elle ne fasse que se la rappeler ; elle n'apperçoit jamais autre chose, sinon qu'elle est ou qu'elle a été de telle manière. Elle ne sauroit, par conséquent, remarquer aucune différence entre l'état où elle est active, & celui où elle est toute passive.

§. 13. Cependant plus la mémoire aura occasion de s'exercer, plus elle agira avec facilité. C'est par là que la Statue se fera une habitude de se rappeler.

La mémoire devient en elle une habitude.

ler sans effort les changemens par où elle a passé, & de partager son attention entre ce qu'elle est & ce qu'elle a été. Car une habitude n'est que la facilité de répéter ce qu'on a fait, & cette facilité s'acquiert par la réitération des actes (a).

Elle compare.

§. 14. Si après avoir senti à plusieurs reprises une rose & un œillet, elle sent encore une fois une rose; l'attention passive qui se fait par l'odorat, sera toute à l'odeur présente de rose, & l'attention active, qui se fait par la mémoire, sera parta-

(a) Je ne parle ici & dans tout cet ouvrage, que des habitudes qui s'acquièrent naturellement; tout est soumis à d'autres loix dans l'ordre surnaturel.

DES SENSATIONS. 33

gée entre le souvenir qui reste
des odeurs de rose & d'œillet.
Or les manieres d'être ne peu-
vent se partager la capacité de
sentir, qu'elles ne se compa-
rent : car comparer n'est au-
tre chose que donner en mê-
me tems son attention à deux
idées.

§. 15. Dès qu'il y a compa-
raison, il y a jugement. Notre
Statue ne peut être en même
tems attentive à l'odeur de ro-
se & à celle d'œillet, sans ap-
percevoir que l'une n'est pas
l'autre ; & elle ne peut l'être à
l'odeur d'une rose qu'elle sent,
& à celle d'une rose qu'elle a
sentie, sans appercevoir qu'el-

Juge.

les sont une même modification. Un jugement n'est donc que la perception d'un rapport entre deux idées, que l'on compare.

Ces opérations tournent en habitude.

§. 16. A mesure que les comparaisons & les jugemens se répètent, notre Statue les fait avec plus de facilité. Elle contracte donc l'habitude de comparer & de juger. Il suffira par conséquent de lui faire sentir d'autres odeurs, pour lui faire faire de nouvelles comparaisons, porter de nouveaux jugemens & contracter de nouvelles habitudes.

Elle devient capable d'étonnement.

§. 17. Elle n'est point surprise à la première Sensation qu'elle

ne éprouve : car elle n'est encore accoutumée à aucune sorte de jugement.

Elle ne l'est pas non plus ; lorsque sentant successivement plusieurs odeurs , elle ne les aperçoit chacune qu'un instant. Alors elle ne tient à aucun des jugemens qu'elle porte ; & plus elle change , plus elle doit se sentir naturellement portée à changer.

Elle ne le fera pas davantage , si par des nuances insensibles nous la conduisons de l'habitude de se croire une odeur , à juger qu'elle en est une autre : car elle change sans pouvoir le remarquer.

Mais elle ne pourra manquer de l'être , si elle passe tout à coup d'un état auquel elle étoit accoutumée , à un état tout différent , dont elle n'avoit point encore d'idée.

Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame.

§. 18. Cet étonnement lui fait mieux sentir la différence de ses manieres d'être. Plus le passage des unes aux autres est brusque , plus son étonnement est grand , & plus aussi elle est frappée du contraste des plaisirs & des peines qui les accompagnent. Son attention déterminée par des plaisirs & par des peines qui se font mieux sentir , s'applique avec plus de vivacité à toutes les Sensations

DES SENSATIONS. 37

qui se succèdent. Elle les compare donc avec plus de soin : elle juge donc mieux de leurs rapports. L'étonnement augmente, par conséquent, l'activité des opérations de son ame. Mais puisqu'il ne l'augmente, qu'en faisant remarquer une opposition plus sensible entre les sentimens agréables & les sentimens désagréables, c'est toujours le plaisir & la douleur qui sont le premier mobile de ses facultés.

§. 19. Si les odeurs attirent chacune également son attention, elles se conserveront dans sa mémoire, suivant l'ordre où elles se feront succédées, & el-

Idées qui se
conserveront
dans la mé-
moire.

les s'y lieront par ce moyen.

Si la succession en renferme un grand nombre, l'impression des dernières, comme la plus nouvelle, fera la plus forte; celle des premières s'affoiblira par des degrés insensibles, s'éteindra tout-à-fait, & elles seront comme non venues.

Mais s'il y en a qui n'ont eu que peu de part à l'attention, elles ne laisseront aucune impression après elle, & elles seront aussitôt oubliées qu'acquiescées.

Enfin celles qui l'auront frappée davantage, se retraceront avec plus de vivacité; & l'occuperont si fort, qu'elles seront

capables de lui faire oublier les autres.

§. 20. La mémoire est donc une suite d'idées, qui forment une espece de chaîne. C'est cette liaison qui fournit les moyens de passer d'une idée à une autre, & de se rappeler les plus éloignées. On ne se souvient, par conséquent, d'une idée qu'on a eue, il y a quelque temps, que parce qu'on se retraverse avec plus ou moins de rapidité les idées intermédiaires.

§. 21. A la seconde Sensation la mémoire de notre Statue n'a pas de choix à faire ; elle ne peut rappeler que la première. Elle agira seulement avec plus

Liaison de ces idées.

Le plaisir conduit la mémoire.

de force, suivant qu'elle y sera déterminée par la vivacité de plaisir & de la peine.

Mais lorsqu'il y a eu une suite de modifications, la Statue conservant le souvenir d'un grand nombre, sera portée à retracer préférentiellement celle qui peuvent davantage contribuer à son bonheur: elle passera rapidement sur les autres ou ne s'y arrêtera que malg elle.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut connoître les différens degrés de plaisir de peine, dont on peut être susceptible, & les comparaisons qu'on en peut faire.

DES SENSATIONS. 41

§. 22. Les plaisirs & les pei-
nes sont de deux espèces. Les Deux espèces de plaisirs & de peines.
uns appartiennent plus particulièrement au corps ; ils sont sensibles : les autres sont dans la mémoire & dans toutes les facultés de l'ame ; ils sont intellectuels ou spirituels. Mais c'est une différence que la Statue est incapable de remarquer.

Cette ignorance la garantira d'une erreur , que nous avons de la peine à éviter : car ces sentimens ne diffèrent pas autant , que nous l'imaginons. Dans le vrai , ils sont tous intellectuels ou spirituels , parce qu'il n'y a proprement que l'ame qui sente. Si l'on veut , ils

sont aussi tous en un sens sensibles ou corporels, parce que le corps en est la seule cause occasionnelle. Ce n'est que suivant leur rapport aux facultés du corps ou à celles de l'ame, que nous les distinguons en deux especes.

Différens
degrés dans
l'un & dans
l'autre.

§. 23. Le plaisir peut diminuer ou augmenter par degrés; en diminuant, il tend à s'éteindre, & il s'évanouit avec la Sensation. En augmentant au contraire, il peut conduire jusqu'à la douleur, parce que l'impression devient trop forte pour l'organe. Ainsi il y a deux termes dans le plaisir. Le plus faible est où la Sensation com-

commence avec le moins de forces ; c'est le premier pas du néant au sentiment : le plus fort est où la Sensation ne peut augmenter, sans cesser d'être agréable ; c'est l'état le plus voisin de la douleur.

L'impression d'un plaisir faible paroît se concentrer dans l'organe, qui le transmet à l'âme. Mais s'il est à un certain degré de vivacité, il est accompagné d'une émotion, qui se répand dans tout le corps. Cette émotion est un fait, que notre expérience ne permet pas de révoquer en doute.

La douleur peut également augmenter ou diminuer : en

augmentant, elle tend à la destruction totale de l'animal. Mais en diminuant, elle ne tend pas comme le plaisir à la privation de tout sentiment; le moment, qui la termine, est au contraire toujours agréable.

Il n'y a d'état indifférent que par comparaison.

§. 24. Parmi ces différens degrés, il n'est pas possible de trouver un état indifférent: à la première Sensation, quelque foible qu'elle soit, la Statue est nécessairement bien ou mal. Mais lorsqu'elle aura ressenti successivement les plus vives douleurs & les plus grands plaisirs, elle jugera indifférentes, ou cessera de regarder comme agréables ou désagréables, les

DES SENSATIONS. 45

Sensations plus foibles, qu'elle aura comparées avec les plus fortes.

Nous pouvons donc supposer qu'il y a pour elle des manieres d'être agréables & désagréables dans différens degrés, & des manieres d'être qu'elle regarde comme indifférentes.

§. 25. Toutes les fois qu'elle est mal ou moins bien, elle se rappelle ses Sensations passées, elle les compare avec ce qu'elle est, & elle sent qu'il lui est important de redevenir ce qu'elle a été. De là naît le besoin, ou la connoissance qu'elle a d'un bien, dont elle juge que la jouissance lui est nécessaire.

Origine du
besoin.

Elle ne se connoît donc des besoins, que parce qu'elle compare la peine qu'elle souffre avec les plaisirs dont elle a joui. Enlevez-lui le souvenir de ces plaisirs, elle sera mal, sans soupçonner qu'elle ait aucun besoin : car pour sentir le besoin d'une chose, il faut en avoir quelque connoissance. Or dans la supposition que nous venons de faire, elle ne connoît d'autre état que celui où elle se trouve. Mais lorsqu'elle s'en rappelle un plus heureux, sa situation présente lui en fait aussitôt sentir le besoin. C'est ainsi que le plaisir & la douleur détermineront toujours

DES SENSATIONS. 47

action de ses facultés.

§. 26. Son besoin peut être occasionné par une véritable

Comment
il détermine
les opérations
de l'ame.

douleur, par une Sensation désagréable, par une Sensation moins agréable que quelques-unes de celles qui ont précédé; enfin par un état languissant, où elle est réduite à une de ses manières d'être, qu'elle s'est accoutumée à trouver indifférentes.

Si son besoin est causé par une odeur, qui lui fasse une douleur vive, il entraîne à lui presque toute la capacité de sentir; & il ne laisse de force à la mémoire que pour rappeler la Statue, qu'elle n'a pas tou-

jours été aussi mal. Alors elle est incapable de comparer les différentes manieres d'être , par où elle a passé , elle est incapable de juger qu'elle est la plus agréable. Tout ce qui l'intéresse , c'est de sortir de cet état pour jouir d'un autre , quoiqu'il soit ; & si elle connoissoit un moyen qui pût la dérober à sa souffrance , elle appliqueroit toutes ses facultés à le mettre en usage. C'est ainsi que dans les grandes maladies nous cessons de désirer les plaisirs que nous recherchions avec ardeur & nous ne songeons plus qu'à recouvrer la santé.

Si c'est une Sensation moins agréable

agréable qui produise le besoin, il faut distinguer deux cas : ou les plaisirs auxquels la Statue la compare ont été vifs, & accompagnés des plus grandes émotions ; ou ils ont été moins vifs, & ne l'ont presque pas émue.

Dans le premier cas, le bonheur passé se reveille avec d'autant plus de force, qu'il diffère davantage de la Sensation actuelle. L'émotion qui l'a accompagné, se reproduit en partie, & déterminant vers lui presque toute la capacité de sentir, elle ne permet pas de remarquer les sentimens agréables qui l'ont suivi ou précédé. La Statue n'étant donc point distraite,

compare mieux ce bonheur avec l'état où elle est ; elle juge mieux combien il en est différent ; & s'appliquant à se le peindre de la maniere la plus vive , sa privation cause un besoin plus grand , & sa possession devient un bien plus nécessaire.

Dans le second cas au contraire , il se retrace avec moins de vivacité : d'autres plaisirs partagent l'attention : l'avantage qu'il offre , est moins senti : il ne reproduit point , ou que peu d'émotion. La Statue n'est donc pas autant intéressée à son retour , & elle n'y applique pas autant ses facultés.

DES SENSATIONS. 51

Enfin, si le besoin a pour cause une de ces Sensations, qu'elle s'est accoutumée à juger indifférentes : elle vit d'abord sans ressentir ni peine ni plaisir. Mais cet état comparé aux situations heureuses où elle s'est trouvée, lui devient bientôt désagréable, & la peine qu'elle souffre, est ce que nous appelons *ennui*. Cependant l'ennui dure, il augmente, il est insupportable, & il détermine avec force toutes les facultés vers le bonheur dont elle sent la perte.

Cet ennui peut être aussi accablant que la douleur : auquel cas, elle n'a d'autre intérêt que de s'y soustraire ; & elle se por-

te sans choix à toutes les manières d'être, qui sont propres à le dissiper. Mais si nous diminuons le poids de l'ennui, son état sera moins malheureux, il lui importera moins d'en sortir, elle pourra porter son attention à tous les sentimens agréables, dont elle conserve quelque souvenir; & c'est le plaisir, dont elle se retracera l'idée la plus vive, qui entraînera à lui toutes les facultés.

Activité
qu'il donne à
la mémoire.

§. 27. Il y a donc deux principes, qui déterminent le degré d'action de ses facultés: d'un côté, c'est la vivacité d'un bien, qu'elle n'a plus; de l'autre, c'est le peu de plaisir de la

Sensation actuelle , ou la peine qui l'accompagne.

Lorsque ces deux principes se réunissent , elle fait plus d'effort pour se rappeler ce qu'elle a cessé d'être ; & elle en sent moins ce qu'elle est. Car sa capacité de sentir ayant nécessairement des bornes , la mémoire n'en peut attirer une partie , qu'il n'en reste moins à l'odorat. Si même l'action de cette faculté est assez forte , pour s'emparer de toute la capacité de sentir ; la Statue ne remarquera plus l'impression , qui se fait sur son organe , & elle se représentera si vivement ce qu'elle a été , qu'il lui semblera qu'elle l'est

encore (a).

Cette activité cesse avec le besoin.

§. 28. Mais si son état présent est le plus heureux qu'elle connoisse, alors le plaisir l'intéresse à en jouir par préférence. Il n'y a plus de cause, qui puisse déterminer la mémoire à agir avec assez de vivacité, pour usurper sur l'odorat jusqu'à en éteindre le sentiment. Le plaisir au contraire fixe au moins la plus grande partie de l'attention ou de la capacité de sentir à la Sensation actuelle; & si la

(a) Notre expérience en est la preuve: car il n'y a peut-être personne qui ne se soit quelquefois rappelé des plaisirs dont il a joui, avec la même vivacité que s'il en jouissoit encore; ou du moins avec assez de vivacité pour ne donner aucune attention à l'état quelquefois affligeant, où il se trouve.

DÈS SENSATIONS. 55

Statue se rappelle encore ce qu'elle a été, c'est que la comparaison qu'elle en fait avec ce qu'elle est, lui fait mieux goûter son bonheur.

§. 29. Voilà donc deux effets de la mémoire : l'un est une Sensation qui se retrace aussi vivement, que si elle se faisoit sur l'organe même ; l'autre est une Sensation, dont il ne reste qu'un souvenir léger.

Différence
de la mémoire
& de l'imagination.

Ainsi il y a dans l'action de cette faculté deux degrés, que nous pouvons fixer : le plus foible est celui, où elle fait à peine jouir du passé ; le plus vif est celui, où elle en fait jouir, comme s'il étoit présent.

Or elle conserve le nom de *mémoire* , lorsqu'elle ne rappelle les choses , que comme passées ; & elle prend le nom d'*imagination* , lorsqu'elle les retrace avec tant de force , qu'elles paroissent présentes. L'imagination a donc lieu dans notre Statue, aussi bien que la mémoire ; & ces deux facultés ne different que du plus au moins. La mémoire est le commencement d'une imagination, qui n'a encore que peu de force ; l'imagination est la mémoire même , parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Comme nous avons distingué deux attentions , qui se font

DES SENSATIONS. 57

de dans la Statue , l'une par l'odo-
el- rat , l'autre par la mémoire ;
f- nous en pouvons actuellement
i- remarquer une troisieme , qu'el-
e- e donne par l'imagination , &
el- dont le caractere est d'arrêter
a- les impressions des sens , pour y
o- substituer un sentiment indé-
é- pendant de l'action des objets
ne extérieurs (a).

(a) Mille faits prouvent le pouvoir de l'i-
magination sur les sens. Un homme fort oc-
cupé d'une pensée ne voit point les objets qui
sont sous ses yeux , il n'entend pas le bruit
qui frappe ses oreilles. Tout le monde fait
ce qu'on raconte d'Archimède. Que l'ima-
gination s'applique avec encore plus de force
à un objet , on sera piqué , brûlé , sans en res-
sentir de la douleur ; & l'âme paroîtra se dé-
rober à toutes les impressions des sens. Pour
comprendre la possibilité de ces phénomènes,
il suffit de considérer , que notre capacité de
sentir étant bornée , nous serons absolument
insensibles aux impressions des sens , toutes

Cette diffé-
rence échap-
pe à la Sta-
tue.

§. 30. Cependant lorsque la Statue imagine une Sensation qu'elle n'a plus, & qu'elle se la représente aussi vivement, que si elle l'avoit encore ; elle ne fait pas qu'il y a en elle une cause qui produit le même effet, qu'un corps odoriférant, qui agiroit sur son organe. Elle ne peut donc pas mettre, comme nous, de la différence entre imaginer & avoir une Sensation.

Son imagi-
nation plus
active que la
nôtre.

§. 31. Mais on a lieu de présumer, que son imagination aura plus d'activité que la nôtre. Sa capacité de sentir est toute

les fois que notre imagination l'appliquera toute entière à un objet.

DES SENSATIONS. 59

entiere à une seule espece de Sensation , toute la force de ses facultés s'applique uniquement à des odeurs , rien ne la peut distraire. Pour nous , nous sommes partagés entre une multitude de Sensations & d'idées ; dont nous sommes sans cesse assaillis ; & ne conservant à notre imagination qu'une partie de nos forces , nous imaginons faiblement. D'ailleurs nos sens toujours en garde contre notre imagination , nous avertissent sans cesse de l'absence des objets que nous voulons imaginer : au contraire tout laisse un libre cours à l'imagination de notre Statue. Elle se retrace

donc sans défiance une odeur dont elle a joui , & elle en jouit en effet , comme si son organe en étoit affecté. Enfin la facilité d'écarter de nous les objets qui nous offensent , & de rechercher ceux dont la jouissance nous est chere , contribue encore à rendre notre imagination paresseuse. Mais puisque notre Statue ne peut se soustraire à un sentiment désagréable , qu'en imaginant vivement une maniere d'être qui lui plaît ; son imagination en est plus exercée , & elle doit produire des effets , pour lesquels la nôtre est tout-à-fait impuissante (a).

(a) Quelque surprenans que soient ces ef-

DES SENSATIONS. 61

§. 32. Cependant il y a une circonstance , où son action est absolument suspendue , & même encore celle de la mémoire. C'est lorsqu'une Sensation est assez vive pour remplir entièrement la capacité de sentir. Alors la Statue est toute passive. Le plaisir est pour elle une espèce d'yvresse , où elle en oublie à peine ; & la douleur un accablement , où elle ne souffre presque pas.

Cas unique
où elle peut
être sans ac-
tion.

de l'imagination , il suffit , pour n'en point douter , de réfléchir sur ce qui nous arrive en songe. Alors nous voyons , nous entendons , nous touchons des corps , qui agissent point sur nos sens ; & il y a tout lieu de croire que l'imagination n'a tant de force , que parce que nous ne sommes point distraits par la multitude des idées & des sensations , qui nous occupent dans la veille.

Comment
elle rentre en
action.

§. 33. Mais que la Sensation perde quelques degrés de vivacité, aussitôt les facultés de l'ame rentrent en action; & le besoin redevient la cause qui le détermine.

Elle donne un nouvel ordre aux idées.

§. 34. Les modifications qui doivent plaire davantage à la Statue, ne sont pas toujours les dernières qu'elle a reçues. Elles peuvent se trouver au commencement ou au milieu de la chaîne de ses connoissances, comme à la fin. L'imagination est donc souvent obligée de passer rapidement par dessus les idées intermédiaires. Elle rapproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans

DES SENSATIONS. 63

à la mémoire , & en forme une chaîne toute nouvelle.

La liaison des idées ne suit donc pas le même ordre dans les facultés. Plus celui qu'elle vient de l'imagination, devient familier , moins elle conservera celui que la mémoire lui a donné. Par là les idées se lient de mille manières différentes ; & souvent la Statue se souviendra moins de l'ordre dans lequel elle a éprouvé ses sensations , que de celui dans lequel elle les a imaginées.

§. 35. Mais toutes ces chaînes ne se forment que par les comparaisons , qui ont été faites de chaque anneau avec ce-

Les idées ne se lient différemment, que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons.

lui qui le précède & avec ce-
 lui qui le suit , & par les juge-
 mens qui ont été portés de leurs
 rapports. Ce lien devient plus
 fort à proportion , que l'exer-
 cice des facultés fortifie les ha-
 bitudes de se souvenir & d'i-
 maginer ; & c'est de là qu'on
 tire l'avantage surprenant de re-
 connoître les Sensations qu'on
 a déjà eues.

C'est à cette
 liaison que la
 Statue recon-
 noît les ma-
 nières d'être
 qu'elle a eues.

§. 36. En effet , si nous fai-
 sons sentir à notre Statue une
 odeur qui lui est familiere ; voi-
 là une maniere d'être qu'elle a
 comparée , dont elle a jugé , &
 qu'elle a liée à quelques-unes
 des parties de la chaîne que sa
 mémoire est dans l'habitude de
 parcourir.

parcourir. C'est pourquoi elle juge que l'état où elle se trouve, est le même que celui où elle s'est déjà trouvée. Mais une odeur qu'elle n'a point encore sentie, n'est pas dans le même cas ; elle doit donc lui paroître toute nouvelle.

§. 37. Il est inutile de remarquer, que, lorsqu'elle reconnoît une maniere d'être, c'est sans être capable de s'en rendre raison. La cause d'un pareil phénomène est si difficile à démêler, qu'elle échappe à tous les hommes, qui ne savent pas observer & analyser ce qui se passe en eux-mêmes.

Elle ne sauroit se rendre raison de ce phénomène.

§. 38. Mais lorsque la Statue

Comments

Tome I.

F

les idées se
conservent &
se renouvel-
lent dans la
mémoire.

est long tems sans penser à une
maniere d'être , que devient
pendant tout cet intervalle l'i-
dée qu'elle en a acquise ? D'où
sort cette idée , lorsqu'ensuite
elle se retrace à la mémoire ?
S'est-elle conservée dans l'ame
ou dans le corps ? Ni dans l'un
ni dans l'autre.

Ce n'est pas dans l'ame , puis-
qu'il suffit d'un dérangement
dans le cerveau pour ôter le
pouvoir de la rappeler.

Ce n'est pas dans le corps. Il
n'y a que la cause physique qui
pourroit s'y conserver ; & pour
cela il faudroit supposer que le
cerveau restât absolument dans
l'état, où il a été mis par la Sen-

DES SENSATIONS. 67

sation que la Statue se rappelle. Mais comment accorder cette supposition avec le mouvement continu des esprits ? Comment l'accorder , surtout quand on considère la multitude d'idées dont la mémoire s'enrichit ? On peut expliquer ce phénomène d'une manière bien plus simple.

J'ai une Sensation , lorsqu'il se fait dans un de mes organes un mouvement, qui se transmet jusqu'au cerveau. Si le même mouvement commence au cerveau , & s'étend jusqu'à l'organe , je crois avoir une Sensation que je n'ai pas : c'est une illusion. Mais si ce mouvement

commence & se termine au cerveau , je me souviens de la Sensation que j'ai eue.

Quand une idée se retrace à la Statue , ce n'est donc pas qu'elle se soit conservée dans le corps ou dans l'ame : c'est que le mouvement , qui en est la cause physique & occasionnelle se reproduit dans le cerveau. Mais ce n'est pas ici le lieu de hasarder des conjectures sur le mécanisme de la mémoire. Nous conservons le souvenir de nos Sensations , nous nous les rappellons , après avoir été long tems sans y penser : il suffit pour cela qu'elles aient fait sur nous une vive impression ,

DES SENSATIONS. 69

ou que nous les ayons éprouvées à plusieurs reprises. Ces faits m'autorisent à supposer que notre Statue étant organisée comme nous, est comme nous capable de mémoire.

§. 39. Concluons qu'elle a contracté plusieurs habitudes : une habitude de donner son attention, une autre de se souvenir, une troisième de comparer, une quatrième de juger, une cinquième d'imaginer, & une dernière de reconnoître.

Enumération des habitudes contractées par la Statue.

§. 40. Les mêmes causes qui ont produit les habitudes, sont seules capables de les entretenir. Je veux dire que les habi-

Comment les habitudes s'entretiendront.

rudés se perdront , si elles ne sont pas renouvelées par des actes réitérés de tems à autre. Alors notre Statue ne se rappellera ni les comparaisons qu'elle a faites d'une manière d'être , ni les jugemens qu'elle en a portés , & elle l'éprouvera pour la troisieme ou quatrieme fois , sans être capable de la reconnoître.

Se fortifieront,

§. 41. Mais nous pouvons nous-mêmes contribuer à entretenir l'exercice de sa mémoire & de toutes ses facultés. Il suffit de l'intéresser par les différens degrés de plaisir ou de peine à conserver ses manières d'être , ou à s'y soustraire.

DES SENSATIONS. 71

L'art avec lequel nous disposerons de ses Sensations , pourra donc donner occasion de fortifier & d'étendre de plus en plus ses habitudes. Il y a même lieu de conjecturer qu'elle démêlera dans une succession d'odeurs des différences, qui nous échappent. Obligée d'appliquer toutes ses facultés à une seule espèce de Sensation , pourroit-elle ne pas apporter à cette étude plus de discernement que nous ?

§. 42. Cependant les rapports que ses jugemens peuvent découvrir, sont en fort petit nombre. Elle connoît seulement qu'une manière d'être est la même.

Quelles
sont les bon-
nes de son
discerne-
ment.

me que celle qu'elle a déjà eue, ou qu'elle en est différente ; que l'une est agréable , l'autre désagréable , qu'elles le sont plus ou moins.

Mais démêlera-t-elle plusieurs odeurs , qui se font sentir ensemble ? C'est un discernement que nous n'acquérons nous-mêmes que par un grand exercice : encore est-il renfermé dans des bornes bien étroites : car il n'est personne qui puisse reconnoître à l'odorat tout ce qui compose un fâcheux. Or tout mélange d'odeurs me paroît devoir être un fâcheux pour notre Statue.

C'est la connoissance des corps odoriférans ,

DES SENSATIONS. 73

odoriférans, comme nous le verrons ailleurs, qui nous a appris à reconnoître deux odeurs dans une troisieme. Après avoir senti tour à tour une rose & une jonquille, nous les avons senties ensemble; & par là nous avons appris que la Sensation que ces fleurs réunies font sur nous, est composée de deux autres. Qu'on multiplie les odeurs, nous ne distinguerons que celles qui dominent; & même nous n'en ferons pas le discernement, si le mélange est fait avec assez d'art, pour qu'aucune ne prévale. En pareil cas elles paroissent se confondre à peu près, comme des couleurs

broyées ensemble ; elles se réunissent , & se mêlent si bien , qu'aucune d'elles ne reste ce qu'elle étoit ; & de plusieurs il n'en résulte qu'une seule.

Si notre Statue sent deux odeurs au premier moment de son existence , elle ne jugera donc pas qu'elle est tout à la fois de deux manières. Mais supposons qu'ayant appris à les connoître séparément , elle les sente ensemble , les reconnoît-elle ? Cela ne me paroît pas vraisemblable. Car ignorant qu'elles lui viennent de deux corps différens , rien ne peut lui faire soupçonner que la Sensation qu'elle éprouve

DES SENSATIONS. 75

est formée de deux autres. En effet, si aucune ne domine, elles se confondroient même à notre égard ; & s'il en est une qui soit plus foible, elle ne fera qu'altérer la plus forte, & elles paroîtront ensemble comme une simple maniere d'être. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à sentir des odeurs, que nous ne nous serions pas fait une habitude de rapporter à des corps différens : je suis persuadé que nous n'oserions assurer si elles ne sont qu'une, ou si elles sont plusieurs. Voilà précisément le cas de notre Statue.

Elle n'acquiert donc du discernement, que par l'attention

qu'elle donne en même tems à une maniere d'être, qu'elle éprouve, & à une autre qu'elle a éprouvée. Ainsi ses jugemens ne s'exercent point sur deux odeurs senties à la fois; ils n'ont pour objet, que des Sensations qui se succedent.

C H A P I T R E III.

Des désirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte, & de la volonté dans un homme borné au sens de l'Odorat.

Le désir n'est
que l'action
des facultés.

§. I. **N**OUS venons de faire voir en quoi consistent les différentes sortes de be-

soins, & comment ils sont la cause des degrés de vivacité, avec lesquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien, dont la jouissance devient nécessaire. Or le désir n'est que l'action même de ces facultés.

§. 2. Tout désir suppose donc que la Statue a l'idée de quelque chose de mieux, que ce qu'elle est dans le moment; & qu'elle juge de la différence de deux états qui se succèdent. S'ils different peu, elle souffre moins, par la privation de la maniere d'être, qu'elle désire; & j'appelle *malaise*, ou *léger mécontentement*, le sentiment qu'elle

Ce qui en fait la foiblesse ou la force.

éprouve : alors l'action de ses facultés , ses désirs sont plus foibles. Elle souffre au contraire davantage , si la différence est considérable ; & j'appelle *inquiétude* , ou même *tourment* , l'impression qu'elle ressent : alors l'action de ses facultés , ses désirs sont plus vifs. La mesure du désir est donc la différence aperçue entre ces deux états ; & il suffit de se rappeler comment l'action des facultés peut acquérir , ou perdre de la vivacité , pour connoître tous les degrés , dont les désirs sont susceptibles.

Une passion
est un désir
dominant.

§. 3. Ils n'ont , par exemple , jamais plus de violence , que

DES SENSATIONS. 79

lorsque les facultés de la Statue se portent à un bien, dont la privation produit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il differe davantage de la situation présente. En pareil cas rien ne la peut distraire de cet objet: elle se le rappelle, elle l'imagine; toutes ses facultés s'en occupent uniquement. Plus par conséquent elle le désire, plus elle s'accoutume à le désirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on nomme *passion*; c'est-à-dire, un désir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins est le plus dominant.

§. 4. Cette passion subsiste, tant que le bien qui en est l'ob-

Comment
une passion
succede à une
autre.

jet, continue de paroître le plus agréable, & que sa privation est accompagnée des mêmes inquiétudes. Mais elle est remplacée par une autre, si la Statue a occasion de s'accoutumer à un nouveau bien, auquel elle doit donner la préférence.

Ce que c'est
que l'amour
& la haine.

§. 5. Dès qu'il y a en elle jouissance, souffrance, besoin, désir, passion, il y a aussi amour & haine. Car elle aime une odeur agréable, dont elle jouit, ou qu'elle désire. Elle hait une odeur désagréable, qui la fait souffrir: enfin, elle aime moins une odeur moins agréable, qu'elle voudroit changer contre une autre. Pour s'en con-

DES SENSATIONS. 81

vaincre, il suffit de considérer qu'aimer est toujours synonyme de jouir, ou de désirer; & que haïr l'est également de souffrir du malaise, du mécontentement à la présence d'un objet.

§.6. Comme il peut y avoir plusieurs degrés dans l'inquiétude, que cause la privation d'un objet aimable, & dans le mécontentement, que donne la vûe d'un objet odieux; il en faut également distinguer dans l'amour & dans la haine. Nous avons même des mots à cet usage: tels sont ceux de goût, penchant, inclination; d'éloignement, répugnance, dégoût. Quoiqu'on ne puisse pas subs-

L'un & l'autre susceptibles de différens degrés.

tituer à ces mots ceux d'amour & de haine, les sentimens qu'ils expriment, ne sont néanmoins qu'un commencement de ces passions: ils n'en diffèrent, que parce qu'ils sont dans un degré plus foible.

La Statue
ne peut aimer
qu'elle-même.

§. 7. Au reste, l'amour, dont notre Statue est capable, n'est que l'amour d'elle-même, ou, ce qu'on nomme l'amour propre. Car dans le vrai elle n'aime qu'elle; puisque les choses qu'elle aime, ne sont que ses propres manieres d'être.

Principe de
l'espérance &
de la crainte.

§. 8. L'espérance & la crainte naissent du même principe, que l'amour & la haine.

L'habitude, où est notre Sta-

DES SENSATIONS. 83

que d'éprouver des Sensations agréables & désagréables, lui fait juger qu'elle en peut encore éprouver des uns & des autres. Si ce jugement se joint à l'amour d'une Sensation qui plaît, il produit l'espérance; & s'il se joint à la haine d'une Sensation qui déplaît, il forme la crainte. En effet, espérer, c'est se flatter de la jouissance d'un bien; craindre, c'est se voir menacé d'un mal. Nous pouvons remarquer que l'espérance & la crainte contribuent à augmenter les désirs. C'est du combat de ces deux sentimens, que naissent les passions les plus vives.

Comment la
volonté se
forme. §

§. 9. Le souvenir d'avoir satisfait quelques-uns de ses désirs, fait d'autant plus espérer à notre Statue d'en pouvoir satisfaire d'autres ; que ne connaissant pas les obstacles, qui s'y opposent, elle ne voit pas pourquoi ce qu'elle désire, ne feroit pas en son pouvoir, comme ce qu'elle a désiré en d'autres occasions. A la vérité, elle ne peut s'en assurer ; mais aussi elle n'a point de preuve du contraire. Si elle se souvient surtout que le même désir, qu'elle forme, a d'autres fois été suivi de la jouissance ; elle se flattera , à proportion que son besoin sera plus grand. Ainsi

DES SENSATIONS. 85

deux causes contribuent à sa confiance : l'expérience d'avoir satisfait un pareil désir , & l'intérêt , qu'il le soit encore. (a) Dès-lors elle ne se borne plus à désirer : elle veut ; car on entend par *volonté*, un désir absolu, & tel, que nous pensons qu'une chose désirée est en notre pouvoir.

(a) Il en est de notre Statue , comme de tous les hommes. Nous nous conduisons d'après l'expérience , & nous nous faisons différentes règles de probabilité , suivant l'intérêt qui nous domine. S'il est grand , le plus léger degré de probabilité nous suffit ordinairement ; & lorsque nous sommes assez sages pour ne nous déterminer que sur une probabilité bien fondée , ce n'est souvent que parce que nous avons peu d'intérêt à agir.



C H A P I T R E I V.

*Des idées d'un homme borné au
sens de l'Odorat.*

La Statue a
les idées de
contentement
& de mécon-
tentement.

§. I. **N**OTRE Statue ne peut être successivement de plusieurs manieres, dont les unes lui plaisent, & les autres lui déplaisent; sans remarquer qu'elle passe tour à tour par un état de plaisir, & par un état de peine. Avec les unes, c'est contentement, jouissance; avec les autres, c'est mécontentement, souffrance. Elle conserve donc dans sa mémoire les idées de contentement & de mécon-

DES SENSATIONS. 87

contentement, communes à plusieurs manières d'être : & elle n'a plus qu'à considérer ses Sensations sous ces deux rapports, pour en faire deux classes ; où elle apprendra à distinguer des nuances, à proportion qu'elle s'y exercera davantage.

§. 2. Abstraire, c'est séparer une idée d'une autre, à laquelle elle paroît naturellement unie. Ces idées sont abstraites & générales.
Or, en considérant que les idées de contentement & de mécontentement sont communes à plusieurs de ses modifications, elle contracte l'habitude de les séparer de telle modification particulière, dont elle ne l'avoit pas d'abord distinguée ; elle

s'en fait donc des notions abstraites ; & ces notions deviennent générales , parce qu'elles sont communes à plusieurs de ses manieres d'être.

Une odeur n'est pour la Statue qu'une idée particulière.

§. 3. Mais lorsqu'elle sentira successivement plusieurs fleurs de même espece , elle éprouvera toujours une même maniere d'être , & elle n'aura à ce sujet qu'une idée particulière. L'odeur de violette , par exemple , ne sauroit être pour elle une idée abstraite , commune à plusieurs fleurs ; puisqu'elle ne fait pas qu'il existe des violettes. Ce n'est donc que l'idée particulière d'une maniere d'être , qui lui est propre.

Par

Par conséquent, toutes les abstractions se bornent à des modifications plus ou moins agréables, & à d'autres plus ou moins désagréables.

§. 4. Lorsqu'elle n'avoit que des idées particulières, elle ne pouvoit désirer que telle ou telle manière d'être. Mais aussitôt qu'elle a des notions abstraites, ses désirs, son amour, sa haine, son espérance, sa crainte, sa volonté, peuvent avoir pour objet le plaisir ou la peine en général.

Cependant cet amour du bien en général n'a lieu, que lorsque dans le nombre d'idées, que la mémoire lui retrace con-

Comment
le plaisir en
général de-
vient l'objet
de sa volonté.

fusément, elle ne distingue pas encore ce qui doit lui plaire davantage ; mais dès qu'elle croit l'appercevoir, alors tous ses desirs se tournent vers une manière d'être en particulier.

Elle a des
idées de nom-
bre.

§. 5. Puisqu'elle distingue les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre : elle a celle de l'unité, toutes les fois qu'elle éprouve une Sensation, ou qu'elle s'en souvient ; & elle a les idées de deux & de trois, toutes les fois que sa mémoire lui rappelle deux ou trois manières d'être distinctes : car elle prend alors connoissance d'elle-même, comme étant une odeur, ou, comme en ayant été

deux ou trois successivement.

§. 6. Elle ne peut pas distinguer deux odeurs, qu'elle sent à la fois. L'odorat par lui-même ne sauroit donc lui donner que l'idée de l'unité, & elle ne peut

Elle ne les
doit qu'à sa
mémoire.

tenir les idées des nombres que de la mémoire.

§. 7. Mais elle n'étendra pas bien loin ses connoissances à ce

Jusqu'où elle
peut les étendre.

sujet. Ainsi qu'un enfant, qui n'a pas appris à compter, elle ne pourra pas déterminer le nombre de ses idées, lorsque la succession en aura été un peu considérable.

Il me semble que, pour découvrir la plus grande quantité, qu'elle est capable de con-

noître distinctement , il suffit de considérer jusqu'où nous pourrions nous-mêmes compter avec le signe *un*. Quand les collections formées par la répétition de ce mot , ne pourront pas être saisies tout à la fois d'une manière distincte , nous serons en droit de conclure , que les idées précises des nombres qu'elles renferment , ne peuvent pas s'acquiescer par la seule mémoire.

Or , en disant un & un , j'ai l'idée de deux ; & en disant un , un & un , j'ai l'idée de trois. Mais si je n'avois , pour exprimer dix , quinze , vingt , que la répétition de ce signe , je n'en

pourrois jamais déterminer les
 idées : car je ne saurois m'as-
 surer par la mémoire, d'avoir
 répété *un* autant de fois, que
 chacun de ces nombres le de-
 mande. Il me paroît même que
 je ne saurois par ce moyen
 me faire l'idée de quatre ; &
 que j'ai besoin de quelque ar-
 tifice, pour être sûr de n'avoir
 répété ni trop ni trop peu le
 signe de l'unité. Je dirai, par
 exemple, un, un, & puis un,
 un ; mais cela seul prouve que
 la mémoire ne saisit pas dis-
 tinctement quatre unités à la
 fois. Elle ne présente donc au-
 delà de trois qu'une multitude
 indéfinie. Ceux qui croiront

qu'elle peut seule étendre plus loin nos idées, substitueront un autre nombre à celui de trois. Il suffit, pour les raisonnemens que j'ai à faire, de convenir qu'il y en a un, au-delà duquel la mémoire ne laisse plus appercevoir qu'une multitude tout-à-fait vague. C'est l'art des signes qui nous a appris à porter la lumière plus loin. Mais quelque considérables que soient les nombres que nous pouvons démêler, il reste toujours une multitude, qu'il n'est pas possible de déterminer, qu'on appelle par cette raison *l'infini*, & qu'on eût bien mieux nommé *l'indéfini*. Ce seul changement

de nom eût prévenu des erreurs. (a)

Nous pouvons donc conclure que notre Statue n'embrassera distinctement que jusqu'à trois de ses manières d'être. Au-delà elle en verra une multitude, qui fera pour elle ce qu'est la notion prétendue de l'infini pour nous. Elle sera même bien plus excusable de s'y méprendre : car elle est incapable des réflexions, qui pourroient la tirer d'erreur. Elle appercevra donc l'infini dans

(a) Principalement l'erreur de croire que nous avons une idée positive de l'infini : où quantité de mauvais raisonnemens de la part des Métaphysiciens, & quelquefois même de celle des Géomètres.

cette multitude, comme s'il étoit en effet.

Enfin, nous remarquerons que son idée de l'unité est abstraite car elle sent toutes ses manières d'être sous ce rapport général, que chacune est distinguée de toute autre.

Elle connoît
deux sortes
de vérités :

§. 8. Comme elle a des idées particulières & des idées générales, elle connoît deux sortes de vérités.

Des vérités
particulières.

Les odeurs de chaque espèce de Fleurs ne sont pour elle que des idées particulières. Il en fera donc de même de toutes les vérités qu'elle aperçoit, lorsqu'elle distinguera une odeur d'une autre.

Ma

DES SENSATIONS. 97

Mais elle a les notions ab-<sup>Des vérités
générales.</sup>straites de manieres d'être agréables, & de manieres d'être désagréables. Elle connoîtra donc ce sujet des vérités générales : elle saura qu'en général ses modifications different les unes des autres, & qu'elles lui plaisent ou déplaisent plus ou moins.

Mais ces connoissances générales supposent en elle des connoissances particulieres, puisque les idées particulieres ont précédé les notions abstraites.

§. 9. Comme elle est dans l'habitude d'être, de cesser d'être, & de redevenir la même ; elle jugera, lorsqu'elle

Elle a quelque idée du possible.

ne l'est pas , qu'elle pourra l'être ; & lorsqu'elle l'est , qu'elle pourra ne l'être plus. Elle aura donc occasion de considérer ses manières d'être , comme pouvant exister , ou ne pas exister. Mais cette notion du possible ne portera point avec elle la connoissance des causes, qui peuvent produire un effet : elle ne supposera au contraire l'ignorance , & elle ne sera fondée que sur un jugement d'habitude. Lorsque la Statue pense qu'elle peut , par exemple , cesser d'être odeur de rose , & devenir odeur de violette , elle ignore qu'un être extérieur dispose uniquement de ses Sens.

DES SENSATIONS. 99

l'émotions. Pour qu'elle se trompe
 'elle dans son jugement, il suffit que
 nous nous proposons de lui
 r se faire sentir continuellement la
 pour même odeur. Il est vrai que
 isten son imagination y peut quel-
 ssible quefois suppléer : mais ce n'est
 le que dans les occasions, où les
 i peut désirs sont violens ; encore mê-
 le e ne n'y réussit - elle pas tou-
 igno ours.

§. 10. Peut-être pourroit-elle, Peut-être en-
 core de l'im-
 possible.
 habi l'après ses jugemens d'habitu-
 pen le, se faire aussi quelque idée
 , ce de l'impossible. Accoutumée à
 & perdre une manière d'être, aus-
 e, el tôt qu'elle en acquiert une
 ur d nouvelle, il est impossible, sui-
 Sens vant sa manière de concevoir,

qu'elle en ait deux à la fois. Le seul cas, où elle croiroit le contraire, ce seroit celui où son imagination agiroit avec assez de force, pour lui retracer deux Sensations avec la même vivacité, que si elle les éprouvoit réellement. Mais cela ne peut gueres arriver. Il est naturel que son imagination se conforme aux habitudes qu'elle s'est faites. Ainsi n'ayant éprouvé les manieres d'être que l'une après l'autre, elle ne les imaginera que dans cet ordre. D'ailleurs, sa mémoire n'aura pas vraisemblablement assez de force, pour lui rendre présentes deux Sensations qu'elle

teues, & qu'elle n'a plus.

Mais ce qui me paroît plus probable, c'est que si l'habitude, où elle est de juger, que ce qui lui est arrivé, peut lui arriver encore, renferme l'idée du possible; il est bien difficile qu'elle ait occasion de former des jugemens, où nous puissions retrouver l'idée que nous avons de l'impossible. Il faudroit pour cela, qu'elle s'occupât de ce qu'elle n'a point encore éprouvé; mais il est bien plus naturel, qu'elle soit toute entiere à ce qu'elle éprouve.

§. II. Du discernement qui se fait en elle des odeurs, Elle a l'idée d'une durée passée. naît une idée de succession: car

elle ne peut sentir qu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit , sans se représenter dans ce changement une durée de deux instans.

Comme elle n'embrasse d'une manière distincte que jusqu'à trois odeurs , elle ne démêlera aussi que trois instans dans sa durée. Au-delà elle ne verra qu'une succession indéfinie.

Si l'on suppose que la mémoire peut lui rappeler distinctement jusqu'à quatre , cinq , six manières d'être , elle distinguera en conséquence quatre , cinq , six instans dans sa durée. Chacun peut faire à ce sujet les hypothèses qu'il jugera à

propos, & les substituer à celles que j'ai cru devoir préférer.

§. 12. Le passage d'une odeur ^{D'une durée à venir,} à une autre ne donne à notre Statue que l'idée du passé. Pour en avoir une de l'avenir, il faut qu'elle ait eu à plusieurs reprises la même suite de Sensations; & qu'elle se soit fait une habitude de juger, qu'après une modification une autre doit suivre.

Prenons pour exemple cette suite, jonquille, rose, violette. Dès que ces odeurs sont constamment liées dans cet ordre, une d'elles ne peut affecter son organe, qu'aussitôt la mémoire ne lui rappelle les au-

tres dans le rapport où elles sont à l'odeur sentie. Ainsi qu'à l'occasion de l'odeur de violette, les deux autres se retraceront comme ayant précédé, & qu'elle se représentera une durée passée; de même à l'occasion de l'odeur de jonquille, celles de rose & de violette se retraceront comme devant suivre, & elle se représentera une durée à venir.

D'une durée
indéfinie.

§. 13. Les odeurs de jonquille, de rose & de violette peuvent donc marquer les trois instans qu'elle apperçoit d'une manière distincte. Par la même raison, les odeurs qui ont précédé, & celles qui sont dans

l'habitude de suivre, marqueront les instans qu'elle apperçoit confusément dans le passé & dans l'avenir. Ainsi, lorsqu'elle sentira une rose, sa mémoire lui rappellera distinctement l'odeur de jonquille & celle de violette; & elle lui représentera une durée indéfinie, qui a précédé l'instant où elle sentoit la jonquille, & une durée indéfinie, qui doit suivre celui où elle sentira la violette.

§. 14. Appercevant cette durée comme indéfinie, elle n'y Cette durée est pour elle une éternité. peut démêler ni commencement ni fin : elle n'y peut même soupçonner ni l'un ni l'autre. C'est donc à son égard une éter-

nité absolue ; & elle se sent ; comme si elle eût toujours été , & qu'elle ne dût jamais cesser d'être.

En effet , ce n'est point la réflexion sur la succession de nos idées , qui nous apprend que nous avons commencé , & que nous finirons : c'est l'attention que nous donnons aux êtres de notre espece , que nous voyons naître & périr. Un homme qui ne connoîtroit que sa propre existence , n'auroit aucune idée de la mort.

Il y a en
elle deux suc-
cessions.

§. 15. L'idée de la durée d'abord produite par la succession des impressions qui se font sur l'organe , se conserve , ou se

DES SENSATIONS. 107

reproduit par la succession des Sensations que la mémoire rappelle. Ainsi, lors même que les corps odoriférans n'agissent plus sur notre Statue, elle continue de se représenter le présent, le passé & l'avenir. Le présent, par l'état où elle se trouve; le passé, par le souvenir de ce qu'elle a été; l'avenir, parce qu'elle juge qu'ayant eu à plusieurs reprises les mêmes Sensations, elle peut les avoir encore.

Il y a donc en elle deux successions; celle des impressions faites sur l'organe, & celle des Sensations, qui se retracent à la mémoire.

L'une de ces
successions
mesure les
momens de
l'autre.

§. 16. Plusieurs impressions peuvent se succéder dans l'organe, pendant que le souvenir d'une même Sensation est présent à la mémoire; & plusieurs Sensations peuvent se retracer successivement à la mémoire, pendant qu'une même impression se fait éprouver à l'organe. Dans le premier cas, la suite des impressions qui se font à l'odorat, mesure la durée du souvenir d'une Sensation: dans le second, la suite des Sensations qui s'offrent à la mémoire, mesure la durée de l'impression que l'odorat reçoit. Si, par exemple, lorsque la Statue sent une rose, elle se

rappelle les odeurs de tube-
reuse, de jonquille & de vio-
lette ; c'est à la succession qui se
passe dans la mémoire, qu'elle
juge de la durée de sa Sensa-
tion : & si, lorsqu'elle se re-
trace l'odeur de rose, se lui pré-
sente rapidement une suite de
corps odoriférans ; c'est à la suc-
cession qui se passe dans l'or-
gane, qu'elle juge de la durée
du souvenir de cette Sensation.
Elle apperçoit donc qu'il n'est
aucune de ses modifications ,
qui ne puisse durer. La durée
devient un rapport, sous lequel
elle les considère toutes en gé-
néral, & elle s'en fait une no-
tion abstraite.

de même
dans l'âme
quelque chose

Si dans le tems qu'elle sent une rose, elle se rappelle successivement les odeurs de violette, de jasmin & de lavande; elle s'appercvra comme une odeur de rose, qui dure trois instans: & si elle se retrace une suite de vingt odeurs, elle s'appercvra comme étant odeur de rose depuis un tems indéfini; elle ne jugera plus qu'elle ait commencé de l'être, elle croira l'être de toute éternité.

L'idée de
durée n'est
pas absolue.

§. 17. Il n'y a donc qu'une succession d'odeurs transmises par l'organe, ou renouvelées par la mémoire, qui puisse lui donner quelque idée de durée. Elle n'auroit jamais connu

DES SENSATIONS. III

qu'un instant, si le premier corps odoriférant eût agi sur elle d'une manière uniforme, pendant une heure, un jour ou davantage; ou, si son action eût varié par des nuances si insensibles, qu'elle n'eût pû les remarquer.

Il en sera de même, si ayant acquis l'idée de durée, elle conserve une Sensation, sans faire usage de sa mémoire, sans se rappeler successivement quelques-unes des manières d'être, par où elle a passé. Car à quoi y distingueroit-elle des instans? Et si elle n'en distingue pas, comment en appercevra-t-elle la durée?

L'idée de la durée n'est donc point absolue, & lorsque nous disons que le tems coule rapidement, ou lentement, cela ne signifie autre chose, sinon que les révolutions qui servent à le mesurer, se font avec plus de rapidité, ou avec plus de lenteur, que nos idées ne se succèdent. On peut s'en convaincre par une supposition.

Supposition,
qui le rend
sensible.

§. 18. Si nous imaginons qu'un monde composé d'autant de parties que le nôtre, ne fût pas plus gros qu'une noisette; il est hors de doute que les astres s'y leveroient, & s'y coucheroient des milliers de fois dans une de nos heures;

&

DES SENSATIONS. 113

& qu'organisés, comme nous le sommes, nous n'en pourrions pas suivre les mouvemens. Il faudroit donc que les organes des intelligences destinées à l'habiter, fussent proportionnés à des révolutions aussi faibles. (a)

Ainsi, pendant que la terre de ce petit monde tournera sur son axe, & autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées, que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions. Dès

(a) Mallebranche fait une pareille supposition, pour prouver que nous ne jugeons de la grandeur des corps, que par les rapports qui sont entre eux & nous. *Recher. de la Ver. Liv. 1. Chap. 6.*

lors il est évident que leurs jours
& leurs années leur paroîtront
aussi longs, que les nôtres nous
le paroissent.

En supposant un autre monde,
auquel le nôtre seroit aussi
inférieur, qu'il est supérieur à
celui que je viens de feindre;
il faudroit donner à ses habitants
des organes, dont l'action
seroit trop lente, pour apper-
cevoir les révolutions de nos
astres. Ils seroient par rapport
à notre monde, comme nous
par rapport à ce monde gros
comme une noisette. Ils n'y
sauroient distinguer aucune
succession de mouvement.

Demandons enfin aux habi-

DES SENSATIONS. 115

tans de ces mondes quelle en est la durée : ceux du plus petit compteront des millions de siècles, & ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

La notion de la durée est donc toute relative : chacun n'en juge que par la succession de ses idées ; & vraisemblablement il n'y a pas deux hommes, qui, dans un tems donné, comptent un égal nombre d'instans. Car il y a lieu de présumer qu'il n'y en a pas deux, dont la mémoire retrace toujours les idées avec la même rapidité.

Par conséquent, une Sensa-

tion, qui se conservera uniformément pendant un an, ou mille, si l'on veut, ne fera qu'un instant à l'égard de notre Statue ; comme une idée que nous conservons, pendant que les habitans du petit monde comptent des siècles, est un instant pour nous. (a) C'est donc une

(a) La supposition de ces mondes fait comprendre que, pour les imaginer plus anciens les uns que les autres, il n'est pas nécessaire d'une éternité successive, dans laquelle ils aient été créés plutôt ou plus tard : il suffit de varier les révolutions, & d'y proportionner les organes des habitans.

Cette supposition fait encore connoître qu'un instant de la durée d'un Etre peut coexister, & coexister en effet à plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences, qui apperçoivent tout à la fois des idées, que nous n'avons que successivement, & arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit, qui embrasse

DES SENSATIONS. 117

erreur de penser que tous les êtres jugent également de la durée, & comptent le même nombre d'instans. La présence d'une idée, qui ne varie point, n'étant qu'un instant à notre égard, c'est une conséquence,

dans un instant toutes les connoissances, que les créatures n'ont que dans une suite de siècles; & qui, par conséquent, n'essuye aucune succession. Il sera, comme au centre de tous ces mondes, où l'on juge si différemment de la durée; & saisissant d'un coup d'œil tout ce qui leur arrive, il en verra tout à la fois le passé, le présent & l'avenir.

Par ce moyen, nous nous formons, autant qu'il est en notre pouvoir, l'idée d'un instant indivisible & permanent, auquel les instans des créatures coexistent, & dans lequel ils se succèdent. Je dis *autant qu'il est en notre pouvoir*; car ce n'est ici qu'une idée de comparaison. Ni nous, ni toute autre créature, ne pourrions avoir une notion parfaite de l'éternité. Dieu seul la connoît, parce que lui seul en jouit.

que tous les momens de notre durée nous paroissent égaux ; mais ce n'est pas une preuve qu'ils le soient.

CHAPITRE V.

Du sommeil & des songes d'un homme borné à l'Odorat.

Comment
l'action des
facultés se ral-
lentir.

§. I. **N**OTRE Statue peut être réduite à n'être que le souvenir d'une odeur ; alors le sentiment de son existence paroît lui échapper. Elle sent moins qu'elle existe, qu'elle ne sent qu'elle a existé ; & à proportion que sa mémoire lui retrace les idées avec moins de

DES SENSATIONS. 119

vivacité, ce reste de sentiment s'affoiblit encore. Semblable à une lumière qui s'éteint par degrés, il cesse tout-à-fait, lorsque cette faculté tombe dans une entière inaction.

§. 2. Or notre expérience ne ^{Etat de sommeil,} nous permet pas de douter que l'exercice ne doive enfin fatiguer la mémoire & l'imagination de notre Statue. Considérons donc ces facultés en repos, & ne les excitons par aucune Sensation : cet état sera celui du sommeil.

§. 3. Si leur repos est tel, ^{Etat de long.} qu'elles soient absolument sans action ; on ne peut remarquer autre chose, sinon que le som-

meil est le plus profond qu'il
 soit possible. Si au contraire
 elles continuent encore d'agir,
 ce ne sera que sur une partie
 des idées acquises. Plusieurs an-
 neaux de la chaîne seront donc
 interceptés, & l'ordre des idées
 dans le sommeil ne pourra pas
 être le même que dans la veille.
 Le plaisir ne sera plus l'unique
 cause qui déterminera l'imagi-
 nation. Cette faculté ne réveil-
 lera que les idées, sur lesquelles
 elle conserve quelque pouvoir,
 & elle contribuera aussi sou-
 vent au malheur de notre Sta-
 tue, qu'à son bonheur.

En quoi il
 differe de la
 veille.

§. 4. Voilà l'état de songe: il
 differe de celui de la veille, que
 parce

DES SENSATIONS. 121

parce que les idées n'y conser-
vent pas le même ordre, & que
le plaisir n'est pas toujours la loi,
qui regle l'imagination. Tout
songe suppose donc quelques
idées interceptées, sur lesquel-
les les facultés de l'ame ne peu-
vent plus agir.

§. 5. Puisque notre Statue
ne connoît point de différen-
ce entre imaginer vivement, &
avoir des Sensations; elle n'en
sauroit faire entre songer &
veiller. Tout ce qu'elle éprou-
ve étant endormie, est donc
aussi réel à son égard, que ce
qu'elle a éprouvé avant le som-
meil.

La Statue
n'en sauroit
faire la diffé-
rence.

CHAPITRE VI.

*Du moi, ou de la personnalité d'un
homme borné à l'Odorat.*

De la per-
sonnalité de
la Statue.

§. I. **N**OTRE Statue étant capable de mémoire, elle n'est point une odeur, qu'elle ne se rappelle d'en avoir été une autre. Voilà sa personnalité : car, si elle pouvoit dire *moi*, elle le diroit dans tous les instans de sa durée ; & à chaque fois son *moi* embrasseroit tous les momens, dont elle conserveroit le souvenir.

Elle ne peut
pas dire *moi*
au premier

§. 2. A la vérité, elle ne le diroit pas à la première odeur,

DES SENSATIONS. 123

Ce qu'on entend par ce mot, ^{moment de son existence,} ne me paroît convenir qu'à un être, qui remarque que, dans le moment présent, il n'est plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il existe sans aucun retour sur lui-même : mais aussitôt qu'il change, il juge qu'il est le même qui a été auparavant de telle manière, & il dit *moi*.

Cette observation confirme qu'au premier instant de son existence, la Statue ne peut former des désirs : car avant de pouvoir dire, *je désire*, il faut avoir dit, *moi*, ou *je*.

§. 3. Les odeurs, dont la Statue ^{Son *moi* est tout à la fois la conscience} ne se souvient pas, n'entrent

de ce qu'elle
est, & le sou-
venir de ce
qu'elle a été.

donc point dans l'idée qu'elle a
de sa personne. Aussi étrangères
à son *moi*, que les couleurs &
les sons, dont elle n'a encore au-
cune connoissance; elles sont
à son égard, comme si elle
ne les avoit jamais senties.
Son *moi* n'est que la collec-
tion des Sensations qu'elle
éprouve, & de celles que la
mémoire lui rappelle. (a) En

(a) » Celui qui aime une personne, dit
» Pascal (c. 24. n. 14.) à cause de sa beauté,
» l'aime-t-il? non: car la petite vérole,
» qui ôtera la beauté, sans tuer la personne,
» fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime
» pour mon jugement, ou pour ma mé-
» moire, m'aime-t-on, moi? non: car je
» puis perdre ces qualités, sans cesser d'être.
» Où est donc le *moi*, s'il n'est ni dans
» le corps, ni dans l'ame? Et comment ai-
» mer le corps & l'ame, sinon pour des
» qualités, qui ne sont point ce qui fait le

DES SENSATIONS. 125

un mot, c'est tout à la fois & la conscience de ce qu'elle est,

» moi, puisqu'elles sont périssables? Car
 » aimeroit-on la substance de l'ame d'une
 » personne abstraitement, & quelques qua-
 » lités qui y fussent? Cela ne se peut, &
 » seroit injuste. On n'aime donc jamais
 » la personne, mais seulement les quali-
 » tés; où si on aime la personne, il faut
 » dire que c'est l'assemblage des qualités
 » qui fait la personne. «

Ce n'est pas l'assemblage des qualités qui fait la personne; car le même homme, jeune ou vieux, beau ou laid, sage ou fou, seroit autant de personnes distinctes; & pour quelques qualités qu'on m'aime, c'est toujours moi qu'on aime; car les qualités ne sont que moi modifié différemment. Si quelqu'un me marchant sur le pied, me disoit : *Vous ai-je blessé, vous? non: car vous pourriez perdre le pied, sans cesser d'être.* Serois-je bien convaincu de n'avoir point été blessé moi-même? Pourquoi donc penserois-je que, parce que je puis perdre la mémoire & le jugement, on ne m'aime pas, lorsqu'on m'aime pour ces qualités? Mais elles sont périssables: & qu'importe? le moi est-il donc une chose nécessaire de sa nature? Ne périt-il pas dans les bêtes? & son immor-

& le souvenir de ce qu'elle a été.

talité dans l'homme n'est-elle pas une faveur de Dieu ? Dans le sens de Pascal , Dieu seul pourroit dire , *moi*.

C H A P I T R E V I I .

*Conclusion des Chapitres
précédens.*

Avec un
seul sens l'a-
me a le ger-
me de toutes
ses facultés.

§. I. **A**YANT prouvé que
notre Statue est ca-
pable de donner son attention,
de se ressouvenir , de compa-
rer , de juger , de discerner , d'i-
maginer ; qu'elle a des notions
abstraites , des idées de nom-
bre & de durée ; qu'elle connoît

des vérités générales & particulières ; qu'elle forme des desirs , se fait des passions , aime , hait , veut ; qu'elle est capable d'espérance , de crainte & d'étonnement ; & qu'enfin elle contracte des habitudes : nous devons conclure qu'avec un seul sens l'entendement a autant de facultés , qu'avec les cinq réunis. Nous verrons que celles qui paroissent nous être particulières , ne sont que ces mêmes facultés , qui s'appliquant à un plus grand nombre d'objets , se développent davantage.

§. 2. Si nous considérons que La Sensation renferme toutes les fa-
se ressouvenir , comparer , ju-

cultés de l'a-
me.

ger, discerner, imaginer, être étonné, avoir des idées abstraites, en avoir de nombre & de durée, connoître des vérités générales & particulières, ne sont que différentes manières d'être attentif; qu'avoir des passions, aimer, haïr, espérer, craindre & vouloir, ne sont que différentes manières de désirer; & qu'enfin être attentif, & désirer, ne sont dans l'origine que sentir: nous concluons que la Sensation enveloppe toutes les facultés de l'ame.

Le plaisir &
la douleur en
sont le seul
mobile.

§. 3. Enfin, si nous considérons qu'il n'est point de Sensations absolument indifférentes, nous concluons encore que les

différens degrés de plaisir & de peine sont la loi, suivant laquelle le germe de tout ce que nous sommes s'est développé, pour produire toutes nos facultés.

Ce principe peut prendre les noms de besoin, d'étonnement & d'autres, que nous lui donnerons encore ; mais il est toujours le même : car nous sommes toujours mûs par le plaisir, ou par la douleur, dans tout ce que le besoin, ou l'étonnement nous fait faire.

En effet, nos premières idées ne sont que peine, ou plaisir. Bientôt d'autres leur succèdent, & donnent lieu à des

comparaisons, d'où naissent nos premiers besoins, & nos premiers désirs. Nos recherches, pour les satisfaire, font acquérir d'autres idées, qui produisent encore de nouveaux désirs. L'étonnement, qui contribue à nous faire sentir vivement tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente de tems en tems l'activité de nos facultés; & il se forme une chaîne, dont les anneaux sont tour à tour idées & désirs; & qu'il suffit de suivre, pour découvrir le progrès de toutes les connoissances de l'homme.

On peut appliquer aux autres sens

§. 4. Presque tout ce que j'ai dit sur les facultés de l'ame, en

traitant de l'odorat, j'aurois pu^{tout ce qui}
 le dire, en commençant par^{vient d'être}
 tout autre sens: il est aisé de^{dit sur l'odo-}
 leur en faire l'application. Il ne^{rat.}
 me reste qu'à examiner ce qui
 est plus particulier à chacun
 d'eux.

CHAPITRE VIII.

*D'un homme borné au sens
 de l'Ouie.*

§. I. **B**ORNONS notre Sta-
 tue au sens de l'ouie,
 & raisonnons, comme nous
 avons fait, quand elle n'avoit
 que celui de l'odorat.

La Statue
 bornée au
 sens de l'ouie
 est tout ce
 qu'elle en-
 tend.

Lorsque son oreille fera frap-

pée, elle deviendra la Sensation qu'elle éprouvera. Ainsi nous la transformerons, à notre gré, en un bruit, un son, une symphonie : car elle ne soupçonne pas qu'il existe autre chose qu'elle. L'ouïe ne lui donne l'idée d'aucun objet, situé à une certaine distance. La proximité, ou l'éloignement des corps sonores ne produit à son égard qu'un son plus fort ou plus foible : elle en sent seulement plus ou moins son existence.

Deux sortes
de Sensations
de l'ouïe.

§. 2. Les corps font sur l'oreille
deux sortes de Sensations: (a)

(a). On a remarqué que dans la résonance des corps sonores le son dominant est

L'une est le son proprement dit, l'autre est le bruit.

L'oreille est organisée, pour saisir un rapport déterminé en-

accompagné de deux autres, qui ont avec lui un rapport déterminé, & soumis au calcul. On les appelle les harmoniques du son dominant. Ils se font entendre à la douzième & à la dix-septième, & l'on en fait la tierce & la quinte. Une oreille bien organisée est capable de saisir ces rapports, & c'est pour cela que l'on dit qu'elle apprécie les sons. On peut donc définir le son proprement dit, un son appréciable.

Le bruit au contraire résulte de plusieurs sons, qui n'ont point d'harmoniques communes, c'est une multitude de sons dominans & d'harmoniques, qui se confondent : on peut donc le définir un son inappréciable.

Imaginons une dizaine de violons à l'unisson. S'ils font tous résonner en même tems la même corde, ils rendent ensemble un son proprement dit, un son appréciable ; parce qu'on en peut déterminer la tierce & la quinte. Mais si nous les supposons tous discordans, ils ne feront que du bruit ; parce que le son total qu'ils font entendre, n'a

tre un son & un son ; mais elle ne peut saisir, entre un bruit & un bruit, qu'un rapport vague. Le bruit est à peu près au sens de l'ouïe, ce qu'est une multitude d'odeurs à celui de l'odorat.

La Statue ne distingue plusieurs bruits, qu'autant qu'ils se succèdent.

§. 3. Si au premier instant plusieurs bruits se font entendre ensemble à notre Statue, le plus fort enveloppera le plus foible ; & ils se mêleront si bien, qu'il n'en résultera pour elle qu'une simple manière d'être, où ils se confondront.

S'ils se succèdent, elle con-
point d'harmoniques. Le même *mi* & le même *sol*, qui sont les harmoniques de l'un de ses violons, ne seront pas les harmoniques des *ut*, que les autres rendent. C'est donc la confusion de plusieurs sons, qui fait le bruit.

serve le souvenir de ce qu'elle
 a été. Elle distingue ses diffé-
 rentes manières d'être, elle les
 compare, elle en juge, & elle
 en forme une suite, que sa mé-
 moire retient dans l'ordre où
 elles ont été comparées, sup-
 posé que cette suite l'ait frappée
 plusieurs reprises. Elle recon-
 noîtra donc ces bruits, lors-
 qu'ils se succéderont encore ;
 mais elle ne les reconnoîtra
 plus, lorsqu'ils se feront enten-
 dre en même tems. Il faut rai-
 sonner à ce sujet, comme nous
 avons fait sur les odeurs.

§. 4. Quant aux sons pro- Il en est de
 prement dits, l'oreille étant or- même des
 ganisée, pour en sentir exacte- sons,

ment les rapports, elle y apporte un discernement plus fin & plus étendu. Ses fibres semblent se partager les vibrations des corps sonores, & elle peut entendre distinctement plusieurs sons à la fois. Cependant il suffit de considérer qu'elle n'a pas tout ce discernement dans les hommes, qui ne sont point exercés à la Musique ; pour être au moins convaincu que notre Statue ne distinguera pas au premier instant deux sons qu'elle entendra ensemble.

Mais les démêlera-t-elle, si elle les a étudiés séparément ? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable.

raisonnable : quoique son oreille soit par son mécanisme capable d'en faire la différence, les sons ont tant d'analogie entre eux, qu'il y a lieu de présumer, que n'étant pas aidée par les jugemens, qui accoutument à les rapporter à des corps différens, elle continuera encore à les confondre.

§. 5. Quoi qu'il en soit, les degrés de plaisir & de peine lui feront acquérir les mêmes facultés qu'elle a acquises avec l'odorat : mais il y a sur ce point quelques remarques particulières à faire.

Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

§. 6. Premièrement, les plaisirs de l'oreille consistent plus

Les plaisirs de l'oreille consistent

principale.
ment dans
l'harmonie.

particulièrement dans la succession des sons, conformément aux regles de l'harmonie. Les desirs de notre Statue ne se borneront donc pas à avoir un son pour objet, & elle souhaitera de redevenir un air entier.

Cette harmonie cause une émotion, qui ne suppose point d'idées acquises.

§. 7. En second lieu, ils ont un caractère bien différent de ceux de l'odorat. Plus propres à émouvoir que les odeurs, les sons donneront, par exemple, à notre Statue cette tristesse, ou cette joie, qui ne dépendent point des idées acquises, & qui tiennent uniquement à certains changemens qui arrivent au corps. (a)

(a) Il y a dans la Musique les plaisirs de

DES SENSATIONS. 139

§. 8. En troisieme lieu, ils commencent, ainsi que ceux de l'odorat, à la plus légère Sensation. Le premier bruit, quelque foible qu'il puisse être, est donc un plaisir pour notre Statue. Que le bruit augmente, le plaisir augmentera, & ne cessera que quand les vibrations offenseront le timpan.

Ces plaisirs sont, comme ceux de l'odorat, susceptibles de différens degrés.

imitation, lorsqu'elle imite le chant des oiseaux, le tonnerre, les tempêtes, nos soupirs, nos plaintes, nos cris de joie; & que par sa mesure elle invite notre corps à prendre les attitudes & les mouvemens des différentes passions. Notre Statue n'est pas faite pour ces sortes de plaisirs; parce qu'ils supposent des jugemens & des habitudes, dont elle n'est point capable. Mais indépendamment de cette imitation, la Musique transmet au cerveau des impressions, qui passent dans tout le corps, & qui y produisent des motions, où notre Statue ne peut manquer de trouver du plaisir ou de la peine.

M ij

Les plus
vifs suppo-
sent une o-
reille exercée.

§. 9. Quant à la Musique ; elle lui plaira davantage , suivant qu'elle sera en proportion avec le peu d'exercice de son oreille. D'abord des chants simples & grossiers seront capables de la ravir. Si nous l'accoutumons ensuite peu à peu à de plus composés , l'oreille se fera une habitude de l'exercice , qu'ils demandent : elle connaîtra de nouveaux plaisirs.

Et tous, une
oreille bien
organisée.

§. 10. Au reste , ce progrès n'est que pour les oreilles bien organisées. Si les fibres ne sont point entre elles dans de certains rapports , l'oreille sera fautive , comme un instrument mal monté. Plus ce vice sera

DES SENSATIONS. 141

considérable , moins elle sera sensible à la Musique : elle pourra même ne l'être pas plus qu'au bruit.

§. 11. En quatrieme lieu, le plaisir d'une succession de sons étant si supérieur à celui d'un bruit continu , il y a lieu de conjecturer , que si la Statue entend en même tems un bruit & un air , dont l'un ne domine point sur l'autre , & qu'elle a appris à connoître séparément , elle ne les confondra pas.

Si au premier moment de son existence , elle les avoit entendus ensemble , elle n'en eût pas fait la différence. Car nous savons par nous-mêmes , que

La Statue peut parvenir à distinguer un bruit & un chant, qui se font entendre ensemble.

nous ne démêlons dans les impressions des sens que ce que nous y avons pû remarquer ; & que nous n'y remarquons que les idées, auxquelles nous avons successivement donné notre attention. Mais si notre Statue, ayant été tour à tour un chant & le bruit d'un ruisseau, s'est fait une habitude de distinguer ces deux manieres d'être, & de partager entre elles son attention ; elles sont, ce me semble, trop différentes pour se confondre encore, toutes les fois qu'elle les éprouve ensemble ; sur-tout si, comme je le suppose, aucune ne domine. Elle ne peut donc s'empêcher de

DES SENSATIONS. 143

remarquer qu'elle est tout à la fois ce bruit & ce chant, dont elle se souvient, comme de deux modifications, qui se sont auparavant succédées.

Le principe sur lequel je fonde ce que je présume ici, recevra un nouveau jour dans la suite de cet Ouvrage; parce que j'aurai occasion de l'appliquer à des exemples encore plus sensibles. Nous verrons comment par la manière, dont nous jugeons de nos Sensations, nous n'y savons distinguer que ce que les circonstances nous ont appris à y remarquer; que tout le reste est confus à notre égard, & que

nous n'en conservons non plus d'idées, que si nous n'en avions eu aucun sentiment. C'est une des causes, qui fait qu'avec les mêmes Sensations, les hommes ont des connoissances si différentes. Ce germe est par-tout le même : mais il reste informe chez les uns ; il se développe, se nourrit, & s'accroît chez les autres.

Une suite de sons se lient mieux dans la mémoire, qu'une suite de bruits.

§. 12. Enfin, puisque les bruits sont à l'oreille, ce que les odeurs sont au nez, la liaison en sera dans la mémoire la même que celle des odeurs. Mais les sons ayant par leur nature, & par celle de l'organe, un lien beaucoup plus fort, la mémoire en conservera

DES SENSATIONS. 145
conservera plus facilement la
succession.

CHAPITRE IX.

De l'Odorat & de l'Ouïe réunis.

§. 1. **D**ÈS que ces sens pris
séparément, ne don-
nent pas à notre Statue l'idée
de quelque chose d'extérieur,
ils ne la lui donneront pas
davantage après leur réunion.
Elle ne soupçonnera pas qu'elle
ait deux organes différens.

Ces deux
sens réunis ne
donnent l'i-
dée d'aucune
chose exté-
rieure.

§. 2. Si même au premier
moment de son existence, elle
entend des sons, & sent des
odeurs, elle ne saura pas en-

D'abord la
Statue ne dis-
tingue pas les
sons des o-
deurs, qui
viennent à el-
le en même
tems.

Tome I.

N

core distinguer en elle deux manieres d'être. Les sons & les odeurs se confondront, comme s'ils n'étoient qu'une modification simple. Car nous venons d'observer qu'elle ne distingue dans ses Sensations que les idées qu'elle a eu occasion de remarquer chacune en particulier.

Elle apprend
ensuite à les
distinguer.

§. 3. Mais si elle a considéré les Sensations de l'ouïe séparément de celles de l'odorat, elle sera capable de les distinguer, lorsqu'elle les éprouvera ensemble : car pourvû que le plaisir de jouir de l'une, ne la détourne pas entièrement du plaisir de jouir de l'autre, elle reconnoit

tra qu'elle est tout, à la fois ce qu'elle a été, tour à tour. La nature de ces Sensations ne les porte pas à se confondre comme deux odeurs : elles différent trop, pour n'être pas distinguées, au souvenir qui reste de chacune. C'est donc à la mémoire que la Statue doit l'avantage de distinguer les impressions, qui lui sont transmises à la fois par des organes différens.

§. 4. Alors il lui semble que son être augmente, & qu'il acquiert une double existence.

Son être lui paroît acquérir une double existence.

Voilà donc bien du changement dans ses jugemens d'habitude; car avant la réunion de

l'ouïe à l'odorat, elle n'avoit point imaginé qu'elle pût être de deux manieres à la fois.

Sa mémoire
est plus éten-
due qu'avec
un seul sens

§. 5. Il est évident qu'elle acquerra les mêmes facultés, que lorsqu'elle a eu séparément ces deux sens. Sa mémoire y gagnera, en ce que la chaîne des idées en sera plus variée & plus étendue. Tantôt un son lui rappellera une suite d'odeurs; tantôt une odeur lui rappellera une suite de sons. Mais il faut remarquer que ces deux especes de Sensations étant réunies, sont sujettes à la même loi qu'avant leur réunion; c'est-à-dire, que les plus vives peuvent quelques

fois faire oublier les autres, & empêcher qu'elles soient remarquées, au moment même qu'elles ont lieu.

§. 6. Il me semble encore ^{Elle forme plus d'idées abstraites.} que la Statue peut avoir plus d'idées abstraites qu'avec un seul sens. Elle ne connoissoit en général que deux manieres d'être, l'une agréable, l'autre désagréable: mais actuellement qu'elle distingue les sons des odeurs, elle ne peut s'empêcher de les considérer, comme deux especes de modification. Peut-être encore le bruit lui paroît-il si différent des sons harmonieux, que si on pouvoit lui faire comprendre que ses

Sensations lui sont transmises par des organes; elle pourroit bien imaginer avoir trois sens; un pour les odeurs, un autre pour le bruit, & un troisieme pour les sons harmonieux.

CHAPITRE X.

Du Goût seul, & du Goût joint à l'Odorat & à l'Ouïe.

La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat,

§. 1. **N**E donnant de sensibilité qu'à l'intérieur de la bouche de notre Statue, je ne saurois lui faire prendre aucune nourriture; mais je suppose que l'air lui apporte à mon gré toutes for

tes de saveurs, & soit propre à la nourrir toutes les fois que je le jugerai nécessaire.

Elle acquerra les mêmes facultés qu'avec l'ouïe ou l'odorat; & parce que la bouche est aux saveurs, ce que le nez est aux odeurs, & l'oreille au bruit; plusieurs saveurs réunies lui paroîtront comme une seule, & elle ne les distinguera, qu'autant qu'elles se succéderont.

§. 2. Le goût peut ordinairement contribuer plus que l'odorat, à son bonheur & à son malheur: car les saveurs affectent communément avec plus de force que les odeurs.

Il y contribue même encore

Le goût contribue plus que l'odorat & que l'ouïe, à son bonheur & à son malheur.

plus que les sons harmonieux; parce que le besoin de nourriture lui rend les faveurs plus nécessaires, & par conséquent les lui fait goûter avec plus de vivacité. La faim pourra la rendre malheureuse : mais dès qu'elle aura remarqué les Sensations propres à l'appaiser, elle y déterminera d'avantage son attention, les désirera avec plus de violence, & en jouira avec plus de délice.

Discernement qu'elle fait des Sensations qu'ils lui transmettent.

§. 3. Si nous réunissons le goût à l'ouïe & à l'odorat, la Statue parviendra à démêler les Sensations, qu'ils lui transmettent à la fois, lorsqu'elle aura appris à les connoître sé-

DES SENSATIONS. 153

parément; pourvû néanmoins que son attention se partage à peu près également entre elles: ainsi voila son existence en quelque sorte triplée.

Il est vrai qu'il ne lui fera pas toujours aussi aisé de faire la différence d'une saveur à une odeur, que d'une saveur à un son. L'odorat & le goût ont une si grande analogie, que leurs Sensations doivent quelquefois se confondre. (a)

§. 4. Comme nous venons de voir que les saveurs doivent

Le goût peut nuire aux autres sens.

(a) Il n'y a personne qui n'ait pû remarquer qu'il est quelquefois porté à attribuer à un mets, dont il mange, les odeurs qui frappent son odorat. Mais ce qui prouve encore cette analogie, c'est qu'on a plus de goût, à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

l'intéresser plus que toute autre Sensation ; elle s'en occupera d'autant plus , que sa faim sera plus grande. Le goût pourra donc nuire aux autres sens , jusqu'à la rendre insensible aux odeurs & à l'harmonie.

Avantages
résultans de
la réunion de
ces sens.

§. 5. La réunion de ces sens étendra , & variera davantage la chaîne de ses idées , augmentera le nombre de ses desirs , & lui fera contracter de nouvelles habitudes.

Doute sur
leurs effets.

§. 6. Cependant il est très-difficile de déterminer jusqu'à quel point la Statue pourra distinguer les manieres d'être qu'elle leur doit. Peut-être son discernement est-il moins

étendu que je ne l'imagine, (a) peut-être l'est-il davantage. Pour en juger, il faudroit se mettre tout-à-fait à sa place, & se dépouiller entièrement de toutes ses habitudes : mais je ne me flatte pas d'y avoir toujours réussi.

L'habitude de rapporter chaque espece de Sensation à un organe particulier, doit beaucoup contribuer à nous en faire faire la différence : sans elle peut-être que nos Sensations seroient une espece de cahos pour nous. En ce cas, le discernement de la Statue seroit fort borné.

(a) C'étoit le sentiment de Mlle Ferrand.

Mais il faut remarquer que l'incertitude, ou la fausseté même de quelques conjectures, ne sauroit nuire au fond de cet Ouvrage. Quand j'observe cette Statue, c'est moins pour m'assurer de ce qui se passe en elle, que pour découvrir ce qui se passe en nous. Je puis me tromper, en lui attribuant des opérations, dont elle n'est pas encore capable; mais de pareilles erreurs ne tirent pas à conséquence, si elles mettent le Lecteur en état d'observer comment ces opérations s'exécutent en lui-même.



CHAPITRE XI.

*D'un homme borné au sens
de la Vûe.*

§. I. **I**L paroîtra sans doute Préjugé & considérations qui le combattent. extraordinaire à bien des Lecteurs de dire, que l'œil est par lui-même incapable de voir un espace hors de lui. Nous nous sommes fait une si grande habitude de juger, à la vûe des objets qui nous environnent, que nous n'imaginons pas comment nous n'en aurions pas jugé, au premier moment que nos yeux se sont ouverts à la lumière.

La raison a bien peu de force ;

& ses progrès sont bien lents ; lorsqu'elle a à détruire des erreurs , dont personne n'a pu s'exempter ; & qui ayant commencé avec le premier développement des sens , cachent leur origine dans des tems , dont nous ne conservons aucun souvenir. D'abord on pense que nous avons toujours vu , comme nous voyons ; que toutes nos idées sont nées avec nous ; & nos premières années sont comme cet âge fabuleux des Poëtes , où l'on suppose que les Dieux ont donné à l'homme toutes les connoissances , qu'il ne se souvient pas d'avoir acquises par lui-même.

DES SENSATIONS. 159

Si un Philosophe soupçonne que toutes nos connoissances pourroient bien tirer leur origine des sens, aussitôt les esprits se révoltent contre une opinion, qui leur paroît si étrange. Quelle est la couleur de la pensée, lui demande-t-on, pour venir à l'ame par la vûe? Quelle en est la saveur, quelle en est l'odeur, &c. pour être dûe au goût, à l'odorat? &c. Enfin, on l'accable de mille difficultés de cette sorte, avec toute la confiance, que donne un préjugé généralement reçu. Le Philosophe, qui s'est hâté de prononcer, avant d'avoir démêlé la génération de toutes nos

idées, est embarrassé ; & on ne doute pas que ce ne soit une preuve de la fausseté de son sentiment.

La Philosophie fait un nouveau pas : elle découvre que nos Sensations ne sont pas les qualités mêmes des objets, & qu'au contraire elles ne sont que des modifications de notre ame. Elle examine chaque Sensation en particulier ; & comme elle trouve peu de difficultés dans cette recherche, elle paroît à peine faire une découverte.

De-là il étoit aisé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes ; & que

que par conséquent un homme borné à l'odorat, n'eût été qu'odeur ; borné au goût, saveur ; à l'ouïe, bruit ou son ; à la vue, lumière & couleur. Alors le plus difficile eût été d'imaginer comment nous contractions l'habitude de rapporter au-dehors des Sensations, qui sont en nous. En effet, il paroît bien étonnant qu'avec des sens, qui n'éprouvent rien qu'en eux-mêmes, & qui n'ont aucun moyen pour soupçonner un espace au-dehors, on pût rapporter ses Sensations aux objets qui les occasionnent. Comment le sentiment peut-il s'étendre au-delà de l'organe,

qui l'éprouve , & qui le limite ?

Mais en considérant les propriétés du toucher , on eût reconnu qu'il est capable de découvrir cet espace , & d'apprendre aux autres sens à rapporter leurs Sensations aux corps qui y sont répandus. Dès-lors les personnes même , que le préjugé éloignoit davantage de cette vérité , eussent commencé à former au moins quelque doute. On seroit tombé d'accord qu'avec l'odorat , ou le goût , on ne se seroit crû qu'odeur , ou saveur. L'ouïe eût souffert un peu plus de difficulté , par l'habitude où nous

sommes d'entendre le bruit ,
comme s'il étoit hors de nous.
Mais ce sens a tant de peine à
juger des distances & des situa-
tions , & il s'y trompe si sou-
vent , qu'on fut enfin convenu ,
qu'il n'en juge point par lui-
même. On l'eût regardé comme
un élève , qui a mal retenu les
leçons du toucher.

Mais la vûe , comment au-
ra-t-elle pû être instruite par le
tact , elle qui juge des distances
auxquelles il ne peut attein-
dre ; elle qui embrasse en un
instant des objets , qu'il ne par-
court que lentement , ou dont
même il ne peut jamais saisir
l'ensemble ?

L'analogie eût pû faire présumer qu'il doit en être d'elle, comme des autres sens : l'impression de la lumière, la Sensation étant toute dans les yeux, l'on pouvoit conjecturer qu'ils doivent ne voir qu'en eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont point encore appris à rapporter leurs Sensations au-dehors. En effet, s'ils ne voyoient que comme ils sentent, pourroient-ils soupçonner qu'il y a un espace, & dans cet espace des objets qui agissent sur eux ?

On eût donc supposé qu'ils n'ont par eux-mêmes connoissance que de la lumière & des couleurs ; & après avoir dans

DES SENSATIONS. 165

cette hypothese rendu raison de tous les phénomènes, après avoir expliqué comment avec le secours du tact, ils parviennent à juger des objets qui sont dans l'espace; il n'eût manqué que des expériences, pour achever de détruire tous nos préjugés.

On doit rendre à M. Molineux la justice d'avoir le premier formé des conjectures sur la question que nous traitons. Il communiqua sa pensée à un Philosophe; c'étoit le seul moyen de se faire un Partisan. Locke convint avec lui qu'un aveugle-né, dont les yeux s'ouvriraient à la lumière, ne distingueroit pas à la vûe un globe

d'un cube. Cette conjecture a depuis été confirmée par les expériences de M. Cheselden, auxquelles elle a donné occasion ; & il me semble qu'on peut aujourd'hui démêler à-peu-près ce qui appartient aux yeux, & ce qu'ils doivent au tact.

La Statue
n'apperoit
les couleurs
que comme
des manieres
d'être d'elle-
même.

§. 2. Je crois donc être autorisé à dire que notre Statue ne voit que de la lumière & des couleurs, & qu'elle ne peut pas juger qu'il y a quelque chose hors d'elle.

Cela étant, elle n'apperoit dans l'action des rayons que des manieres d'être d'elle-même. Elle est avec ce sens, comme

DES SENSATIONS. 167

elle a été avec ceux, dont nous avons déjà examiné les effets; & elle acquiert les mêmes facultés.

§. 3. Si dès le premier instant elle apperçoit également plusieurs couleurs, il me semble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier: son attention trop partagée les embrasse confusément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler.

Au premier instant elle les voit confusément.

§. 4. L'œil est de tous les sens celui, dont nous connoissons le mieux le mécanisme. Plusieurs expériences nous ont appris à suivre les rayons de lumière jusques sur la rétine;

Comment elle les distingue ensuite les unes après les autres.

& nous savons qu'ils y font des impressions distinctes. A la vérité, nous ignorons comment ces impressions se transmettent par le nerf optique jusqu'à l'ame. Mais il paroît hors de doute, qu'elles y arrivent sans confusion : car l'Auteur de la nature auroit-il pris la précaution de les démêler avec tant de soin sur la rétine, pour permettre qu'elles se confondissent à quelques lignes au-delà ? Et si d'ailleurs cela arrivoit, comment l'ame apprendroit-elle jamais à en faire la différence ?

Les couleurs sont donc par leur nature des Sensations, qui tendent à se démêler ; & voici comment

comment j'imagine que notre Statue parviendra à en remarquer un certain nombre.

Parmi les couleurs , qui se répandent au premier instant dans son œil , & qui en occupent le fond ; il peut y en avoir une qu'elle distingue d'une manière particulière , qu'elle voit comme à part : ce sera celle à laquelle le plaisir déterminera son attention avec un certain degré de vivacité. Si elle ne la remarquoit pas plus que les autres , elle ne la démêleroit point encore. C'est ainsi que nous ne discernons rien dans une campagne , où nous vou-

drions tout voir à la fois & également.

Si elle en pouvoit considérer avec la même vivacité deux ensemble, elle les remarqueroit avec la même facilité qu'une seule; si elle en pouvoit considérer trois de la sorte, elle les remarqueroit également. Mais c'est de quoi elle ne me paroît pas encore capable: il faut que le plaisir de les considérer l'une après l'autre, la prépare au plaisir d'en considérer plusieurs à la fois.

Il est vraisemblable qu'elle est par rapport à deux ou trois couleurs, qui s'offrent à elle

avec quantité d'autres ; comme nous sommes nous-mêmes par rapport à un tableau un peu composé , & dont le sujet ne nous est pas familier. D'abord nous en appercevons les détails confusément. Ensuite nos yeux se fixent sur une figure , puis sur une autre ; & ce n'est qu'après les avoir remarquées successivement , que nous parvenons à juger de toutes ensemble.

La vûe confuse du premier coup d'œil n'est pas l'effet d'un nombre d'objets absolu & déterminé ; en sorte que ce qui est confus pour moi , doive l'être pour tout autre. Elle est

l'effet d'une multitude trop grande par rapport au peu d'exercice de mes yeux. Un Peintre & moi nous voyons également toutes les parties d'un tableau; mais tandis qu'il les démêle rapidement, je les découvre avec tant de peine, qu'il me semble que je voye à chaque instant ce que je n'avois point encore vû.

Ainsi donc qu'il y a dans ce tableau plus de choses distinctes pour ses yeux, & moins pour les miens; notre Statue, parmi toutes les couleurs, qu'elle voit au premier instant, n'en peut vraisemblablement remarquer qu'une seule, puisque ses yeux

DES SENSATIONS. 173

n'ont point encore été exercés.

Alors, quoique d'autres couleurs se répandent distinctement sur la rétine, & que par conséquent elle les voye; elles sont aussi confuses à son égard, que si elles se confondoient réellement.

Tant qu'elle est toute entière à la couleur qu'elle remarque, elle n'a donc proprement aucune connoissance des autres.

Cependant ses yeux se fatiguent, soit parce que cette couleur agit avec vivacité, soit parce qu'ils ne sauroient demeurer sans quelque effort dans la situation qui les fixe sur elle. Ils en changent donc par un mou-

vement machinal : ils en changent encore , s'ils sont par hasard frappés d'une couleur trop vive pour leur plaire ; & ils ne s'arrêtent, que lorsqu'ils en rencontrent une qui leur est plus agréable , parce qu'elle est un repos pour eux.

Après quelque tems ils se fatiguent encore , & ils passent à une couleur moins vive. Ainsi ils arriveront par degrés à mettre leur plus grand plaisir à ne remarquer que du noir. Enfin , la lassitude peut être portée à un tel point , qu'ils se fermeront tout-à-fait à la lumière.

Si notre Statue ayant démêlé les couleurs dans cet ordre succes-

DES SENSATIONS. 175

lis, n'en pouvoit jamais remarquer plusieurs en même tems, elle seroit précisément avec la vue, comme elle a été avec l'odorat. Car quoique jusqu'ici elle en ait toujours vu plusieurs ensemble, toutes celles qu'elle n'a pas remarquées, sont à son égard, comme si elle ne les avoit point vues : elle n'en peut tenir aucun compte. Mais il me paroît qu'elle doit apprendre à en démêler plusieurs à la fois.

§. 5. Le rouge, je le suppose, est la première couleur, qui l'a frappée davantage, & qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il chan-

Comment elle en discerne plusieurs à la fois.

ge de situation, & il rencontre une autre couleur, du jaune, par exemple : elle se plaît à cette nouvelle maniere d'être ; mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaisir qu'il lui a fait. Son attention se partage donc entre ces deux couleurs : si elle remarque le jaune, comme une maniere d'être qu'elle éprouve actuellement ; elle remarque le rouge, comme une maniere d'être qu'elle a éprouvée.

Mais le rouge ne peut pas attirer son attention, & continuer de ne lui paroître que comme une maniere d'être, qui n'est plus ; si la Sensation, comme je le suppose, lui en est aussi

DES SENSATIONS. 177

présente que celle du jaune. Après s'être rappelé qu'elle a été rouge & jaune successivement ; elle remarque donc qu'elle est rouge & jaune tout à la fois :

Qu'ensuite son œil fatigué se porte sur une troisième couleur, sur du verd, par exemple ; son attention déterminée à cette manière d'être, se détourne des deux premières. Cependant elle n'y est pas déterminée, au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge & le jaune, comme deux manières d'être, qui ont précédé.

Ce souvenir prend sur l'attention, à proportion que l'organe, fixé sur le verd, se fatigue. Insensiblement il y a à peu près autant de part que la couleur actuellement remarquée, ainsi la Statue démêle qu'elle a été du rouge & du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle est du verd. Dès lors elle remarque qu'elle est tout à la fois ces trois couleurs. Et comment se borneroit-elle à en considérer deux comme passées; lorsque ces Sensations sont toutes trois en même temps dans les yeux, & qu'elles y forment d'une manière distincte?

C'est donc par le secours

DES SENSATIONS. 179

la mémoire que l'œil parvient à remarquer jusqu'à deux ou trois couleurs, qui se présentent ensemble. Si lorsqu'il remarque la seconde, la première s'oublie totalement, jamais il ne parviendrait à juger qu'il est tout à la fois de deux manières. Mais dès-que le souvenir en reste, l'attention se partage entre l'une & l'autre; & aussitôt qu'il a remarqué qu'il a été successivement de deux manières, il juge qu'il est de deux tout à la fois.

§. 6. Comme nous lui avons pris à connoître successivement trois couleurs, nous lui prendrons à en connoître un

Bornes de son discernement à ce sujet.

Ce souvenir prend sur l'attention, à proportion que l'organe, fixé sur le verd, se fatigue. Insensiblement il y a à peu près autant de part que la couleur actuellement remarquée : ainsi la Statue démêle qu'elle a été du rouge & du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle est du verd. Dès lors elle remarque qu'elle est tout à la fois ces trois couleurs. Et comment se borneroit-elle à en considérer deux comme passées ; lorsque ces Sensations sont toutes trois en même tems dans ses yeux, & qu'elles y sont d'une manière distincte ?

C'est donc par le secours de

DES SENSATIONS. 179

la mémoire que l'œil parvient à remarquer jusqu'à deux ou trois couleurs, qui se présentent ensemble. Si lorsqu'il remarque la seconde, la première s'oublie totalement, jamais il ne parviendrait à juger qu'il est tout à la fois de deux manières. Mais dès-que le souvenir en reste, l'attention se partage entre l'une & l'autre; & aussitôt qu'il a remarqué qu'il a été successivement de deux manières, il juge qu'il est de deux tout à la fois.

§. 6. Comme nous lui avons appris à connoître successivement trois couleurs, nous lui apprendrons à en connoître un

Bornes de son discernement à ce sujet.

plus grand nombre. Mais dans toute cette succession il ne s'en représentera jamais que trois distinctement : car les idées de notre Statue sur les nombres ne sont pas plus étendues, qu'elles l'étoient avec l'odorat.

Si nous lui offrons ensuite toutes ces couleurs ensemble, elle n'en démêlera également que trois à la fois, & elle ne pourra déterminer le nombre des autres. Ayant démontré que l'œil a besoin de la mémoire pour les distinguer, il est hors de doute qu'il n'en distinguera pas plus que la mémoire même.

Elle a avec
ce sens un

§. 7. Notre Statue portant la
vûe d'une couleur à une autre,

DES SENSATIONS. 181

ne jouit pas toujours de la manière d'être, qu'elle se souvient d'avoir été plus agréable. Son imagination faisant effort, pour lui représenter vivement l'objet de son désir, ne peut manquer d'agir sur les yeux. Elle y produit donc à leur insçu un mouvement, qui leur fait paraître plusieurs couleurs, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré celle qu'ils cherchent. La Statue a par conséquent avec ce sens un moyen de plus qu'avec les précédens, pour obtenir la jouissance de ce qu'elle désire. Elle pourra même qu'ayant d'abord retrouvé, comme par hasard, une couleur, ses yeux

moyen de
plus pour se
procurer ce
qu'elle désire.

prennent l'habitude du mouvement propre à la leur faire retrouver encore : & cela arrivera, pourvu que les objets qu'ils leur sont présens, ne changent pas de situation.

Comment
elle se sent en
quelque sorte
étendue.

§. 8. Les couleurs se distinguent à nos yeux, parce qu'elles paroissent former une surface dont elles occupent chacune une partie. Notre Statue jugeant qu'elle est tout à la fois plusieurs couleurs, se sentiroit-elle donc comme une étendue de surface colorée ?

Avec les autres sens nous l'avons vue odeur, son, saveur : c'étoit là une existence bien légère : actuellement elle de

viendroit une espece de surface ; cette existence seroit bien légère encore : mais elle n'est pas même une surface.

L'idée de l'étendue suppose la perception de plusieurs choses les unes hors des autres. Or on ne peut refuser cette perception à la Statue ; car elle sent qu'elle se répète hors d'elle-même , autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle est le rouge , elle se sent hors du verd ; en tant qu'elle est le verd , elle se sent hors du rouge ; & ainsi du reste.

Mais pour avoir l'idée distincte & précise d'une gran-

deur, il faut voir comment les choses apperçues les unes hors des autres, se lient, se terminent mutuellement ; & comment toutes ensemble elles ont des bornes qui les circonscrivent.

Or le *moi* de la Statue ne fauroit se sentir circonscrit dans des limites ; il faudroit pour cela qu'il connût quelque chose hors de lui-même.

Mais ne pourra-t-il pas se sentir au moins terminé dans une couleur ? Qu'il soit modifié par une surface bleue lisérée de blanc , ne s'apercevra-t-il pas comme un bleu terminé ? On seroit d'abord tenté de le croire ;

DES SENSATIONS. 185

croire ; cependant le sentiment contraire est beaucoup plus vraisemblable.

La Statue ne peut se sentir étendue à l'occasion de cette surface , qu'autant que chaque partie lui donne la même modification : chacune doit produire la Sensation du bleu. Mais si elle est modifiée de la même manière par un pied de cette surface , par un pouce , par une ligne , &c. elle ne peut pas se représenter dans cette modification une grandeur plutôt qu'une autre. Elle ne s'en représente donc aucune. Une Sensation de couleur ne porte donc pas avec elle une idée d'étendue.

Tome I.

Q

Il est vrai que cette Sensation est répétée autant de fois qu'il y a de parties sensibles sur cette surface : mais répétée plusieurs fois, ou produite une seule, elle n'est jamais qu'une même manière d'être ; & la Statue ne sauroit se douter de cette répétition. Chaque couleur ne lui paroîtra étendue, que quand le tact ayant instruit la vue, ses yeux se seront fait une habitude de rapporter sur toutes les parties d'une surface la modification simple & unique, qu'elles répètent chacune dans l'être sentant. Mais actuellement qu'elle ne regarde une couleur, que comme une de ses manières

tes d'être , je n'imagine pas comment elle pourroit la sentir étendue.

Nous n'avons point de terme , pour rendre avec précision le sentiment , qu'a d'elle-même la Statue modifiée par plusieurs couleurs à la fois. Mais enfin elle connoît qu'elle existe de plusieurs manieres ; elle s'aperçoit en quelque sorte comme un point coloré, au-delà duquel il en est d'autres , où elle se retrouve ; & à cet égard on peut dire qu'elle se sent étendue. Mais puisqu'elle ne peut pas déterminer le nombre des couleurs qui la modifient en même tems , puisque ces cou-

leurs ne se terminent point mutuellement, & que toutes ensemble elles ne sauroient être circonscrites; il faut conclure que le sentiment qu'elle a de son étendue est vague, qu'il ne marque de bornes nulle part. Elle se sent comme un être, qui se multiplie sans fin; & ne connoissant rien au-delà, elle est, par rapport à elle, comme si elle étoit immense: elle est par-tout, elle est tout.

Il n'en a point
d'idée de figure.

§. 9. Dans une idée aussi imparfaite de l'étendue, on ne sauroit se représenter aucune trace de figures, aucune grandeur terminée. Cela est évident. Mais quand même on

supposeroit , contre ce que nous venons de dire , que chaque couleur , considérée comme une modification de l'ame , peut représenter une étendue figurée , il me semble que la Statue ne se feroit encore l'idée d'aucune figure.

Pour en être convaincu , il faut se rappeler le principe , que nous avons établi , & qui est constaté par notre expérience. C'est que nous n'avons pas toutes les idées que nos Sensations renferment ; nous n'avons que celles que nous y savons remarquer. Ainsi nous voyons tous les mêmes objets ; mais parce que nous n'avons

pas le même plaisir , le même intérêt à les observer , nous en avons chacun des idées bien différentes. Vous remarquez ce qui m'échappe , & souvent lorsque vous en pouvez rendre un compte exact , je suis moi-même comme si je n'avois rien vu.

Or la lumière & les couleurs étant le côté le plus sensible , par où la Statue se connoît , par où elle jouit d'elle-même ; elle fera plus portée à considérer ses modifications, comme éclairées & colorées , que comme figurées. Toute occupée à juger des couleurs par les nuances , qui les distinguent , elle ne pensera donc pas aux différentes

DES SENSATIONS. 191

manieres, dont nous les supposons terminées.

D'ailleurs il ne suffit pas à l'œil de voir toute une figure, pour s'en former une idée ; comme il lui suffit de voir une couleur, pour la connoître. Il ne saisit l'ensemble de la plus simple, qu'après en avoir parcouru toutes les parties. Il lui faut un jugement pour chacune en particulier, & un autre jugement pour les réunir : il faut se dire, voilà un côté, en voilà un second, en voilà un troisieme ; voilà l'intervalle qui les sépare, & de tout cela résulte ce triangle.

Ainsi donc que les yeux n'ont

appris à démêler trois couleurs à la fois , que parce que les ayant considérées successivement , ils les remarquent dans l'impression qu'elles font ensemble : de même ils n'apprendront à démêler les trois côtés d'un triangle , qu'autant que les ayant remarqués l'un après l'autre , ils les remarqueront tous ensemble , & jugeront de la maniere dont ils se réunissent. Mais c'est là un jugement que la Statue n'aura point occasion de former.

Les figures , nous le supposons , sont renfermées dans les Sensations qu'elle éprouve. Mais notre expérience nous démontre

montre assez que nous n'avons pas toutes les idées que nos Sensations portent avec elles. Nos connoissances se bornent uniquement aux idées que nous avons appris à remarquer ; nos besoins sont la seule cause qui détermine notre attention aux unes plutôt qu'aux autres ; & celles qui demandent un plus grand nombre de jugemens , sont aussi celles que nous acquérons les dernières. Or je n'imagine pas quelle sorte de besoin pourroit engager notre Statue à former tous les jugemens nécessaires , pour avoir l'idée de la figure la plus simple.

D'ailleurs quel heureux ha-

sard régleroit le mouvement de ses yeux, pour leur en faire suivre le contour ? Et lors même qu'ils le suivroient, comment pourroit-elle s'assurer de ne pas passer continuellement d'une figure à une autre ? A quoi pourra-t-elle juger que trois côtés, qu'elle a vûs l'un après l'autre, forment un triangle ? Il est bien plus vraisemblable que sa vûe obéissant uniquement à l'action de la lumière, errera dans un cahos de figures : tableau mouvant, dont les parties lui échappent tour à tour.

Il est vrai que nous ne remarquons pas les jugemens que nous portons, pour saisir l'en-

semble d'un cercle, ou d'un quarré. Mais nous ne remarquons pas davantage ceux qui nous font voir les couleurs hors de nous. Cependant il sera démontré que cette apparence est l'effet de certains jugemens que l'habitude nous a rendu familiers. Qu'on nous offre un tableau fort composé, l'étude que nous en faisons, ne nous échappe pas : nous nous appercevons que nous comptons les personnages, que nous en parcourons les attitudes, les traits, que nous portons sur toutes ces choses une suite de jugemens, & que ce n'est qu'après toutes ces opérations, que nous les embras-

sons d'un même coup d'œil. Or les yeux de notre Statue seroient obligés de faire , pour voir une figure entiere , ce que les nôtres font , pour voir un tableau entier. Nous l'avons fait sans doute nous-mêmes la premiere fois que nous avons appris à voir un quarré. Mais aujourd'hui la rapidité avec laquelle nous en parcourons par habitude les côtés , ne nous permet plus de nous appercevoir de la suite de nos jugemens. Il est raisonnable de penser , que lorsque nos yeux n'étoient point exercés , ils ont été dans la nécessité de se conduire , pour voir les objets les plus

DES SENSATIONS. 197

simples, comme ils se conduisent actuellement, pour en voir de plus composés.

§. 10. Nous ne jugeons des situations, que parce que nous voyons les objets dans un lieu, où ils occupent chacun un espace déterminé; & nous ne jugeons du mouvement, que parce que nous les voyons changer de situation. Or la Statue ne sauroit rien observer de semblable dans les Sensations qui la modifient. Si c'est au tact à donner de l'étendue à chaque couleur, c'est encore à lui à leur donner la propriété de représenter des situations & du mouvement.

Elle n'a point d'idée de situation, ni de mouvement.

N'ayant qu'une idée confuse & indéterminée d'étendue, privée de toute idée de figure, de lieu, de situation & de mouvement, la Statue sent seulement qu'elle existe de bien des manières. Si plusieurs objets changent de place, sans disparaître à ses yeux, elle continue d'être les mêmes couleurs qu'elle étoit auparavant. Le seul changement qu'elle peut éprouver, c'est d'être plus sensiblement tantôt l'une tantôt l'autre, suivant les différentes situations, par où le mouvement fait passer les objets : étant tout à la fois, par exemple, le jaune, le pourpre & le blanc; elle

fera dans un moment plus le jaune ; dans un autre , plus le pourpre ; & dans un troisieme , plus le blanc.

CHAPITRE XII.

*De la Vûe avec l'Odorat , l'Ouïe
& le Goût.*

§. I. **L**A réunion de la vûe, Effets produits par la réunion de ces sens.
de l'odorat, de l'ouïe
& du goût, augmente le nombre des manieres d'être de notre Statue : la chaîne de ses idées en est plus étendue & plus variée : les objets de son attention , de ses desirs & de sa jouissance se multiplient ; elle

remarque une nouvelle classe de ses modifications, & il lui semble qu'elle apperçoit en elle une multitude d'êtres tout différens. Mais elle continue à ne voir qu'elle, & rien ne la peut encore arracher à elle-même, pour la porter au-dehors.

Ignorance,
d'où la Statue
ne peut sortir.

§. 2. Elle ne soupçonne donc pas qu'elle doive ses manieres d'être à des causes étrangères; elle ignore qu'elles lui viennent par quatre Sens. Elle voit, elle sent, elle goûte, elle entend, sans sçavoir qu'elle a des yeux, un nez, une bouche, des oreilles: elle ne fait pas qu'elle a un corps. Enfin, elle ne remarque qu'elle éprouve ensemble

DES SENSATIONS. 201

ces différentes especes de Sensations , qu'après les avoir étudiées séparément.

§. 3. Si , supposant qu'elle est continûment la même couleur ,
Jugemens qu'elle pourroit porter.
nous faisons succéder en elle les odeurs , les saveurs & les sons , elle se regarderoit comme une couleur , qui est successivement odoriférante , savoureuse & sonore. Elle se regarderoit comme une odeur savoureuse , sonore & colorée , si elle étoit constamment la même odeur ; & il faut faire la même observation sur toutes les suppositions de cette espece. Car c'est dans la maniere d'être , où elle se retrouve toujours , qu'elle

doit sentir ce *moi*, qui lui paroît le sujet de toutes les modifications, dont elle est susceptible.

Or, quand nous sommes portés à regarder l'étendue, comme le sujet de toutes les qualités sensibles, est-ce parce qu'en effet elle en est le sujet; ou seulement parce que cette idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par tout où les autres sont; & étant la même, quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée, sans l'être?

De même, quand des Philosophes assurent qu'il n'y a que de l'étendue, est-ce qu'il n'existe

point d'autre substance ? Est-ce même que l'étendue en est une ? Ou n'en jugent-ils ainsi que parce que cette idée leur est familière , & qu'ils la retrouvent par-tout ? La Statue auroit autant de raison de croire qu'elle n'est qu'une couleur, ou qu'une odeur ; & que cette couleur, ou cette odeur est son être, sa substance. Mais ce n'est pas le lieu de m'arrêter sur de pareils systèmes ; & c'est assez les réfuter , que de faire voir qu'ils ne sont pas mieux fondés que les jugemens que nous venons de faire porter à notre Statue.





TRAITÉ DES SENSATIONS.

SECONDE PARTIE.

*Du Toucher, ou du seul Sens, qui
juge par lui-même des
Objets extérieurs.*

CHAPITRE I.

*Du moindre degré de Sentiment, où l'on
peut réduire un homme borné
au Sens du Toucher.*

Sentiment
fondamental
de la Statue.

§. I.



NOTRE Statue
privée de l'odo
rat, de l'ouïe
du goût, de la
vue, & bornée au sens du

toucher, existe d'abord par le sentiment qu'elle a de l'action des parties de son corps les unes sur les autres, & sur-tout des mouvemens de la respiration : voilà le moindre degré de sentiment, où l'on puisse la réduire. Je l'appellerai *sentiment fondamental* ; parce que c'est à ce jeu de la machine que commence la vie de l'animal : elle en dépend uniquement.

§. 2. Etant exposée ensuite aux impressions de l'air environnant, & de tout ce qui peut la heurter, son sentiment fondamental est susceptible de bien des modifications dans toutes les parties du corps.

Il est susceptible de modifications.

Il est la même chose que le moi.

§. 3. Enfin, nous remarquons qu'elle pourroit dire *moi*, aussitôt qu'il est arrivé quelque changement à son sentiment fondamental. Ce sentiment & son *moi* ne sont, par conséquent, dans l'origine qu'une même chose; & pour découvrir ce dont elle peut être capable avec le seul secours du tact, il suffit d'observer les différentes manieres, dont le sentiment fondamental, ou le *moi*, peut être modifié.



CHAPITRE II.

*Cet homme borné au moindre degré
de sentiment, n'a aucune idée
d'étendue, ni de mouvement.*

§. I. **S**I notre Statue n'est frappée par aucun corps, Existence
bornée au sen-
timent fonda-
mental.

& si nous la plaçons dans un
air tranquille, tempéré, & où
elle ne sente ni augmenter, ni
diminuer sa chaleur naturelle;
elle sera bornée au sentiment
fondamental, & elle ne con-
noîtra son existence que par
l'impression confuse, qui ré-
sulte du mouvement, auquel
elle doit la vie,

Ce senti-
ment ne don-
ne aucune i-
dée d'éten-
due.

§. 2. Ce sentiment est uni-
forme, & par conséquent sim-
ple à son égard; elle n'y sau-
roit remarquer les différentes
parties de son corps, Elle ne
les sent donc point les unes hors
des autres. Elle est, comme si
elle n'existoit que dans un
point, & il ne lui est pas enco-
re possible de découvrir qu'elle
est étendue. (a)

(a) Nous pouvons nous en convaincre, en
observant ce qui se passe en nous-mêmes.

Une douleur uniforme, qui m'affecte tout
le bras, je ne la juge étendue, que parce
que je la rapporte à une chose que je sens
être étendue.

L'usage que je fais de mon bras, m'ap-
prend à remarquer différentes parties dans sa
longueur; mais il ne m'apprend pas égale-
ment à remarquer les différentes parties de
son diamètre. Aussi je juge bien mieux de la
longueur que du volume, qu'occupe un sen-

§. 3. Rendons ce sentiment plus vif, mais conservons-lui son uniformité; échauffons, par exemple, l'air, ou refroidissons-

Devenu plus vif, il n'en donne point encore.

timent douloureux. Je fais s'il s'étend jusqu'au coude, ou jusqu'au poignet; & j'ignore s'il affecte le quart, le tiers, la moitié de la grosseur du bras, ou davantage.

Une infinité d'expériences peuvent confirmer qu'on sent la douleur, comme dans un point, toutes les fois qu'on la rapporte à une partie, qu'on ne s'est pas fait une habitude de mesurer. Pour découvrir, par exemple, l'espace, qu'occupe une douleur, qu'on sent au milieu de la cuisse, il le faut parcourir avec la main: il n'en est pas de même, si elle s'étend du genou à la hanche; parce que ce sont là deux points que nous savons être distans.

Ce n'est donc pas un sentiment uniforme; qui nous donne l'idée de l'étendue de notre corps: mais c'est la connoissance du volume de notre corps, qui nous fait attribuer de l'étendue à un sentiment uniforme.

Notre Statue réduite au moindre degré de sentiment, n'a de tout son corps qu'un sentiment uniforme: elle ne sait donc pas qu'elle est étendue.

le : elle aura de tout son corps une Sensation égale de chaud, ou de froid ; & je ne vois pas qu'il en résulte autre chose, sinon qu'elle sentira plus vivement son existence. Car une seule Sensation, quelque vive qu'elle soit, ne peut pas donner une idée d'étendue à un être, qui ne sachant pas qu'il est étendu lui-même, n'a pas appris à étendre cette Sensation, en la rapportant aux différentes parties de son corps.

Par conséquent si notre Statue ne vivoit que par une suite de sentimens uniformes, elle seroit aussi bornée dans ses opérations & dans ses connoissan-

ces, qu'elle l'a été avec le sens de l'odorat.

§. 4. Si je la frappe successive-
ment à la tête & aux pieds, je
modifie à diverses reprises son
sentiment fondamental : mais
ces modifications sont elles-
mêmes uniformes. Aucune ne
lui peut donc faire remarquer
qu'elle est étendue. On de-
mandera peut-être, si étant
frappée tout à la fois à la tête
& aux pieds, elle ne sentira
pas que ces modifications sont
distantes.

Il peut mêm.
me n'en pas
donner, quoi-
que modifié.

Lorsque je la touche, ou la
Sensation qu'elle éprouve, oc-
cupe si fort sa capacité de sen-
tir, qu'elle attire l'attention

toute entière ; ou l'attention continue encore de se porter au sentiment fondamental des autres parties. Dans le premier cas , notre Statue ne sauroit se représenter un intervalle entre sa tête & ses pieds ; car elle ne remarque point ce qui les sépare. Dans le second , elle ne le peut pas davantage ; puisque le sentiment fondamental ne donne aucune idée d'étendue.

Dans cet état la Statue n'a point d'idée de mouvement.

§. 5. J'agite son bras , & son *moi* reçoit une nouvelle modification : acquerra-t-elle donc une idée de mouvement ? non , sans doute ; car elle ne fait pas encore qu'elle a un bras , qu'il occupe un lieu , ni qu'il en

peut changer. Ce qui lui arrive en ce moment, c'est de sentir plus particulièrement son existence dans la Sensation que je lui donne, sans jamais pouvoir se rendre raison de ce qu'elle éprouve.

Il en fera de même, si je la transporte dans les airs. Tout alors se réduit en elle à une impression, qui modifie le sentiment fondamental tout entier; & elle ne peut encore apprendre qu'elle a un corps qui se meut.



CHAPITRE III.

Comment cet homme demeurant immobile, commence à se sentir en quelque sorte étendu.

La Statue ne démêle les Sensations, qu'elle éprouve à la fois, qu'après les avoir remarquées successivement.

§. I. **Q**UE le sentiment de notre Statue cesse d'être uniforme; & modifions-le en même tems avec la même vivacité, mais différemment dans toutes les parties de son corps; il me paroît qu'elle n'aura point encore d'idée d'étendue. Ces Sensations venant à la fois, il en résulte un sentiment confus, où la Statue ne les sauroit démêler; parce qu'elle

ne les ayant pas encore remarquées l'une après l'autre, elle n'a pas appris à en remarquer plusieurs ensemble.

Mais si la chaleur & le froid se font sentir successivement, elle les distinguera, & conservera une idée de chacun de ces sentimens. Qu'ensuite elle les éprouve ensemble, elle comparera l'impression qu'elle sent avec les idées que la mémoire lui rappelle; & elle reconnoîtra qu'elle est tout à la fois de deux manieres différentes.

Nous pouvons également lui donner des idées de plusieurs autres especes de plaisir & de douleur: car à mesure qu'elle ap-

prendra à remarquer des Sensations qui se succedent, elles'accoutumera à les remarquer, lorsqu'elles viennent plusieurs ensemble ; & elle parviendra même à en démêler au même instant un si grand nombre, qu'il ne lui sera pas possible de le déterminer.

Supposons , par exemple qu'elle sente en même tems de la chaleur à un bras , du froid à l'autre , une douleur à la tête , un chatouillement aux pieds , un frémissement dans les entrailles , &c. je crois qu'elle remarquera ces manieres d'être pourvû qu'elle les ait connues séparément , & qu'aucune ne dominante

DES SENSATIONS. 217

dominant sur les autres , l'attention se partage également entre elles. Il faut appliquer ici les principes , que nous avons établis , en parlant de la vûe.

§. 2. Or elle ne peut avoir ensemble toutes ces Sensations , Sentiment qu'elle a de son étendue. les distinguer , & les remarquer , qu'elle ne les apperçoive en quelque sorte les unes hors des autres. En effet , si le sentiment , tant qu'il a été uniforme , & si les Sensations , tant qu'elles n'ont pû se démêler , l'ont privée de toute idée d'étendue ; elles ne l'en privent pas absolument , lorsque cette uniformité & cette confusion cessent.

Mais cette idée, comme nous

Tome I.

T

l'avons remarqué ailleurs , est tout-à-fait vague. La Statue n'apperçoit pas une grandeur absolue ; car nous ne connoissons point de pareille grandeur : elle n'apperçoit pas non plus une grandeur relative ; car elle n'a pas fait les comparaisons nécessaires à cet effet. Cette idée n'est donc pour elle que la perception de plusieurs manieres d'être , qui coexistent , & qui se distinguent ; perception dans laquelle elle ne sauroit trouver la notion d'aucun corps ; parce que n'ayant encore rien touché , elle ne fait pas que ses manieres d'être tiennent à une matiere solide.

CHAPITRE IV.

Comment cet homme ayant l'usage de ses mains, commence à découvrir son corps, & apprend qu'il y a quelque chose hors de lui.

§. I. **J**E donne l'usage de ses mains à notre Statue : Le bras de la Statue se meut.

mais quelle cause l'engagera à les mouvoir ? Ce ne peut pas être le dessein de s'en servir. Car elle ne fait pas encore qu'elle est composée de parties, qui peuvent se replier les unes sur les autres, ou se porter sur les objets extérieurs. Il faudra donc qu'une impression vive de

plaisir ou de douleur contractant ses muscles, elle agite ses bras, sans se proposer de les agiter, sans avoir même aucune idée de ce qu'elle fait.

Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps.

§ 2. Je suppose qu'obéissant à ce mouvement machinal, elle porte la main sur elle-même; il est évident qu'elle ne découvrirait qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en distinguera les différentes parties, & qu'elle se reconnoîtra dans chacune pour le même être sentant.

Or elle doit les distinguer à la Sensation de résistance ou de solidité, qu'elles se donnent mutuellement, toutes les fois qu'elles se touchent. Si portant

DES SENSATIONS. 221

une main chaude sur une partie froide de son corps, elle n'éprouvoit pas cette Sensation de solidité, rien ne l'avertiroit que le chaud & le froid appartiennent à des parties différentes; elle se sentiroit dans ses manieres d'être, sans y trouver aucune consistance. Mais dès que la Sensation de solidité se joint aux deux autres, elle sent en elle quelque chose de solide & de chaud, qui résiste à quelque chose de solide & de froid.

Tant qu'elle a été immobile, elle n'a pû avoir aucune idée de cette résistance: la solidité de son corps ne lui donnoit que le

sentiment uniforme, que nous nommons pesanteur. Mais dès qu'elle se meut, se touche, ou saisit d'autres objets, elle sent de la résistance & de la solidité. Or cette Sensation est propre à lui faire distinguer les choses, parce qu'au lieu d'être uniforme, elle est modifiée différemment par le dur, le mou, le rude, le poli; en un mot, par toutes les impressions, dont le tact nous rend susceptibles; & elle est propre encore à les lui faire distinguer comme étendues; parce qu'elle les lui représente comme étant nécessairement dans des lieux différens: dès que deux choses sont soli-

des, chacune exclut l'autre du lieu qu'elle occupe.

Par conséquent, pour donner du corps aux manieres d'être, il suffit que des organes mobiles & flexibles ajoutent à chacune cette résistance & cette solidité. Telle est sur-tout la main: dès qu'elle touche, elle a une Sensation de solidité, qui enveloppe toutes les autres Sensations qu'elle éprouve, qui les renferme dans de certaines bornes, qui les mesure, qui les circonscrit. C'est donc à cette Sensation que commencent pour la Statue, son corps, les objets & l'espace.

§. 3. Elle apprend à connoître

A quoi elle

T iiij

reconnoît
rien.

le tre son corps, & à se reconnoître dans toutes les parties qui le composent; parce qu'aussitôt qu'elle porte la main sur une d'elles, le même être sentant se répond en quelque sorte de l'une à l'autre; *c'est moi*. Qu'elle continue de se toucher, partout la Sensation de solidité mettra de la résistance entre les manieres d'être, & par-tout aussi le même être sentant se répondra, *c'est moi, c'est encore moi*. Il se sent dans toutes les parties du corps. Ainsi il ne lui arrive plus de se confondre avec ses modifications, & de se multiplier comme elles: il n'est plus la chaleur & le froid, mais

DES SENSATIONS. 225

il sent la chaleur dans une partie, & le froid dans une autre.

§. 4. Tant que la Statue ne porte les mains que sur elle-même, elle est à son égard, comme si elle étoit tout ce qui existe. Mais si elle touche un corps étranger, le *moi*, qui se sent modifié dans la main, ne se sent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi*, elle ne reçoit pas la même réponse. La Statue juge par là ses manières d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a formé son corps, elle en forme tous les autres objets. La Sensation de solidité, qui leur a donné de la consistance dans un cas,

Comment
elle découvre
qu'il y en a
d'autres.

leur en donne aussi dans l'autre ; avec cette différence, que le *moi*, qui se répondoit, cesse de se répondre.

A quoi se
réduit l'idée
qu'elle a des
corps.

§. 5. Elle n'apperçoit donc pas les corps en eux-mêmes ; elle n'apperçoit que ses propres Sensations. Quand plusieurs Sensations distinctes & coexistantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes, où le *moi* se répond à lui-même, elle prend connoissance de son corps ; quand plusieurs Sensations distinctes & coexistantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes, où le *moi* ne se répond pas, elle a l'idée d'un corps différent du

rien. Dans le premier cas, les Sensations continuent d'être des qualités à elle; dans le second, elles deviennent les qualités d'un objet tout différent.

§. 6. Lorsqu'elle vient d'ap- Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.
prendre qu'elle est quelque chose de solide, elle est, je m'imagine, bien étonnée de ne pas se trouver dans tout ce qu'elle touche. Elle étend les bras, comme pour se chercher hors d'elle; & elle ne peut encore juger si elle ne s'y retrouvera point: l'expérience pourra seule l'en instruire.

§. 7. De cet étonnement naît Effets de cet étonnement.
l'inquiétude de savoir où elle est, &, si j'ose m'exprimer ainsi,

jusqu'où elle est. Elle prend donc, quitte & reprend toute ce qui est autour d'elle : elle se saisit, elle se compare avec les objets qu'elle touche ; & à mesure qu'elle se fait des idées plus exactes, son corps, & les objets lui paroissent se former sous ses mains.

A chaque chose qu'elle touche, elle croit toucher tout.

§. 8. Mais je conjecture qu'elle sera long-tems, avant d'imaginer quelque chose, au-delà des corps, que sa main rencontre. Il me semble que, lorsqu'elle commence à toucher, elle doit croire toucher tout ; & que ce ne sera qu'après avoir passé d'un lieu dans un autre, & avoir manié bien des objets, qu'elle

pourra soupçonner qu'il y a des corps au-delà de ceux qu'elle saisit.

§. 9. Mais comment apprend-elle à toucher ? C'est que des Comment elle a appris à toucher. mouvemens faits au hasard lui ayant procuré successivement des Sensations agréables & désagréables, elle veut jouir des unes, & écarter les autres. Sans doute que dans les commencemens elle ne connoît pas encore l'art de régler ses mouvemens. Souvent même elle trouve ce qu'elle ne cherche pas, ou ce qu'il seroit de son intérêt de fuir. Elle ne sait seulement pas comment elle doit conduire sa main pour

la porter sur une partie de son corps, plutôt que sur une autre. Elle fait des essais, elle se méprend, elle réussit : elle remarque les mouvemens qui l'ont trompée, & elle les évite ; elle remarque ceux qui ont répondu à ses desirs, & elle les répète. Enfin, ayant plusieurs fois saisi, quitté, repris le même objet, elle se fait une habitude des mouvemens propres à le saisir encore. D'abord elle s'est dit suivant les cas ; je dois rapprocher, éloigner, étendre, élever, &c. le bras ; ensuite elle le conduit par habitude, sans paroître y donner aucune attention, sans paroître former

aucun jugement ; & c'est alors
qu'il y a dans le corps des mou-
vements , qui correspondent aux
désirs de l'ame ; c'est alors que
la Statue se meut à sa volonté.

CHAPITRE V.

*Du plaisir , de la douleur , des
besoins & des désirs dans un
homme borné au Sens du Tou-
cher.*

I. **D**ONNONS à notre Sta-
tue l'usage de tous
ses membres ; & avant de faire
la recherche des connoissances
qu'elle acquerra , voyons quels
sont ses besoins.

La Statue a
du plaisir à dé-
mêler les dif-
férentes par-
ties de son
corps.

Les différentes especes de plaisir & de douleur en feront la source : car il faut raisonner sur le toucher , comme nous avons fait sur les autres sens.

D'abord son plaisir , ainsi que son existence , lui a paru concentré en un point. Mais ensuite il s'est peu à peu étendu avec le même progrès que le sentiment fondamental. Car elle a du plaisir à remarquer ce sentiment , lorsqu'il se démêle dans les parties de son corps ; pourvu qu'il ne soit accompagné d'aucune Sensation douloureuse.

A se mou-
voir.

§. 2. Le plus grand bonheur des enfans paroît consister à se mouvoir ; les chûtes mêmes ne

les dégoûtent pas. Un bandeau sur les yeux les chagrinerait moins qu'un lien, qui leur ôteroit l'usage des pieds & des mains. En effet, c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils aient de leur existence. La vûe, l'ouïe, le goût, l'odorat semblent la borner dans un organe; mais le mouvement la répand dans toutes les parties, & fait jouir du corps dans toute son étendue.

Si l'exercice est pour eux le plaisir, qui a le plus d'attrait, il en aura encore plus pour notre Statue: car non seulement elle ne connoît rien qui puisse l'en distraire; mais encore elle

éprouvera que le mouvement peut seul lui procurer tous les plaisirs, dont elle est capable.

A manier
les objets.

§. 3. Elle aimera sur-tout les corps, qui ne l'offensent point : elle sera fort sensible au poli & à la douceur de leur surface : & elle se plaira à y trouver au besoin de la fraîcheur ou de la chaleur.

Tantôt les objets lui feront plus de plaisir, à proportion qu'elle les maniera plus facilement : tels sont ceux qui par leur grandeur & leur figure s'accommoderont mieux à l'étendue & à la forme de sa main. D'autres fois ils lui plairont par l'étonnement où elle sera de

DES SENSATIONS. 235

leur volume , & par la difficulté de les manier. La surprise, que lui donnera , par exemple , l'espace qu'elle découvrira autour d'elle , contribuera à lui rendre agréable le transport de son corps d'un lieu dans un autre.

La solidité & la fluidité , la dureté & la mollesse , le mouvement & le repos , seront pour elle des sentimens agréables : car plus ils contrastent , plus ils attirent son attention , & se font remarquer.

§. 4. Mais ce qui deviendra pour elle une source de plaisirs , c'est l'habitude qu'elle se fera de comparer & de juger. Alors elle ne touchera pas les objets

A s'en faire
des idées.

pour le seul plaisir de les manier ; elle en voudra connoître les rapports , & elle passera par autant de sentimens agréables , qu'elle se formera d'idées nouvelles. En un mot , les plaisirs naîtront sous ses mains , sous ses pas. Ils augmenteront , ils se multiplieront , jusqu'à ce que ses forces soient excédées. Alors ils commenceront à être mêlés de fatigue ; peu à peu ils s'évanouiront ; enfin , il ne lui restera plus que de la lassitude , & le repos deviendra son plus grand plaisir.

Elle est plus exposée à la douleur, qu'avec les autres sens.

§. 5. Quant à la douleur , elle y sera avec le sens du toucher plus fréquemment exposée

qu'avec les autres ; souvent même elle en trouvera la vivacité bien supérieure à celle des plaisirs qu'elle connoît. Mais l'avantage, dont elle jouit, c'est que le plaisir est à sa disposition, & que la douleur ne se fait sentir que par intervalles.

§. 6. Avec les autres sens son désir consistoit principalement dans l'effort des facultés de l'ame, pour lui retracer une idée agréable le plus vivement qu'il étoit possible. Cette idée étoit la seule jouissance, qu'elle pouvoit par elle-même se procurer ; puisqu'il n'étoit pas en son pouvoir de se donner des Sensations. Mais l'espece de dé-

En quoi consistent ses désirs.

fir, dont elle est capable avec le toucher, embrasse l'effort de toutes les parties du corps, qui tendent à se mouvoir, & qui vont, pour ainsi dire, chercher des Sensations sur tous les objets palpables. Nous-mêmes lorsque nous désirons vivement, nous sentons que nos désirs enveloppent cette double tendance des facultés de l'ame, & des facultés du corps. Dès - lors la jouissance ne se borne plus aux idées que l'imagination représente, elle s'étend au - dehors sur tous les objets qui sont à portée; & les désirs, au lieu de concentrer notre Statue dans ses ma

manieres d'être, comme il arrivoit
avec les autres sens, l'entraî-
nent continuellement tout au-
tour d'elle.

§. 7. Par conséquent son <sup>Quel en est
l'objet ?</sup> amour, sa haine, sa volonté,
son espérance, sa crainte n'ont
plus ses propres manieres d'être
pour seul objet: ce sont les
choses palpables qu'elle aime,
qu'elle hait, qu'elle espere,
qu'elle craint, qu'elle veut.

Elle n'est donc pas bornée à
n'aimer qu'elle: mais son amour
pour les corps est un effet de
celui qu'elle a pour elle-même:
elle n'a d'autre dessein en les
aimant, que la recherche du
plaisir, ou la fuite de la dou-

leur; & c'est là ce qui va lui apprendre à se conduire dans l'espace qu'elle commence à découvrir.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont un homme borné au sens du Toucher, commence à découvrir l'espace.

Le plaisir régle les mouvemens de la Statue.

§ I. **P**UISQUE les desirs consistent dans l'effort que les parties du corps font de concert avec les facultés de l'ame, notre Statue ne peut désirer une Sensation, qu'au même instant elle ne se meuve pour chercher l'objet, qui peut

la lui procurer. Elle sera donc déterminée à se mouvoir, toutes les fois qu'elle se rappellera les Sensations agréables, dont le mouvement lui a donné la jouissance.

D'abord elle s'agite au hasard, & cette agitation est elle-même un sentiment, dont elle jouit avec plaisir; car elle en sent mieux son existence. Si sa main rencontre ensuite un objet, qui fasse sur elle une impression agréable de chaleur ou de fraîcheur; aussitôt tous ses mouvemens sont suspendus, & elle se livre toute entière à ce nouveau sentiment. Plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe

son attention, elle voudroit même toucher de toutes les parties de son corps, l'objet qui l'occasionne : & ce désir reproduit en elle des mouvemens, qui, au lieu de se faire au hasard, tendent tous à lui procurer la jouissance la plus complète.

Cependant cet objet perd son degré de chaleur ou de fraîcheur; & la jouissance cesse d'être agréable. Alors la Statue se souvient des premiers mouvemens qui lui ont plu, elle les désire; & s'agitant une seconde fois, sans autre dessein que de s'agiter, elle change peu à peu de place, & touche de nouveaux corps.

Un des premiers objets de sa surprise, c'est sans doute l'espace qu'elle découvre à chaque instant autour d'elle. Il lui semble qu'elle le tire du sein de son être, que les objets ne s'étendent sous ses mains qu'aux dépens de son propre corps; & plus elle se compare avec l'espace qui l'environne, plus elle sent ses bornes se resserrer.

A chaque fois qu'elle découvre un nouvel espace, & touche de nouveaux objets, elle suspend ses mouvemens, ou les règle, pour mieux jouir des Sensations qui lui plaisent; & elle recommence à se mouvoir pour le seul plaisir de se

mouvoir, aussitôt qu'elle cesse de les trouver agréables.

Lorsque par ce moyen elle a découvert un certain espace, & qu'elle a éprouvé un certain nombre de Sensations, elle se rappelle au moins confusément tout ce dont elle a joui. Se souvenant d'un côté qu'elle le doit à ses mouvemens, sentant de l'autre que ses mouvemens sont à sa disposition; elle désire de parcourir encore cet espace, & de se procurer les mêmes Sensations, qu'elle a appris à connoître. Elle ne se meut donc plus pour le seul plaisir de se mouvoir,

Mais comme elle ne passe pas

toujours par les mêmes endroits, elle éprouve de tems en tems des sentimens qui lui étoient tout-à-fait inconnus. A mesure qu'elle en fait l'expérience, elle juge que ses mouvemens sont propres à lui procurer de nouveaux plaisirs, & cet espoir devient le principe qui la meut.

§. 2. Elle commence donc à juger qu'il y a des découvertes à faire pour elle; elle apprend que les mouvemens, qui sont à sa disposition, lui donnent le moyen d'y réussir; & elle devient capable de curiosité.

Elle devient capable de curiosité.

En effet, la curiosité n'est que le désir de quelque chose de

nouveau ; & ce désir ne peut naître , que lorsqu'on a déjà fait des découvertes , & qu'on croit avoir des moyens , pour en faire encore. Il est vrai qu'on peut se tromper sur les moyens. Devenu curieux par habitude , on s'occupe souvent à des recherches , où il est impossible de faire des progrès. Mais c'est une méprise , où l'on ne seroit pas tombé , si dans d'autres occasions on n'avoit pas eû des succès plus favorables.

Elle ne l'é-
roit pas avec
les autres sens.

§. 3. Il n'étoit peut-être pas impossible , que lorsque notre Statue recevoit successivement les autres sens , l'habitude de passer par des manieres d'être

toujours différentes, ne lui en
 fit soupçonner d'autres, dont
 elle pourroit encore jouir: mais
 ne sachant pas comment elles
 devoient lui arriver, & n'ayant
 aucun moyen, pour en obtenir
 la jouissance, elle ne pouvoit
 pas s'occuper à découvrir en
 elle une nouvelle maniere d'être.
 Il étoit bien plus naturel
 qu'elle tournât tous ses desirs
 vers les sentimens agréables,
 qu'elle connoissoit. C'est pour-
 quoi je ne lui ai point supposé
 de curiosité.

§. 4. On sent que la curiosité
 devient pour elle un besoin, qui
 la fera continuellement passer
 d'un lieu dans un autre. Ce fera

La curiosité
 est un des
 principaux
 motifs de ses
 actions.

souvent l'unique mobile de ses actions. Sur quoi il faut remarquer que je ne m'écarte point de ce que j'ai établi, lorsque j'ai dit que le plaisir & la douleur sont la seule cause du développement de ses facultés. Car elle n'est curieuse que dans l'espérance de se procurer des sentimens agréables, ou d'en éviter, qui lui déplaisent. Ainsi ce nouveau principe est une conséquence du premier, & le confirme.

La douleur suspend le désir qu'elle a de se mouvoir.

§. 5. Dans les commencemens, elle ne fait que se traîner; elle va ensuite sur ses pieds & sur ses mains; & rencontrant enfin une élévation, elle est cu-

rieuse de découvrir ce qui est au-dessus d'elle, & elle se trouve, comme par hasard, sur ses pieds. Elle chancelle, elle marche, en s'appuyant sur tout ce qui est propre à la soutenir; elle tombe, se heurte, & ressent de la douleur. Elle n'ose plus se soulever, elle n'ose presque plus changer de place : la crainte de la douleur balance l'espérance du plaisir. Si cependant elle n'a point encore été blessée par les corps, sur lesquels elle a porté la main, elle continuera d'étendre les bras sans défiance : mais à la première picure, cette confiance l'abandonne-

ra, & elle demeurera immobile.

Ce désir re-
naît accompa-
gné de crain-
te.

§. 6. Peu à peu sa douleur se dissipe, & le souvenir, qui lui en reste, trop foible pour contenir le désir de se mouvoir, est assez fort pour la faire mouvoir avec crainte. Ainsi il ne faut que disposer des objets qui l'environnent, & nous lui rendrons sa première sécurité par des plaisirs capables d'effacer jusqu'au souvenir de sa douleur, ou nous renouvellerons sa défiance par des sentimens douloureux.

Si nous laissons les choses à leur cours naturel, les accidens pourront être si fréquens,

DES SENSATIONS. 251

que la défiance ne la quittera plus.

§. 7. Si même au premier instant nous l'avions placée dans un lieu, où elle n'eût pu se mouvoir, sans s'exposer à des douleurs vives, le mouvement auroit cessé d'être un plaisir pour elle; elle fût demeurée immobile, & ne se fût jamais élevée à aucune connoissance des objets extérieurs.

Circonstances où la crainte l'auroit entièrement étouffé.

§. 8. Mais si nous veillons sur elle, pour qu'elle n'éprouve que de légères douleurs, & que ces douleurs soient même encore assez rares; alors elle désirera de se mouvoir, & ce désir sera seulement accompa-

Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie.

gné de tems en tems de quelque défiance de ses mouvemens. Elle ne fera donc plus dans le cas de demeurer pour toujours immobile: si elle craint un changement de situation, elle le désire, toutes les fois qu'il peut la soulager, & elle obéit tour à tour à ces deux sentimens.

De-là naîtra une sorte d'industrie, c'est-à-dire, l'art de régler ses mouvemens avec précaution, & de faire usage des objets, qu'elle découvrira pouvoir servir à prévenir les accidens, auxquels elle est exposée. Le même hasard, qui lui fera saisir un bâton, lui ap-

prendra peu à peu qu'il peut
l'aider à se soutenir, à juger des
corps, contre lesquels elle pour-
roit se heurter, & à connoître
les endroits, où elle peut por-
ter le pied en toute assurance.

CHAPITRE VII.

*Des idées que peut acquérir un
homme borné au Sens
du Toucher.*

§. I. **S**ANS le plaisir, notre
Statue n'auroit jamais
la volonté de se mouvoir : sans
la douleur, elle se transporte-
roit avec sécurité, & périroit
infailliblement. Il faut donc

Le plaisir &
la douleur é-
galement né-
cessaires à
l'instruction
de la Statue.

qu'elle soit toujours exposée à des Sensations agréables ou désagréables. Voilà le principe & la regle de tous ses mouvemens. Le plaisir l'attache aux objets, l'engage à leur donner toute l'attention, dont elle est capable, & à s'en former des idées plus exactes. La douleur l'écarte de tout ce qui peut lui nuire, la rend encore plus sensible au plaisir, lui fait saisir les moyens d'en jouir sans danger, & lui donne des leçons d'industrie. En un mot, le plaisir & la douleur sont ses seuls maîtres.

ils déterminent seuls le nombre & l'é-

§. 2. Le nombre des idées qui peuvent venir par le tact

DES SENSATIONS. 255

est infini : car il comprend tous ^{tendue de ses}
les rapports des grandeurs , ^{connoissances.}
c'est-à-dire , une science que
les plus grands Mathématiciens
n'épuiseront jamais. Il ne s'agit
donc pas d'expliquer ici la gé-
nération des idées qu'on peut
devoir au toucher : il suffit de
découvrir celles que notre Sta-
tue acquerra elle-même. Les
observations que nous avons
faites , nous fournissent le prin-
cipe qui doit nous conduire
dans cette recherche : c'est
qu'elle ne remarquera dans ses
sensations que les idées , aux-
quelles le plaisir & la douleur
lui feront prendre quelque in-
térêt. L'étendue de cet inté-

rêt déterminera l'étendue de
ses connoissances.

Ordre dans
lequel elle ac-
querra des i-
dées.

§. 3. Quant à l'ordre, dans
lequel elle les acquerra, il aura
deux causes. L'une sera la ren-
contre fortuite des objets, l'au-
tre la simplicité des rapports ;
car elle n'aura des notions exac-
tes de ceux qui supposent un
certain nombre de comparai-
sons, qu'après avoir étudié ceux
qui en demandent moins.

Il est possible de suivre les
progrès que la seconde de ces
causes pourra lui faire faire ; il
n'en est pas de même de ceux
qu'elle devra à la première.
Mais c'est une chose assez inu-
tile, & chacun peut faire à ce
sujet

sujet les suppositions qu'il jugera à propos.

§. 4. Ses idées sur la solidité, la dureté, la chaleur, &c. ne sont point absolues; c'est-à-dire, qu'elle ne juge qu'un corps est solide, dur, chaud, qu'autant qu'elle le compare avec d'autres, qui ne le sont pas au même degré, ou qui ont des qualités différentes. Si tous les objets étoient également solides, durs, chauds, &c. elle auroit les Sensations de solidité, de dureté & de chaleur, sans le remarquer; elle confondroit tous les corps à cet égard. Mais parce qu'elle rencontre tour à tour de la solidité & de la fluidité,

Premieres
idées qu'elle
acquiert.

de la dureté & de la mollesse, de la chaleur & du froid, elle donne son attention à ces différences, elle les compare, elle en juge, & ce sont autant d'idées, par où elle apprend à distinguer les corps. Plus elle exercera ses jugemens à ce sujet, plus son tact acquerra de finesse, & elle se rendra peu à peu capable de discerner dans une même qualité jusqu'aux nuances les plus légères. Voilà les idées, qui demandent le moins de comparaisons, & par conséquent les premières qu'elle aura occasion de remarquer.

Sa curiosité en devient plus grande,

§. 5. Ces connoissances appliquent avec une nouvelle vi-

vacité son attention sur les objets qu'elle touche, elles les lui font considérer sous tous les rapports, qui la frappent sensiblement. Plus elle en découvre, plus elle se fait une habitude de juger qu'elle en découvrira encore, & la curiosité devient pour elle un besoin plus pressant.

§. 6. Ce besoin sera le principal ressort des progrès de son esprit. Cependant je n'entreprendrai pas d'en suivre tous les effets; parce que je craindrois de m'égarer dans trop de conjectures. J'observerai seulement que la curiosité doit être chez elle bien plus active, que

Combien elle a d'activité.

chez le commun des hommes. L'éducation l'étouffe souvent en nous, par le peu de soin qu'on prend à la satisfaire; & dans l'âge où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, la multitude des besoins la contraint, & ne nous permet pas de suivre tous les goûts qu'elle nous inspireroit. Mais dans la Statue je ne vois rien qui ne tende à l'augmenter. Les sentimens agréables qu'elle éprouve souvent, & les sentimens désagréables auxquels elle est quelquefois exposée, (a) doivent

(a) Je dis *quelquefois*, parce que si ces sentimens se répétoient trop souvent, ils éteindroient tout-à-fait sa curiosité.

l'intéresser vivement à pouvoir reconnoître , aux plus légères différences , les objets qui les produisent. Elle va donc se livrer à l'étude des corps.

§. 7. Lorsqu'elle n'avoit que le sens de la vûe, nous avons observé que son œil appercevoit des couleurs, sans pouvoir remarquer l'ensemble d'aucune figure , sans avoir même proprement aucune idée d'étendue. La main a au contraire cet avantage , qu'elle ne peut manier un objet, qu'elle ne remarque l'étendue & l'ensemble des parties, qui le composent. Il suffit pour cet effet, qu'elle en sente la solidité. En

La Statue se
fait des idées
de figure.

ferrant un caillou, notre Statue se fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, qu'elle a touché dans toute sa longueur; elle sent dans un cube des angles, qu'elle ne peut trouver dans un globe: elle n'apperçoit pas la même direction dans un arc & dans un jonc bien droit. En un mot, elle distingue les choses solides, suivant la forme que chacune fait prendre à la main; & elle considère, comme formant un seul tout, les positions d'étendue, qu'elle ne peut séparer, ou qu'elle sépare difficilement. Elle acquiert donc les idées de ligne droite, de ligne courbe, & de plusieurs sortes de figures.

DES SENSATIONS. 263

§. 8. Mais si les premiers corps, En comparant les qualités contraires. qu'elle a occasion de toucher, faisoient tous prendre la même forme à sa main, si elle ne rencontre, par exemple, que des globes de même volume, elle se borneroit à remarquer que l'un seroit rude, l'autre poli, l'un chaud, l'autre froid, & elle ne donneroit aucune attention à la forme, que sa main prendroit constamment. Ainsi elle toucheroit des globes, sans jamais s'en faire aucune idée, qu'elle manie au contraire tout tour des globes, des cubes, & d'autres figures de diverses grandeurs, elle sera frappée de la différence des formes, que

prennent ses mains. Alors elle commence à juger que toutes les figures ne se ressemblent pas. Sa curiosité la porte aussitôt à chercher tous les côtés, par où elles different, & elle s'en forme peu à peu des notions exactes. Pour acquérir l'idée d'une figure, il faut donc qu'elle en remarque plusieurs, qui au premier attouchement contrastent par quelque endroit d'une manière sensible : il faut qu'une première différence apperçue lui fasse naître le désir d'en appercevoir d'autres. Elle ne désire, par exemple, de connoître un cube, qu'après l'avoir comparé avec un globe, & avoir

trouve

trouvé dans l'un des angles qu'elle ne trouve pas dans l'autre. En un mot, elle ne cherche de nouvelles idées dans ses Sensations, qu'autant qu'elle est prévenue par les premières différences, qui s'offrent à elle, lorsqu'elle touche successivement plusieurs objets.

§. 9. La notion d'un corps est plus complexe, à proportion qu'elle rassemble en plus grand nombre les perceptions & les rapports, que le tact démêle. Pour connoître quelles idées notre Statue se formera des objets sensibles; il faut donc observer dans quel ordre elle jugera de ces perceptions & de

Comment
on peut ju-
ger des idées
qu'elle se fait
des corps.

ces rapports, & comment elle en fera différentes collections.

Deux fortes de Sensations qu'elle peut comparer.

§. 10. Ou les Sensations qu'elle comparera, sont simples à son égard; parce que ce sont des impressions uniformes, dans lesquelles elle ne sauroit distinguer plusieurs perceptions; tel est le chaud ou le froid: ou ce sont des Sensations composées de plusieurs autres, qu'elle peut démêler; telle est l'impression d'un corps, où il y a tout à la fois solidité, chaleur, figure, &c.

Ses jugemens sur les Sensations simples.

§. 11. Les Sensations simples sont de même, ou de différentes espèces; c'est, par exemple, de la chaleur & de la chaleur, ou

de la chaleur & du froid. Les jugemens qu'elle peut porter à leur occasion, sont bien bornés.

Si les Sensations sont de même espece, elle sent qu'elles sont distinctes & semblables ; elle sent encore si les degrés en sont les mêmes, ou différens. Cependant elle n'a pas de moyen pour les mesurer, & elle n'en juge que par des idées vagues de plus & de moins. Elle sent que la chaleur de sa main droite n'est pas la même que la chaleur de sa main gauche ; mais elle n'en connoît qu'imparfaitement les rapports.

Si les Sensations sont d'especes différentes, elle apperçoit

seulement que l'une n'est pas l'autre; elle juge que le chaud n'est pas le froid: mais dans les commencemens elle ignore que ce sont deux Sensations contraires; & pour le découvrir, il faut qu'elle ait occasion de remarquer que le chaud & le froid ne peuvent pas se trouver en même tems dans le même corps, & que l'un détruit toujours l'autre. Ainsi ce jugement, *le chaud & le froid sont des Sensations contraires*, ne lui est pas aussi naturel qu'il paroît l'être; elle le doit à l'expérience.

Dans toutes ces occasions il est évident qu'il lui suffit de donner son attention à deux

Sensations, pour former tous les jugemens, qu'elle est capable de porter.

§. 12. Quand deux objets font chacun une Sensation composée, elle apperçoit d'abord que l'un n'est pas l'autre : c'est là son premier jugement.

Ses jugemens
sur les Sensa-
tions compo-
sées.

Mais nous avons vû que l'attention diminue, à proportion du nombre des perceptions, entre lesquelles elle se partage. Elle ne peut donc embrasser toutes celles que produisent deux corps, qu'elle ne soit faible à l'égard de chacune.

La Statue ne se formera par conséquent les notions de deux objets, qu'autant que le plaisir

bornera successivement son attention aux différentes perceptions qu'elle en reçoit, & les lui fera remarquer chacune en particulier. Elle juge d'abord de leur chaleur, en ne les considérant qu'à cet égard : elle juge ensuite de leur grandeur, en ne les considérant que sous ce rapport : & parcourant de la sorte toutes les idées qu'elle y remarque, elle forme une suite de jugemens, dont elle conserve le souvenir. De-là résulte le jugement total, qu'elle porte de l'un & de l'autre, & qui réunit dans chacun les perceptions, qu'elle y a successivement observées.

DES SENSATIONS. 271

§. 13. Les jugemens, qui lui donnent les notions composées de deux corps, ne sont donc qu'une répétition de ce qu'elle a fait sur les perceptions, qu'elle regarde comme simples. C'est l'attention donnée d'abord à deux idées, ensuite à deux autres, & ainsi successivement à toutes celles qu'elle est capable d'y remarquer : & s'il en reste, dont elle n'a pas jugé, c'est qu'elle ne leur a point encore donné d'attention, c'est qu'elle ne les a pas remarquées.

Pour les uns
& pour les autres l'opération de l'esprit est la même.

Par conséquent, lorsqu'elle compare deux objets, qu'elle en juge, & qu'elle s'en forme des notions complexes; il n'y

a point en elle d'autre opération, que lorsqu'elle juge de deux perceptions simples : car elle ne fait jamais que donner son attention.

La Statue
devient capa-
ble de réflexion.

§. 14. Quand elle n'avoit que l'odorat, elle conduisoit son attention d'une idée à une autre, elle en remarquoit la différence : mais elle ne faisoit pas des collections, dont elle déterminât les rapports.

Avec la vûe elle pouvoit à la vérité distinguer plusieurs couleurs qu'elle éprouvoit ensemble : mais elle ne remarquoit pas qu'elles formassent des tous figurés. Elle sentoit seulement qu'elle étoit tout à

la fois de plusieurs manieres.

Ce n'est qu'avec le tact, que détachant ces modifications de son *moi*, & les jugeant hors d'elle, elle en fait des tous différemment combinés, où elle peut démêler une multitude de rapports.

L'attention, dont elle est capable avec le toucher, produit donc des effets bien différens de l'attention, dont elle étoit capable avec les autres sens. Or cette attention, qui combine les Sensations, qui en fait au-dehors des tous, & qui réfléchissant, pour ainsi dire, d'un objet sur un autre, les compare sous différens rapports ;

c'est ce que j'appelle *réflexion*. Ainsi l'on voit pourquoi notre Statue, sans réflexion avec les autres sens, commence à réfléchir avec le toucher. (a)

Ce qu'est un
corps à son
égard.

§. 15. Un corps qu'elle touche, n'est donc à son égard que les perceptions de grandeur, de solidité, de dureté, &c. qu'elle juge réunies : c'est là tout ce que le tact lui découvre, & elle n'a pas besoin, pour former un pareil jugement, de donner à ces

(a) La réflexion n'étant dans l'origine que l'attention même, on pourroit la concevoir, de manière qu'elle auroit lieu avec chaque sens. Mais pour être d'accord sur les questions de cette espèce, il suffit de s'entendre. Je fais cette note, pour prévenir des disputes de mots : inconvénient fort ordinaire en Métaphysique, & contre lequel on ne sauroit trop se tenir en garde.

DES SENSATIONS. 275

qualités un sujet, un soutien, ou, comme parlent les Philosophes, un *substratum*. Il lui suffit de les sentir ensemble.

§. 16. Autant elle remarque de collections de cette espèce, De quelles qualités elle compose les objets. autant elle distingue d'objets; & elle ne les compose pas seulement des idées de grandeur, de solidité, de dureté, elle y fait encore entrer la chaleur ou le froid, le plaisir ou la douleur, & en général tous les sentimens que le tact lui apprend à rapporter au-dehors. Ses propres Sensations deviennent donc les qualités des objets. Si elles sont vives, telle qu'une chaleur violente, elle les juge en

même tems dans sa main & dans les corps qu'elle touche. Si elles sont foibles, telle qu'une chaleur douce, elle ne les juge que dans ces corps. Ainsi elle peut bien quelquefois cesser de les regarder comme à elles : mais elle ne cessera plus de les attribuer aux objets qui les occasionnent. C'est une erreur, où les autres sens n'ont pû la faire tomber ; puisqu'elle n'ap-
percevoit jamais ses Sensations, que comme son *moi* modifié différemment.

Elle se fait
des idées ab-
straites.

§. 17. Nous venons de voir que, pour rassembler dans les objets les qualités qui leur conviennent, elle a été obligée de

les considérer chacune à part. Elle a donc fait des abstractions : car abstraire , c'est séparer une idée de plusieurs autres , qui entrent avec elle dans la composition d'un tout.

En ne donnant , par exemple , son attention qu'à la solidité d'un corps , elle sépare cette qualité des autres auxquelles elle n'a point d'égard. Elle fait de la même manière les idées abstraites de figure , de mouvement , &c. & aussitôt chacune de ces notions se généralise , parce qu'elle remarque qu'il n'en est point qui ne convienne à plusieurs objets , ou qui ne se retrouve dans plusieurs collections,

On voit par là, & par ce que nous avons dit en traitant des autres sens, que les idées abstraites naissent nécessairement de l'usage que nous voulons faire de nos organes; que par conséquent elles ne sont pas aussi éloignées de l'intelligence des hommes qu'on paroît le croire; & que leur génération n'est pas assez difficile à comprendre, pour supposer que nous ne puissions les tenir que de l'Auteur de la nature.

On n'en fau-
roit détermi-
ner le nom-
bre.

§. 18. Lorsque la Statue étoit bornée aux autres sens, elle ne pouvoit faire des abstractions que sur ses propres manières d'être; elle en séparoit certains

accessoires , communs à plusieurs ; elle en séparoit , par exemple , le contentement ou le mécontentement , qui les accompagnoient , & elle faisoit par ce moyen les notions générales de manieres d'être agréables , & de manieres d'être désagréables.

Mais actuellement qu'elles s'est accoutumée à prendre ses Sensations pour les qualités des objets sensibles , c'est-à-dire , pour les qualités , qui existent hors d'elle , & pour ainsi dire , par groupes ; elle peut les détailler chacune des collections , dont elles font partie , les considérer à part , & former des

abstractions sans nombre. Mais n'ayant pas déterminé l'étendue de sa curiosité, nous n'entreprendrons pas de la suivre ici dans toutes ces opérations.

Elle étend
ses idées sur
les nombres.

§. 19. Sa curiosité ne la bornera pas à n'étudier que les objets, qui l'environnent. Elle se touchera elle-même, & elle étudiera sur-tout la forme de cet organe, avec lequel elle manie les corps. Elle examinera ses doigts, lorsqu'ils s'écartent, se rapprochent, se plient; frappée de la ressemblance, qu'elle commence à découvrir entre ses mains, elle sera curieuse d'en juger encore mieux; elle observera ses doigts un à un, deux

à deux , &c. par là elle multipliera ses notions abstraites sur les nombres , & pourra apprendre que sa main droite a autant de doigts que sa main gauche.

Qu'elle considere alors un corps , elle juge qu'il est un , comme un de ses doigts : qu'elle en considere deux , elle juge qu'ils sont deux , comme deux de ses doigts. Voilà donc ses doigts devenus les signes des nombres. Mais nous ne pouvons assurer , jusqu'où elle portera ces sortes d'idées. Il me suffit de prouver par ces details , qu'elles sont toutes renfermées dans le toucher ; &

que notre Statue les y remarquera, suivant le besoin qu'elle aura de les acquérir.

Ses autres
dées en font
plus distinc-
tes,

§. 20. Ayant étendu ses idées sur les nombres, elle sera plus en état de se rendre compte de ses notions abstraites. Elle pourra, par exemple, remarquer qu'elle forme sur un même objet, jusqu'à cinq ou six abstractions : ou, pour parler autrement, qu'elle y peut observer séparément, jusqu'à cinq ou six qualités différentes. Auparavant elle en appercevoit seulement une multitude, qu'il ne lui étoit pas possible de déterminer : ce qui ne pouvoit manquer d'y repa-

dre de la confusion. Ses progrès sur les nombres contribueront donc à ceux de toutes ses autres connoissances.

§. 21. Mais quelle que soit la multitude des objets, qu'elle découvre, quelque combinaisons qu'elle en fasse ; elle ne s'élèvera jamais aux notions abstraites d'être, de substance, d'essence, de nature, &c. ces sortes de phantômes ne sont palpables qu'au tact des Philosophes. Dans l'habitude où elle est de juger que chaque corps est une collection de plusieurs qualités, il lui paroitra tout naturel qu'elles existent réunies, & elle ne songera pas

Elle ne s'élève pas aux notions abstraites d'être & de substance.

à chercher quel en peut être le lien ou le soutien. L'habitude nous tient souvent lieu de raison à nous-mêmes, & il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les explications des Philosophes.

Les Philosophes à ce sujet n'en savent pas plus qu'elle.

§. 22. Mais supposé que la Statue fut curieuse de découvrir comment ces qualités existent dans chaque collection, elle seroit portée comme nous, à imaginer quelque chose qui en est le sujet ; & si elle pouvoit donner un nom à ce quelque chose, elle auroit une réponse toute prête aux questions des Philosophes. Elle en sauroit donc autant qu'eux ; c'est.

à - dire , qu'ils n'en savent pas plus qu'elle. En effet leurs définitions expliquées clairement n'apprennent à un enfant même , que ce que les sens lui ont appris.

§. 23. Parmi les notions abstraites qu'elle acquiert , il y Idées qu'elle se fait de la durée. en a deux , qui meritent quelques considérations particulières : ce sont celles de durée & d'espace.

Dans le vrai elle ne connoit la durée que par la succession de ses idées. Mais elle pourra se la représenter si sensiblement , en imaginant le passé par un espace qu'elle a parcouru , & l'avenir pour un espace

à parcourir , que le tems fera
à son égard comme une ligne,
suivant laquelle elle se meut.
Cette maniere d'en juger lui
paroitra même si naturelle ,
qu'elle pourra bien tomber
dans l'erreur de croire , qu'elle
ne connoit la durée , qu'autant
qu'elle réfléchit sur le
mouvement d'un corps. Quand
on a plusieurs moyens pour se
représenter une chose , on est
ordinairement porté à regarder
comme le seul , celui qui
est plus sensible. C'est une mé-
prise , que les Philosophes même
ont peine à éviter. Aussi
Locke est-il le premier , qui
ait démontré que nous ne con-

noissons la durée que par la succession de nos idées.

§. 24. Comme elle connoit De l'espace
la durée par la succession de
ses idées , elle connoit l'espace
par la coexistence de ses idées.
Si le toucher ne lui transmet-
toit pas à la fois plusieurs Sen-
sations qu'il distingue , qu'il
rassemble , qu'il circonscrit
dans de certaines limites , &
dont , en un mot , il fait un
corps , elle n'auroit l'idée d'au-
cune grandeur. Elle ne trouve
donc cette idée que dans la
coexistence de plusieurs Sen-
sations. Or dès qu'elle connoît
une grandeur , elle a de quoi
mesurer d'autres ; elle a de-

quoi mesurer l'intervalle qui les sépare, celui qu'elles occupent ; en un mot , elle a l'idée de l'espace. Comme elle n'auroit donc aucune idée de durée, si elle ne se souvenoit pas d'avoir eu successivement plusieurs Sensations ; elle n'auroit aucune idée d'étendue ni d'espace, si elle n'avoit jamais plusieurs Sensations à la fois.

Par tout où elle ne trouve point de résistance, elle juge qu'il n'y a rien, & elle se fait l'idée d'un espace vuide. Cependant ce n'est pas une preuve pour qu'il existe un espace sans matiere : elle n'a qu'à se mouvoir avec quelque v

vacité,

DES SENSATIONS. 289

vacité, pour sentir au moins un fluide qui lui résiste.

§. 25. D'abord elle n'ima-
gine rien au-delà de l'espace De l'im-
mensité,
qu'elle découvre autour d'elle ; & en conséquence elle ne croit pas qu'il y en ait d'autre. Dans la suite l'expérience lui apprend peu à peu qu'il s'étend plus loin. Alors l'idée de celui qu'elle parcourt devient un modele , d'après lequel elle imagine celui qu'elle n'a point encore parcouru ; & lorsqu'elle a une fois imaginé un espace où elle ne s'est point transportée , elle en imagine plusieurs les uns hors des autres. Enfin ne concevant point de

bornes , au-delà desquelles elle puisse cesser d'en imaginer ; elle est comme forcée d'en imaginer encore , & elle croit apercevoir l'immensité même.

De l'éternité.

§. 26. Il en est de même de la durée. Au premier moment de son existence elle n' imagine rien ni avant ni après. Mais lorsqu'elle s'est fait une longue habitude des changemens auxquels elle est destinée , le souvenir d'une succession d'idées est un modele d'après lequel elle imagine une durée antérieure & une durée postérieure de sorte que ne trouvant point d'instant dans le passé ni dans l'avenir , au-delà duquel elle

DES SENSATIONS. 291

ne puisse pas en imaginer d'autres , il lui semble que sa pensée embrasse toute l'éternité. Elle se croit même éternelle, car elle ne se rappelle pas qu'elle ait commencé , & elle ne soupçonne pas qu'elle doive finir.

§. 27. Cependant elle n'a dans le vrai ni l'idée de l'éternité , ni celle de l'immensité.

Les deux dernières ne sont qu'une illusion de son imagination.

Si elle juge le contraire , c'est que son imagination lui fait illusion , en lui représentant comme l'éternité & l'immensité même , une durée & un espace vagues , dont elle ne peut fixer les bornes.

§. 28. A chaque découvrir

Les Sensa-

tions sont des
idées pour la
Statue.

te qu'elle fait , elle éprouve
que le propre de chaque Sen-
sation est de lui faire prendre
connoissance ou de quelque
sentiment qu'elle juge en elle ,
ou de quelque qualité qu'elle
juge au dehors : c'est-à-dire ,
que le propre de chaque Sen-
sation est pour elle ce que nous
appelons *idée* ; car toute im-
pression qui donne une con-
noissance , est une idée ,

En quoi et-
les différent
des idées in-
tellectuelles.

§. 29. Si elle considère ses
Sensations comme passées , elle
ne les apperçoit plus que dans
le souvenir qu'elle en conserve ,
& ce souvenir est encore
une idée ; car il redonne
ou rappelle une connoissance

DÈS SENSATIONS. 293

J'appellerai ces sortes d'idées
pures ou *intellectuelles*, ou sim-
 plement *idées*, pour les distin-
 guer des autres, que je conti-
 nuerai de nommer *Sensations*.
 Une idée intellectuelle est donc
 le souvenir d'une Sensation. L'i-
 dée intellectuelle de solidité,
 par exemple, est le souvenir
 d'avoir senti de la solidité dans
 un corps qu'on a touché; l'i-
 dée intellectuelle de chaleur
 est le souvenir d'une certaine
 Sensation qu'on a eue; & l'i-
 dée intellectuelle de corps est
 le souvenir d'avoir remarqué
 dans une même collection de
 l'étendue, de la figure, de la
 dureté, &c.

Différence
que la Statue
met entre ses
idées & ses
Sensations.

§. 30. Or notre Statue sent une différence entre éprouver actuellement des Sensations, & se souvenir de les avoir eues. Elle les distingue donc de ce que j'appelle *idée pure*.

Elle remarque qu'elle a de ces sortes d'idées, sans rien toucher, & qu'elle n'a des Sensations qu'autant qu'elle touche. La raison qui lui a fait juger ses Sensations dans les objets, ne peut lui faire porter le même jugement sur ses idées intellectuelles. Celles-ci lui paroissent donc comme si elle ne les avoit qu'en elle-même.

Si les Sen-

§. 31. Par les Sensations el

DES SENSATIONS. 295

le ne connoît que les objets
présens au tact , & c'est par
les idées qu'elle connoît ceux
qu'elle a touchés , & qu'elle
ne touche plus. Elle ne juge
même bien des objets qu'elle
touche , qu'autant qu'elle les
compare avec ceux qu'elle a
touchés : & comme les Sen-
sations actuelles sont la source
de ses connoissances , le souve-
nir de ses Sensations passées ou
les idées intellectuelles en sont
tout le fond : c'est par leur se-
cours que les nouvelles Sen-
sations se démêlent , & se de-
veloppent toujours de plus en
plus.

sations sont
la source de
ses connois-
sances , les
idées en de-
viennent le
fond.

§. 32. En effet lorsqu'elle

Sans les.

B b iij

idées elle ju-
geroit mal
des objets
qu'elle tou-
che.

touche un objet , elle ne ju-
geroit point de sa grandeur , ni
de ses degrés de dureté , de
chaleur , &c. si elles ne se sou-
venoit pas d'avoir manié d'au-
tres grandeurs , où elle a trou-
vé d'autres degrés de dureté
& de chaleur. Mais dès qu'el-
le s'en souvient, elle juge par
comparaison cet objet plus ou
moins grand , plus ou moins
dur , plus ou moins chaud.
C'est donc au souvenir ou à
l'idée intellectuelle , qu'elle
conserve de certaines gran-
deurs , de certains degrés de
dureté & de chaleur , qu'elle
juge des nouveaux objets qu'el-
le rencontre : c'est ce souvenir,

DES SENSATIONS. 297

qui lui faisant faire des comparaisons , lui fait remarquer les différentes idées ou connoissances , que les Sensations actuelles lui transmettent.

§. 33. Cependant puisque nous avons vu que le souvenir n'est qu'une maniere de sentir , c'est une conséquence que les idées intellectuelles ne different pas essentiellement des Sensations mêmes. Mais vraisemblablement notre Statue n'est pas capable de faire cette réflexion. Tout ce qu'elle peut savoir , c'est qu'elle a des idées , qui lui servent pour régler ses jugemens , & qui ne sont pas des Sensations. Sup-

Elle ne se
marque pas
que dans l'o-
rigine les
idées & les
Sensations
sont la même
chose.

posé donc qu'elle eut occasion de réfléchir sur l'origine de ses connoissances, voici, je pense, comment elle raisonneroit.

Mauvais
raisonnemens
qu'elle pour-
roit faire.

§. 34. » Mes idées sont bien
» différentes de mes Sen-
» tions, puisque les unes sont
» en moi, & les autres au con-
» traire dans les objets. Or con-
» noître, c'est avoir des idées.
» Mes connoissances ne depen-
» dent donc d'aucune Sen-
» tion. D'ailleurs je ne juge des
» objets qui sont sur moi des
» impressions différentes, que
» par la comparaison que j'en
» fais aux idées que j'ai déjà.
» J'ai donc des idées, avant
» d'avoir des Sensations Mais

DES SENSATIONS. 299

» ces idées , me les suis-je don-
» nées à moi-même ? Non sans
» dou te: comment cela seroit-
» il possible ? Pour se donner
» l'idée d'un triangle , ne faut-
» droit-il pas déjà l'avoir ? Or
» si je l'avois , je ne me la
» donne pas. Je suis donc un
» être , qui par moi-même ai
» naturellement des idées : el-
» les sont nées avec moi. «

Les idées étant le fond de
toutes nos connoissances , el-
les constituent plus particulièrement ce que nous nommons
l'être pensant : & quoique les
Sensations soient le principe
de la pensée , & n'appartiennent dans le vrai qu'à l'ame,

elles paroissent s'arrêter dans le corps , & être tout à fait inutiles à la génération des idées. Notre Statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées , si elle étoit capable , comme nous , de se perdre dans de vaines spéculations. Mais ce n'est pas la peine d'en faire un Philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal. (a)

(a) C'est d'après de pareils raisonnemens qu'on a accordé des Sensations à des animaux , auxquels on a refusé des idées ; & qu'on a cru que nos idées ne venoient point des sens. Les Philosophes considérant l'homme , lorsqu'il a déjà acquis beaucoup de connoissances ; & voyant qu'alors il a des idées indépendamment des Sensations actuelles , ils n'ont pas vu que ces idées n'étoient que le souvenir des Sensations précé-

DES SENSATIONS. 301

§. 35. N'ayant pas déterminé ^{Conclusion de ce Chapitre.} jusqu'où elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame; je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances, que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les Sensations du tact, elle les remarquera, lorsqu'elle sera in-

dentes; ils ont conclu au contraire que les idées avoient toujours précédé les Sensations. De-là plusieurs systèmes; celui des idées innées, celui du P. Mallebranche, & celui de quelques Anciens, tel que Socrate, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps; & que par conséquent ce que nous croyons apprendre, n'est qu'une reminiscence de ce que nous avons su.

elles paroissent s'arrêter dans le corps , & être tout à fait inutiles à la génération des idées. Notre Statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées , si elle étoit capable , comme nous , de se perdre dans de vaines spéculations. Mais ce n'est pas la peine d'en faire un Philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal. (a)

(a) C'est d'après de pareils raisonnemens qu'on a accordé des Sensations à des animaux , auxquels on a refusé des idées ; & qu'on a cru que nos idées ne venoient point des sens. Les Philosophes considérant l'homme , lorsqu'il a déjà acquis beaucoup de connoissances , & voyant qu'alors il a des idées indépendamment des Sensations actuelles , ils n'ont pas vu que ces idées n'étoient que le souvenir des Sensations précé-

DES SENSATIONS. 301

§ 35. N'ayant pas déterminé Conclusion
de ce Chapitre.
 jusqu'où elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame; je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances, que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les Sensations du tact, elle les remarquera, lorsqu'elle sera in-

dentes; ils ont conclu au contraire que les idées avoient toujours précédé les Sensations. De-là plusieurs systèmes; celui des idées innées, celui du P. Mallebranche, & celui de quelques Anciens, tel que Socrate, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps; & que par conséquent ce que nous croyons apprendre, n'est qu'une réminiscence de ce que nous avons su.

réflee à les connoître. Mon objet n'est pas d'expliquer la génération de toutes ses idées : je me borne à démontrer qu'elles lui viennent par les sens ; & que ce sont ses besoins , qui lui apprennent à les démêler.

CHAPITRE VIII.

*Observations propres à faciliter
l'intelligence de ce qui sera dit
en traitant de la Vûe.*

Objet de ce
Chapitre.

§. I. **A**PRÈS les détails où nous venons d'entrer , ce Chapitre paroîtra tout-à-fait inutile ; & j'avoue qu'il le seroit , s'il ne préparoit pas le

DES SENSATIONS. 303

Lecteur à se convaincre des observations que nous ferons sur la vue. La maniere, dont les mains jugent des objets par le moyen d'un bâton, de deux, ou d'un plus grand nombre, ressemble si fort à la maniere, dont les yeux en jugent, par le moyen des rayons, que depuis Descartes on explique communément l'un de ces problèmes par l'autre. Le premier sera l'objet de ce Chapitre.

§. 2, La premiere fois que la Statue saisit un bâton, elle n'a connoissance que de la partie qu'elle tient : c'est là qu'elle rapporte toutes les Sensations qu'il fait sur elle.

Comment la Statue peut juger des distances & des situations à l'aide d'un bâton.

Elle ne fait donc pas qu'il est étendu ; & par conséquent elle ne peut pas juger de la distance des corps , sur lesquels elle le porte.

Ce bâton peut être incliné différemment , & dès-lors il fait sur sa main des impressions différentes. Mais ces impressions ne lui apprennent pas qu'il est incliné, tant qu'elle ignore qu'il est étendu. Elles ne sauroient donc encore lui découvrir les différentes situations des objets.

Pour juger par son moyen des distances , il faut qu'elle l'ait touché dans toute sa longueur & pour juger des situations par l'impression

l'impression qu'elle en reçoit, il faut qu'elle pendant qu'elle le tient d'une main, elle en étudie de l'autre la direction.

§. 3. Tant qu'elle ne saura pas juger de la direction de deux bâtons, dont la longueur lui est connue, & qu'elle tient, l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche; elle ne pourra pas découvrir s'ils se croisent quelque part, ni même si leurs extrémités s'éloignent, ou si elles se rapprochent. Elle croira souvent toucher deux corps, lorsqu'elle n'en touchera qu'un: elle croira en haut ce qui est en bas; en bas ce qui est en haut. Mais dès

Avec deux,

qu'elle sera capable de remarquer les différentes directions ; suivant la différence des impressions ; alors elle connoîtra la situation des bâtons , & par là elle jugera de celle des corps.

Ce jugement ne sera d'abord qu'un raisonnement fort lent. Elle se dira en quelque sorte : Ces bâtons ne peuvent se croiser , que l'extrémité de celui que je tiens de la main droite , ne soit à ma gauche ; & que l'extrémité de celui que je tiens de la main gauche , ne soit à ma droite. Par conséquent les corps qu'ils touchent , sont dans une situation contraire à celle de mes mains ; & je dois juger à droite ce

que je sens de la main gauche, & à gauche ce que je sens de la main droite. Dans la suite ce raisonnement lui deviendra si familier, & se fera si rapidement, qu'elle jugera de la situation des corps, sans paroître faire la moindre attention à celle de ses mains.

§. 4. Ce n'est plus à l'extrémité qui agit sur la main, qu'elle rapporte les Sensations qu'un bâton lui transmet; elle sent au contraire à l'extrémité opposée, la dureté ou la mollesse des corps, sur lesquels elle le porte; & cette habitude lui fera distinguer des Sensations, qu'elle ne distinguoit pas auparavant.

Elle rapporte sa Sensation à l'extrémité opposée à celle qu'elle saisit.

Supposons qu'elle appuie la paume de la main sur trois joncs d'égale longueur, & réunis, comme s'ils n'en formoient qu'un seul; elle aura une Sensation confuse, ou elle ne démêlera pas l'action de chaque jonc. Ecartons ces joncs seulement par le bas: aussitôt elle apperçoit distinctement trois points de résistance, & par là elle discerne l'impression que chaque jonc fait sur elle.

Mais il faut bien remarquer qu'elle ne fait cette différence, que parce qu'elle a appris à juger de l'inclinaison par la Sensation. Si elle n'avoit pas fait les expériences nécessaires pour

porter ce jugement, elle sentiroit dans sa main un seul point de résistance, soit que les jones fussent réunis par le bas, soit qu'ils fussent écartés.

Cette expérience confirme le sentiment que j'ai adopté sur la vûe. Car ne se peut-il pas que, comme la main, l'œil ne confonde des Sensations semblables, lorsqu'il ne les juge qu'en lui-même; & qu'il ne commence à en faire la différence, qu'autant qu'il s'accoutume à les rapporter au-dehors? Il suffit de considérer que les rayons font sur lui l'effet, que les jones font sur la main.

§. 5. Pour déterminer l'inter-

Elle se fait:

une espece de
Géométrie.

valle que laissent entre elles les extrémités de deux bâtons qui se croisent, il suffit à un Géomètre de déterminer la grandeur des angles & celle des côtés.

La Statue ne peut pas suivre une méthode, où il y ait autant de précision. Mais elle fait à peu près quelle est la grandeur des bâtons, combien ils sont inclinés, le point où ils se croisent; & elle juge que les extrémités qui portent sur les objets, s'écartent, ou se rapprochent dans la même proportion que les extrémités qu'elle saisit. On imagine donc comment à force de tâtonner, elle

DES SENSATIONS. 311

se fera une espèce de Géométrie, & jugera de la grandeur des corps à l'aide de deux bâtons.

Si elle avoit quatre mains, elle pourroit par le même artifice juger tout à la fois de la hauteur & de la largeur d'un objet; & si elle en avoit un plus grand nombre, elle pourroit l'appercevoir sous une plus grande quantité de rapports. Il suffiroit qu'elle contractât l'habitude de porter des jugemens sur les impressions que lui transmettroient dix bâtons ou davantage.

C'est ainsi que sans aucune connoissance de la Géométrie,

elle se conduiroit, en tâtonnant, d'après les principes de cette science; &, pour dire encore plus, c'est ainsi que dans le développement de nos facultés, il y a des principes qui nous échapent, au moment même qu'ils nous guident. Nous ne les remarquons pas, & cependant nous ne faisons rien que par leur influence.

Aussi la connoissance des principes de la Géométrie seroit-elle tout-à-fait inutile à notre Statue. Ce ne seroit jamais qu'en tâtonnant, qu'elle en pourroit faire l'application aux bâtons, dont elle se sert. Or dès qu'elle tâtonne, elle porte nécessairement

ment les mêmes jugemens, que si elle raisonnoit d'après ces principes. Il auroit donc été superflu de lui supposer des idées innées sur les grandeurs & sur les situations : c'est assez qu'elle ait des mains.

CHAPITRE IX.

Du Repos, du Sommeil, & du Réveil dans un homme borné au Sens du Toucher,

§. 1. **L**E mouvement paroît à notre Statue un état si naturel, & elle a une si grande curiosité de se transporter par-tout, & de tout manier,

Le repos de la Statue,

qu'elle ne prévoit pas sans doute l'inaction, où elle ne peut manquer de tomber. Mais peu à peu ses forces l'abandonnent ; & commençant à sentir de la lassitude, elle la combat quelque tems par le désir qu'elle a encore de se mouvoir ; enfin, le repos devient le plus pressant de ses besoins ; elle sent que malgré elle sa curiosité cede ; elle étend les bras, & reste immobile.

Son som-
nail.

§. 2. Cependant l'activité de sa mémoire se conserve encore ; & il lui semble qu'elle ne vit plus, que par le souvenir de ce qu'elle a été : mais la mémoire se repose à son tour ; les

idées qu'elle retrace, s'affoiblissent insensiblement, & paroissent se perdre dans un éloignement, d'où elles jettent à peine une lueur qui va s'éteindre. Enfin, toutes les facultés sont assoupies: & c'est pour la Statue l'état de sommeil.

§. 3. Au bout de quelques heures le repos commence à lui rendre ses forces. Ses idées reviennent lentement, passent rapidement; & son ame suspendue entre le sommeil & la veille, se sent comme une vapeur légère, qui, d'un moment à l'autre, se dissipe & se reproduit. Cependant le mouvement renaît peu à peu

Son réveil;

dans toutes les parties de son corps, ses idées se fixent, ses habitudes se renouvellent, son ame lui est rendue toute entiere, elle croit vivre pour la seconde fois.

Ce réveil lui paroît délicieux; Elle porte les mains sur elle avec étonnement, elle les porte sur tout ce qui l'environne: charmée de se retrouver & de retrouver encore les objets, qui lui sont familiers; sa curiosité & tous ses desirs renaissent avec plus de vivacité. Elle s'y livre tout entiere, se transporte de côté & d'autre, reconnoît ce qu'elle a déjà connu, & acquiert de nouvelles con-

noissances. Elle se fatigue donc pour la seconde fois ; & cédant à la lassitude , elle s'abandonne encore au sommeil.

§. 4. En passant à plusieurs reprises par ces différens états , elle se fera une habitude de les prévoir ; & ils lui deviendront si naturels , qu'elle s'endormira & se réveillera sans être étonnée.

Elle prévoit qu'elle repassera par ces états.

§. 5. C'est au souvenir d'avoir passé de l'un à l'autre , qu'elle les distingue. Elle a d'abord senti ses forces l'abandonner insensiblement : elle les a senties ensuite se renouveler tout à coup. Ce passage brusque d'une inaction totale

A quoi elle les distingue.

à l'exercice de toutes ses facultés la frappe , la surprend , & par-là lui paroît une seconde vie. Il fuffit donc de l'opposition qui est entre l'instant de foiblesse , qui a immédiatement précédé le sommeil , & l'instant de force où elle se réveille , pour qu'elle se sente , comme si elle avoit cessé d'être. Si elle avoit repris l'usage de ses facultés par des degrés insensibles , elle n'eût rien pû remarquer de semblable.

Elle ne se
fait pas d'idée
de l'état de
sommeil.

§. 6. Cependant elle ne se représente pas ce que ce peut être que l'état d'où elle sort au réveil. Elle ne juge point quelle en a été la durée , elle ne

DES SENSATIONS. 319

fait pas même s'il a duré. Car rien ne peut lui faire soupçonner qu'il y ait eu en elle ni au dehors quelque succession. Elle n'a donc aucune notion de l'état de sommeil, & elle n'en distingue l'état de veille, que par la secousse que lui donnent toutes les facultés, au moment que les forces lui sont rendues.



CHAPITRE X.

De la Mémoire , de l'Imagination & des Songes dans un homme borné au Sens du Toucher.

Comment
les idées se
lient dans la
mémoire de
la Statue.

§. I. **L**ES Sensations qui viennent par le tact sont de deux especes : les unes sont l'étendue , la figure , l'espace , la solidité , la fluidité , la dureté , la mollesse , le mouvement , le repos ; les autres sont la chaleur & le froid , & différentes especes de plaisirs & de douleurs. Les rapports de celles-ci sont naturellement indéterminés. Elles ne se con-

servent donc dans la mémoire, que parce que les organes les ont transmises à plusieurs reprises. Mais celles-là ont des rapports, qui se connoissent avec plus d'exaëtitude. Notre Statue mesure le volume des corps avec ses mains ; elle mesure l'espace en se transportant d'un lieu dans un autre ; elle détermine les figures, lorsqu'elle en compte les côtés, & qu'elle en suit le contour ; elle juge à la résistance de la solidité ou de la fluidité, de la dureté ou de la mollesse ; enfin elle saisit une différence sensible entre le mouvement & le repos, lorsqu'elle considère si un

corps change ou ne change pas de situation par rapport à d'autres. Voilà donc de toutes les idées , celles qui se lient le plus fortement , & le plus facilement dans la mémoire.

Elles se
lient toutes à
celle de l'é-
tendue.

§. 2. D'un côté elle s'est fait une habitude de rapporter toutes ses Sensations à l'étendue ; puisqu'elle les regarde comme les qualités des objets, qu'elle touche. Toutes ses idées ne sont que de l'étendue chaude ou froide , solide ou fluide , &c. par-là celles dont les rapports sont le plus vagues , comme celles dont les rapports se déterminent le mieux, sont toutes liées à une même

DES SENSATIONS. 323

idée. En un mot , toutes les Sensations ne sont à son égard , que des modifications de l'étendue.

§. 3. D'un autre côté la Sensation de l'étendue est telle , Le souvenir en est plus fort & plus durable. que notre Statue ne la peut perdre que dans un sommeil profond. Lorsqu'elle est éveillée , elle sent toujours qu'elle est étendue ; car elle sent toutes les parties de son corps , qui pesent sur le lieu où elles reposent , & qui le mesurent. Tant qu'elle est éveillée , elle ne peut donc pas avec le tact , comme avec les autres sens , être entièrement privée de toute espece de Sensations.

Il lui en reste toujours une ; à laquelle toutes les autres sont liées ; & que je regarde , par cette raison , comme la base de toutes les idées dont elle conserve le souvenir. Tout prouve donc que la mémoire des idées , qui viennent par le tact , doit être plus forte & durer beaucoup plus , que celle des idées qui viennent par les autres sens.

En quoi consiste l'imagination de la Statue.

§. 4. Les idées peuvent se retracer avec plus ou moins de vivacité. Lorsqu'elles se réveillent foiblement , la Statue se souvient seulement d'avoir touché tel ou tel objet : mais lorsqu'elles se réveillent avec for-

ce , elle se souvient des objets , comme si elle les touchoit encore. Or j'ai appelé imagination cette mémoire vive , qui fait paroître présent ce qui est absent.

§. 5. Si nous joignons à cette faculté la réflexion , ou cette opération qui combine les idées ; nous verrons comment la Statue pourra se représenter dans un objet les qualités , qu'elle aura remarquées dans d'autres. Supposons qu'elle désire de jouir tout à la fois de plusieurs qualités , qu'elle n'a point encore rencontrées ensemble ; elle les imaginera réunies , & son imagination lui

La réflexion
se joint à l'imagination.

procurera une jouissance, qu'elle ne pourroit pas obtenir par le tact.

Sens le plus étendu dans lequel on peut prendre le mot *imagination*.

§. 6. Voilà la signification la plus étendue qu'on donne au mot *imagination* : c'est de le considérer comme le nom d'une faculté , qui combine les qualités des objets , pour en faire des ensembles , dont la nature n'offre point de modèles. Par-là , elle procure des jouissances , qui à certains égards l'emportent sur la réalité même : car elle ne manque pas de supposer dans les objets dont elle fait jouir , toutes les qualités qu'on désire y trouver.

§. 7. Mais la jouissance par le toucher peut se réunir à celle qui se fait par l'imagination ; & ce sera alors pour la Statue les plus grands plaisirs , dont elle puisse avoir connoissance. Lorsqu'elle touche un objet , rien n'empêche que l'imagination ne le lui représente quelquefois avec des qualités agréables qu'il n'a pas , & ne fasse disparoître celles par où il pourroit lui déplaire. Il suffira pour cela d'un désir vif d'y rencontrer les unes , & de n'y pas trouver les autres.

Jouissance
à laquelle le
toucher & l'i-
magination
concourent.

§. 8. L'imagination ne peut lui offrir tant d'attraits de la part des objets , qu'elle ne lui

Excès où l'i-
magination
fait tomber
la Statue,

faſſe ſouvent trouver du plaifir à ſe mouvoir , lors même que ſes membres fatigués commencent à ſe réfuſer à ſes déſirs. Elle lui retrace même quelquefois ce plaifir avec tant de vivacité , qu'elle la diſtraît de la laſſitude de ſes organes. Alors il n'y a qu'un excès de fatigue , qui puiſſe lui faire goûter le repos. Un état de peine & de douleur ſera le fruit d'un déſir , auquel elle ſ'eſt livrée avec trop peu de modération ; & lorsqu'elle en aura ſouvent fait l'épreuve , elle apprendra à ſe méfier des attraits du plaifir , & ſera plus attentive à conſulter ſes forces.

§. 9. Entre la veille & le ^{Etat de son-}
 sommeil profond nous pou-
 vons distinguer deux états mi-
 toyens : l'un où la mémoire ne
 rappelle les idées que d'une
 maniere fort légère ; l'autre où
 l'imagination les rappelle avec
 tant de vivacité & en fait des
 combinaisons si sensibles, qu'on
 croit toucher les objets qu'on
 ne fait qu'imaginer.

Lorsque la Statue s'est en-
 dormie dans un lieu , où elle
 a appris à se conduire sans dan-
 ger ; elle peut imaginer qu'il
 est semé d'épines , de cailloux ,
 qu'elle marche , & qu'à chaque
 pas elle se déchire , tombe , se
 heurte , & ressent de la dou-

leur. Quoiqu'étonnée de ce changement , elle n'en peut douter ; & son état est le même pour elle , que si elle étoit éveillée , & que ce lieu fût en effet tel qu'il lui paroît.

*Cause des
songes & du
désordre dans
lequel ils re-
tracent les
idées.*

§. 10. Pour découvrir la cause de ce songe , il suffit de considérer qu'avant le sommeil , elle avoit les idées d'un lieu où elle pouvoit se promener sans crainte ; celles d'épines , de cailloux , de déchiremens , de chute , de douleur ; enfin , celles d'un lieu , où elle avoit fait l'épreuve de toutes ces choses. Or qu'arrive-t-il dans le sommeil ? C'est que cette dernière idée ne se

réveille point du tout. Celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chute, de douleur, & du lieu où elle n'a rien connu de semblable, se retracent avec la même vivacité, que si les objets étoient présens ; & se réunissant, il faut que la Statue croye que ce lieu est devenu tel, que son imagination le lui représente. Si elle se fût rappelé le lieu, où elle s'est déchirée, où elle a fait des chutes, elle ne fût pas tombée dans cette erreur. Il ne se fait donc dans les songes des associations si bizarres & si contraires à la vérité ; que parce que les idées qui rétabli-

roient l'ordre , se trouvent interceptées.

Il n'est pas étonnant , qu'alors les idées se reproduisent dans un désordre , qui rapproche & réunit celles qui sont les plus étrangères. Ainsi que le sommeil est le repos du corps , il est celui de la mémoire , de l'imagination & de toutes les facultés de l'ame ; & ce repos a différens degrés. Si ces facultés sont entièrement assoupies , le sommeil est profond. Si elles ne le sont que jusqu'à un certain point , la mémoire & l'imagination assez éveillées pour rappeler certaines idées , ne le sont pas assez pour en rap-

DES SENSATIONS. 333

peller d'autres : dès lors celles qui se présentent, forment les ensembles les plus extraordinaires.

§. 11. Je frappe la Statue au milieu de son rêve , & je l'ar-
Sentimens
de la Statue
au réveil.
rache au sommeil. Son premier sentiment est la crainte ; osant à peine se mouvoir , elle étend les bras avec méfiance ; & toute étonnée de ne point retrouver les objets , dont elle a cru recevoir des blessures , elle se souleve & hasarde de marcher. Peu à peu elle se rassure ; elle ne fait pas si elle se trompe actuellement , ou si elle s'est trompée le moment précédent. Sa confiance au-

gmente, & elle oublie l'état, où elle s'est trouvée en songe; pour jouir uniquement de celui où elle est au réveil.

Son embarras sur l'état de songe & sur celui de veille.

§. 12. Cependant le sommeil lui devient encore nécessaire. Elle s'y livre, elle a de nouveaux songes, & au réveil ils sont suivis du même étonnement.

En effet ces illusions doivent lui paroître bien étranges. Elle ne sauroit soupçonner qu'elles se sont offertes à elle dans le tems qu'elle dormoit, puisqu'elle n'a aucune idée de la durée de son sommeil. Au contraire elle ne doute pas qu'elle ne fut éveillée;

surveiller pour elle , c'est toucher & réfléchir sur ce qu'elle touche. Ses songes ne lui paroissent donc pas des songes, & elle n'en doit avoir que plus d'inquiétude. Elle ne comprend pas pourquoi elle porte sur les mêmes objets des jugemens si différens ; elle ne fait où est l'erreur ; & elle passe tour à tour de la défiance que lui donnent ses songes, à la confiance que lui rend l'état de veille.

§. 13. Il n'est pas possible qu'elle se souvienne de toutes les idées, qu'elle a eues, étant éveillée ; il doit en être de même de celles qu'elle a eues dans le sommeil.

Pourquoi elle a des songes dont elle se souvient, & d'autres qu'elle a oubliés.

Quant à la cause qui lui rappelle quelques-uns de ses songes , voici mes conjectures.

Si l'impression en a été vive , & s'ils ont offert les idées dans un désordre , qui contredise d'une manière frappante les jugemens qui ont précédé le tems où elle s'est endormie , son étonnement en ce cas lie ces idées à la chaîne de ses connoissances. Au réveil le même étonnement qui subsiste encore , lui fait faire des efforts pour se les rappeler en détail , & elle se les rappelle. Elle n'en aura au contraire aucun souvenir , si l'intervalle du
songe

songe au réveil a été assez long , & rempli par un sommeil assez profond , effacer toute l'impression de l'étonnement où elle a été. Enfin , s'il ne lui reste que peu de surprise , quelquefois elle ne se rappellera qu'une partie de son reve , d'autres fois elle se souviendra seulement d'avoir eu des idées fort extraordinaires.

Ses songes ne se gravent donc dans sa mémoire , que parce qu'ils se lient à des jugemens d'habitude qu'ils contredisent ; & c'est la surprise où elle est encore à son réveil , qui l'engage à se les rappeler.

CHAPITRE XI.

*Du principal organe du
Toucher.*

La mobilité & la flexibilité des organes est nécessaire pour acquérir des idées par le tact.

§. I. **L**Es détails des Chapitres précédens démontrent assez que la main est le principal organe du tact. C'est en effet celui qui s'accommode le mieux à toutes sortes de surfaces. La facilité d'étendre, de racourcir, de plier, de séparer, de joindre les doigts, fait prendre à la main bien des formes différentes. Si cet organe n'étoit pas aussi mobile & aussi flexible, il faudroit beau-

coup plus de tems à notre Statue pour acquérir les idées des figures:& combien ne seroit-elle pas bornée dans ses connoissances, si elle en étoit privée!

Si ses bras étoient, par exemple, terminés au poignet, elle pourroit découvrir qu'elle a un corps, & qu'il y en a d'autres hors d'elle: elle pourroit, en les embrassant, se faire quelque idée de leur grandeur & de leur forme; mais elle ne jugeroit qu'imparfaitement de la régularité ou de l'irrégularité de leurs figures.

Elle sera encore plus bornée, si nous ne laissons aucune articulation dans ses membres. Ré-

duite au sentiment fondamental, elle se sentira comme dans un point, s'il est uniforme; & s'il est varié, elle se sentira seulement de plusieurs manieres à la fois.

Mais plus de mobilité & de flexibilité que nous n'en avons, y seroit inutile, ou même contraire.

§. 2. Les organes du toucher étant moins parfaits, moins propres à transmettre des idées, à proportion qu'ils sont moins mobiles & moins flexibles, n'en pourroit-on pas conclure que la main seroit d'un plus grand secours, si elle étoit composée de vingt doigts, qui eussent chacun un grand nombre d'articulations? Et si elle étoit divisée en une infinité de parties toutes également mobiles

& flexibles, un pareil organe ne feroit-il pas une espece de Géométrie universelle ? (a)

Ce n'est pas assez que les par-

» (a) Si la main, dit M. de Buffon, avoit
 » un plus grand nombre de parties, qu'elle
 » fût, par exemple, divisée en vingt doigts,
 » que ces doigts eussent un plus grand nom-
 » bre d'articulations & de mouvemens, il
 » n'est pas douteux que le sentiment du tou-
 » cher ne fût infiniment plus parfait dans
 » cette conformation qu'il ne l'est ; parce
 » que cette main pourroit alors s'appliquer
 » beaucoup plus immédiatement & plus pré-
 » cisément sur les différentes surfaces des
 » corps ; & si nous supposons qu'elle fût di-
 » visée en une infinité de parties toutes mo-
 » biles & flexibles, & qui pussent toutes s'ap-
 » pliquer en même tems sur tous les points
 » de la surface des corps, un pareil organe
 » seroit une espece de Géométrie univer-
 » selle, (si je puis m'exprimer ainsi,) par
 » laquelle nous aurions dans le moment mê-
 » me de l'attouchement, des idées exactes
 » & précises de la figure de tous ces corps,
 » & de la différence même infiniment petite
 » de ces figures. « *Histoire naturelle & géné-
 » rale. Tome III. pag. 359.*

ties de la main soient flexibles & mobiles, il faut encore que la Statue puisse les remarquer les unes après les autres, & s'en faire des idées exactes. Quelle connoissance auroit-elle des corps par le tact, si elle ne pouvoit connoître qu'imparfaitement l'organe avec lequel elle les touche? Et quelle idée se formeroit-elle de cet organe, si le nombre des parties en étoit infini? Elle appliqueroit la main sur une infinité de petites surfaces. Mais qu'en résulteroit-il? Une Sensation si composée, qu'elle n'y pourroit rien démêler. L'étude de ses mains seroit trop étendue pour elle; elle s'en

serviroit , sans pouvoir jamais bien les connoître ; & elle n'acquerrait que des notions confuses.

Je dis plus : vingt doigts ne lui seroient peut-être pas si commodes que cinq. Il falloit que l'organe , qui devoit lui donner la connoissance des figures les plus composées , fût peu composé lui-même ; sans quoi , il lui eût été difficile de s'en former une notion distincte ; & par conséquent ç'eût été un obstacle aux progrès de ses connoissances : en pareil cas elle auroit eû besoin d'un organe plus simple , qui étant connu plus facilement , l'eût mis en état de

se faire une idée du plus composé.

Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard.

§. 3. Je crois donc qu'elle n'a rien à désirer à cet égard. En effet, que manque-t-il à ses mains ? S'il y a des idées qu'elles ne lui donnent pas immédiatement, elles la mettent sur la voie pour les acquérir. Quand on supposeroit, ce qui n'est pas possible, qu'ayant un grand nombre de doigts très-fins & très-déliés, elle démêleroit toutes les impressions qu'ils lui transmettroient à la fois, elle n'en connoîtroit pas mieux les grandeurs, qui sont l'objet des Mathématiques. Elle remarquerait seulement sur la surface

DES SENSATIONS. 345
des corps des inégalités , qui lui
échapent aujourd'hui ; mais qui
ne lui échaperont plus , lorsqu'elle jouira du sens de la
vue.

*Fin de la seconde Partie & du
premier Volume.*



